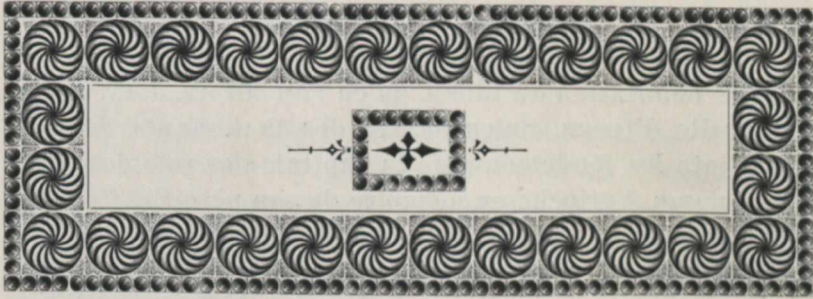


UN MARIAGE ROMAIN, groupe sculpté par M. GUILLAUME.



## EN SYRIE <sup>(1)</sup>

### I. — Autour d'Antioche.



E Chypre nous tournant vers l'Est nous avons devant nous une côte évocatrice de trop de souvenirs pour qu'à défaut de notre corps, notre esprit ne s'y arrête pas un instant. Remonterions-nous du reste jusqu'à Alexandrette pour aller chercher une route qui nous ramenât au Sud jusqu'à la bourgade turque d'*Antakieh*, qu'une fois arrivés là après trois ou quatre jours de fatigante chevauchée, on nous répondrait comme à tous les touristes : *chers Messieurs, ici il n'y a rien à voir!* Evidemment, il n'y a rien à voir à la surface sinon les traces hideuses de l'Islam. Mais sous terre que de choses qui intéressent l'historien et l'archéologue! Car c'est là dans la fertile vallée de l'Oronte creusée entre l'Amanus, ramification du Taurus, et les Monts Ansarieh,

(1) Pour la topographie voir la carte publiée dans la livraison du 1er Mai.

dernière ondulation du Liban, qu'en l'an 301 av. J.-C., après la bataille d'Ipsus, Seleucus, un des lieutenants d'Alexandre, jeta les fondements de la capitale des rois de Syrie qu'il nomma Antioche en mémoire de son père (1). Ce nom était appelé à une grande illustration historique. S'il est vrai cependant, comme le prétend la légende, qu'un aigle en s'y abattant vint indiquer à Seleucus le berceau d'Antioche, on peut croire qu'il était le messager de quelque ironique Divinité. Le site certes était séduisant. Et quelques années plus tard ce fut un spectacle ravissant que cette ville ou plutôt cette réunion de quatre villes bâties successivement par Séleucus, Nicator, Callinicos, Antiochus Epiphane, tantôt dressant les blanches murailles de leurs maisons et monuments au sein de la vallée et dans une île délicieuse découpée plus ou moins artificiellement au milieu du fleuve; tantôt s'étageant sur les flancs du Silpius avec des rochers émergeant parmi les demeures et les rues, avec des gorges remplies de lauriers et de myrtes, des jardins suspendus aux collines, des cavernes, des ravins, des eaux vives tombant en cascades; le tout entouré d'un rempart qui s'élevait depuis le fleuve jusqu'au sommet de la montagne, gravissant des pentes abruptes, franchissant des torrents, descendant au fond de précipices pour remon-

---

(1) "A la passion de bâtir Séleucus joignait le culte des noms de famille. Bientôt Laodicée s'éleva en l'honneur de sa mère; Apamée fut dédiée à son épouse; la Syrie à la mort de son premier roi comptait seize Antioches, neuf Séleucies, six Laodicées." (Fouard S. Pierre, p. 196). Pendant que les Séleucus fondaient un empire grec sur les côtes de l'Asie Antérieure, un autre lieutenant d'Alexandre, Ptolémée établissait un empire semblable sur les bords du Nil. Alexandrie ne tarda pas à devenir un foyer intellectuel encore plus brillant qu'Antioche. C'est ainsi que les expéditions aventureuses d'Alexandre avaient abouti à une merveilleuse diffusion de la civilisation hellénique, et préparé le terrain à l'expansion du Christianisme, dont les dogmes menacés par la subtilité grecque devaient être si bien vengés et si bien exposés par des défenseurs sortis de la même race et doués d'un esprit non moins souple et délié. Les Séleucides eurent de nombreuses occasions de conflit avec les Ptolémées d'Égypte. C'est contre eux que les Machabées soulevèrent le peuple de Dieu et soutinrent la lutte héroïque que l'on sait. Les Séleucides, dont l'empire dépassait de beaucoup les limites actuelles de la Syrie, régnèrent de 312 jusqu'à 64 av. J.-C., époque où Pompée les déposséda.

ter à de nouvelles cimes. Malheureusement le sol était terriblement remuant; et pas un siècle n'allait s'écouler sans que ses secousses ne vinssent deux ou trois fois au moins rappeler à la superbe et voluptueuse cité qu'elle était sur un volcan. N'importe! Les Grecs étaient trop artistes et pas assez géologues pour s'occuper de ces fantaisies de la terre (1). Ils avaient trouvé un ciel magnifique, un site admirablement pittoresque; ils ne songèrent qu'à y ajouter tous les charmes de l'art et d'une civilisation raffinée. Panthéons, temples, forums, cirques, théâtres, basiliques, bains, lieux d'affaires et de plaisirs, autant d'embellissements qu'à l'envi Séleucides et Romains s'appliquèrent à donner à cette métropole de l'Orient. Hérode le Grand mit le comble à sa splendeur en faisant tracer, puis paver de dalles, orner de statues, border de portiques couverts à quatre rangs de colonnes une immense avenue qui traversait la ville de l'Orient à l'Occident sur une longueur de 36 stades (soit près de 4 milles  $\frac{1}{2}$ ). A ces attraits venaient se joindre les intérêts du trafic. Il affluait de l'Occident par l'excellent port de Séleucie creusé à l'embouchure de l'Oronte; et de l'Orient par les nombreuses routes qui reliaient Antioche avec l'Asie Mineure, et l'intérieur de la Syrie. Toute ces causes avaient, sous la domination ro-

---

(1) "La fable suppose que le monstre Typhon, foudroyé par Jupiter au pied de l'Amanus, creusa en se dérochant aux foudres vengeresses le lit sinueux du fleuve jusque près de Baalbeck, où, s'enfonçant tout-à-coup sous terre, il fit jaillir une abondante source. De là le nom de Typhon primitivement donné au fleuve. Celui d'Oronte lui viendrait, d'après Strabon, du premier architecte qui jeta un pont pour réunir ses deux rives. Très longtemps le peuple a cru que les tremblements de terre si fréquents dans le vallon n'étaient que les convulsions du monstre vaincu et couché sous le sol... Au temps de Trajan un tremblement de terre déplaça jusqu'aux cours d'eau, et il faudrait peut-être rapporter à cette époque la suppression du bras méridional de l'Oronte, qui cessa de maintenir dans une espèce d'île la cité Neuve et le palais royal d'Antiochus Epiphane." (Le Camus. Voyage aux pays bibliques, II, p. 249). Mais étaient-ils pour redouter quelques mouvements souterrains des hommes comme Antiochus Epiphane qui, pendant une peste, eut la dévotion bizarre de faire sculpter une cime du Silpius en tête de Caron, le terrible nautonier des morts?

maine, attiré au pied et sur les flancs du Silpius plus de 500,000 âmes (1).

Comme à Ephèse et dans toutes les grandes villes païennes, quelque Divinité devait régner à Antioche et y couvrir du voile de la religion les pires infamies. Cette Divinité était Apollon. Elle avait son temple et sa statue, qui rendait des oracles, à deux heures de marche de la ville dans la délicieuse vallée de *Daphné*, au milieu de bois de lauriers, de myrtes, de palmiers, de sycomores, de térébinthes et de cyprès, auxquels des sources abondantes communiquaient une vigueur toujours fraîche. L'air y était saturé des parfums de roses et de lis; la brise qui venait y caresser feuilles et fleurs passait pour être la respiration des dieux. Un proverbe disait: "mieux vaut être un ver de terre et se nourrir des mûriers de Daphné que le convive d'un roi". Apollon préférait ce séjour à l'Olympe. A l'intérieur du temple on montrait le laurier dans lequel Daphné poursuivie par le dieu avait été métamorphosée. Le vert feuillage de l'arbuste rappelait la chevelure éparse de la vierge, les branches élancées rappelaient ses bras élevés dans un mouvement d'effroi. Quant aux cérémonies pratiquées en ce sanctuaire odoriférant et fleuri, quant aux danses, aux processions où des jeunes gens s'égayaient aux sons d'instruments touchés par des jeunes filles, elles étaient d'une licence révoltante. Le charme du bosquet, disait-on, c'était la paix sans crainte provenant de l'amour sans loi, et le païen Libanius rapporte qu'à Daphné

---

(1) Malheureusement elles y avaient aussi attiré une corruption effroyable. "Juvénal se plaint des infamies que le fleuve Syrien dégorge dans la boue de Rome: dépravations inouïes, courtisanes aux mitres bariolées (*quibus grata est picta lupa barbara mitra*), chœurs de flûtes, de lyres et de tambourins, dont le rythme lascif sur une basse continue énivrait et jetait dans les transports de la passion. Antioche effaçait Corinthe: on n'y quittait l'orgie que pour les jeux dissolus; au théâtre toute pudeur violée; au cirque, la fureur des courses, les factions rivales; sur la place publique, danseuses, bateleurs, sorciers affolaient un peuple aussi avide d'impostures que de débauches." (Fouard, St. Pierre, p. 199).

“ la religion consistait à dépouiller les derniers restes de la vertu. ” Un jour cependant, tandis que sur les pentes du Mont Silpius bourdonnait le tumulte ordinaire de la frivolité; tandis que dans le vallon sacré retentissaient les mélodies lascives; tandis qu’au Muséum les maîtres de rhétorique laissaient tomber leurs périodes sonores et qu’au Forum ou sur l’avenue d’Hérode, entre les colonnades de marbre, s’agitait une fourmilière d’hommes affairés; là-bas, à quelques centaines de kilomètres au sud d’Antioche, un personnage, qui avait passé en faisant le bien, expirait, victime de la jalousie pharisaïque, entre les quatre bras d’une potence. C’était à Jérusalem, la Ville Sainte, à la veille de Pâque. Or parmi la multitude exotique, qui fut témoin de cette exécution, devaient sûrement se trouver des Israélites d’Antioche, où la religion juive comptait nombre de prosélytes, grâce à la liberté et aux privilèges que leur avaient accordés les Séleucides (1). A leur retour dans la vallée de l’Oronte ils avaient sans doute fait part à leurs coreligionnaires de ce qu’ils avaient vu et n’avaient pas manqué de justifier Caïphe dans le châtement exemplaire qu’il avait infligé au perturbateur Jésus. Au reste l’événement était déjà bien effacé dans leur mémoire quand abordèrent dans la Métropole de l’Orient quelques disciples du supplicé du Golgotha. Ils venaient d’être chassés de Jérusalem par les mêmes hommes qui avaient crucifié leur Maître: ils n’en parlaient qu’avec plus de force de ce Jésus, vrai Messie, que la maison d’Israël avait rejeté, en le clouant à une croix, mais que le Seigneur

---

(1) “ Cent ans après leur établissement à Antioche les fils d’Israël étaient en possession d’une telle autorité qu’Antiochus Epiphane, jugeant nécessaire d’excuser par quelque égard ses persécutions en Judée, offrit à la Synagogue de sa Capitale les ornements ravis au temple de Jérusalem. Sous les Romains, non seulement leurs franchises furent confirmées, mais leur crédit augmenta; car le déclin du paganisme tournait à eux tout ce qui avait encore souci d’honneur et de vertu. ” (Fouard, S. Pierre, p. 201).

avait ressuscité et placé comme la pierre angulaire du nouvel édifice destiné à abriter tous les élus. Sur ces âmes juives, altérées de vérité, écœurées par les orgies dont les adorateurs d'Apollon les rendaient témoins, la Bonne Nouvelle tomba comme une rosée sur des fleurs longtemps privées de fraîcheur, elle eut vite groupé une communauté importante de fidèles, que Pierre en personne voulut visiter et organiser (1). Quelques temps après Paul et Barnabé venaient s'installer en plein cœur de la cité, au milieu des théâtres et des édifices; ils y tenaient école publique d'apostolat. Combien qui montaient vers le quartier d'*Epiphania* pour y chercher quelques frissons passagers de volupté s'arrêtèrent pour écouter les nouveaux venus et s'en revinrent l'esprit illuminé par la lumière de vie, le cœur

---

(1) D'après l'opinion commune l'épiscopat de S. Pierre à Rome ayant duré 25 ans et commencé dès l'année 42, pour trouver 7 ans d'épiscopat à Antioche, comme on a voulu le croire sur le témoignage de S. Grégoire (*Epistolæ*, l. VII, 40), on a dû placer la fondation de ce siège en l'an 36 ou 37. Or "cette dernière date s'ajuste si mal avec la suite des faits racontés dans les Actes, qu'il nous paraît impossible de l'accepter. Il faut ou sacrifier le témoignage de S. Grégoire, ou entendre par ces 7 années le laps de temps après lequel S. Evode succéda sur le siège d'Antioche au prince des apôtres." (Fouard, S. Pierre, note à la p. 193). Selon toute vraisemblance S. Pierre avait donné à Antioche une organisation hiérarchique; il avait en particulier fondé ce collège de prêtres ayant la plénitude du Sacerdoce qui étaient chargés en son absence de gouverner cette Eglise et qui, sur l'ordre du S. Esprit, ordonnèrent Barnabé et Saul. L'Eglise que Pierre laissait à Antioche était d'ailleurs toute judaïque. Le Chef des Apôtres n'avait pas encore eu sa vision de Joppé où Dieu lui ordonna de manger indistinctement animaux purs et animaux impurs et de prêcher aux Gentils le don de la pénitence qui mène à la vie. Après cette vision, ce furent des disciples originaires de Cypre et de Cyrène qui vinrent "parler aux Grecs et leur annoncer le Seigneur Jésus, et la main du Seigneur était avec eux de sorte qu'un grand nombre de Gentils crurent et se convertirent." Dépêché à Antioche par l'Eglise de Jérusalem qui s'était émue de cette rupture de toute barrière entre la Synagogue et le monde profane, Barnabé "vit la grâce de Dieu et se contenta de prêcher aux païens le culte en esprit et en vérité." Pour l'aider dans son apostolat il courut jusqu'à Tarse chercher Saul qu'il avait connu aux leçons de Gamaliel, dont il avait été le premier à reconnaître et soutenir, devant les autres disciples encore effrayés, la conversion sincère et la mission providentielle. Les deux communautés restaient cependant plus ou moins distinctes, au point que certains auteurs croient qu'Evode et Ignace les deux premiers évêques d'Antioche exercèrent simultanément la juridiction suprême, l'un sur les judéo-chrétiens, l'autre sur les pagano-chrétiens.



dilaté par l'espérance d'une Béatitude sans illusion. Les fruits de salut furent tels qu'un mot fut inventé pour désigner les partisans de la religion nouvelle. On les appela *chrétiens, christiani*. C'est donc à Antioche que fut prononcé pour la première fois ce mot aujourd'hui si commun. Qu'il ait été créé par le mépris ou par simple mesure de police, pour distinguer le nouveau groupement religieux des sectes multiples, qui se coudoyaient sur les bords de l'Oronte, le mot n'en devait pas moins faire le tour du monde; et jamais chef de parti, jamais conquérant ne devait se vanter d'avoir des suivants aussi passionnément dévoués que Celui qui donnait son nom à la naissante milice. Ce nom! Mais il allait s'envoler comme un chant d'allégresse et de triomphe de l'arène sanglante des amphithéâtres, des chaudières bouillantes, des étangs glacés, des bras des potences et des chevalets. Oui une race d'hommes venait de surgir qui, pendant que les fauves broieraient leurs membres, pendant que les crocs de fer les déchireraient lambeaux par lambeaux, pendant que le feu les rôtirait ou que la glace les rendrait inertes, tressailleraient d'aise en s'écriant: *je suis chrétien!* Ils allaient, comme ce Saint Ignace d'Antioche, supplier leurs frères de ne pas empêcher qu'ils fussent la nourriture des bêtes, de caresser plutôt celles-ci afin qu'ils soient mieux moulus et deviennent ainsi pain plus pur du Christ. O chrétien, dira bientôt S. Léon, reconnais ta dignité: *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam*. C'est qu'en effet chrétien signifie toute autre chose que Césarien, Pompéien, Orléaniste, Bonapartiste ou Républicain. Chrétien veut dire qu'on est un autre Jésus-Christ, qu'on vit de sa vie surnaturelle comme la branche vit de la sève du tronc; qu'on a mêmes pensées, mêmes désirs, mêmes ambitions, même héritage. Et à quiconque aujourd'hui le porte ce titre rappelle qu'il est le descendant de quarante génération de héros et de martyrs. En vérité, ce n'est pas une

mince gloire pour la ville de Séleucus d'avoir donné origine à un pareil nom! (1)

Une autre gloire pour Antioche c'est d'avoir été le théâtre de la lutte Suprême entre le paganisme et le christianisme. En route pour aller se faire tuer par le javelot d'un soldat Persan, Julien l'apostat s'arrêta à Antioche. Certes ou nulle part ou sous les troublants ombrages du bosquet de Daphné il devait se trouver chez lui ce souverain-hiérophante qui tenait davantage à son titre de Pontife qu'à celui d'Empereur, qui ne trouvait aucun chemin difficile, aucune intempérie trop sévère dès qu'il s'agissait de visiter le temple de quelque divinité célèbre; qui dans son propre palais avait bâti une chapelle au soleil son dieu protecteur, et chaque matin saluait la lumière par le sacrifice d'un taureau.

Il lui fallait braver, il est vrai, les quolibets d'une population légère, incapable de comprendre une pareille dévotion dans son empereur, qu'elle appelait ironiquement le *petit homme à la barbe de bouc* ou encore *Ephialte aux grandes enjambées*. Mais quoi! l'hiérophante couronné se vengeait en écrivant une satire contre les habitants d'Antioche et en leur donnant de méchants gouverneurs. Ce qu'il dût ressentir plus vivement ce fut l'indifférence de ces mêmes Antiochiens pour le culte qu'il patronnait. Un jour, rapporte Ammien, étant descendu des sommets du Casius à Daphné pour y constater le progrès du paganisme renaissant, il n'y trouva qu'un prêtre avec un oison pour toute victime. Bien plus, Apollon lui-même semblait prendre à tâche d'éprouver le restaurateur de ses autels. Il était

---

(1) "Il est probable que le nom de *Catholique* vient aussi d'Antioche, car nous le trouvons pour la première fois dans la lettre de S. Ignace aux Smyrniens. Il est également employé dans le récit du martyre de S. Ignace, récit que l'on a cru longtemps contemporain du St évêque, mais dans lequel il faut reconnaître une œuvre du IVe ou du Ve siècle." (Fouard, S. Pierre, note à la p. 207).

d'un mutisme désespérant. Il faut dire que quelques deux cents ans auparavant Adrien avait fait obstruer l'orifice de la source, par où montaient les oracles, sous l'excellent prétexte que lui ayant prédit l'*empire* Apollon, après une si bonne parole, n'avait qu'à se taire. En vain Julien fit débloquent l'ouverture; en vain il donna ordre d'enlever les restes du saint martyr Babylas dont le voisinage pouvait être intimidant pour le dieu, celui-ci ne recouvra pas la parole. En revanche le sophiste Libanius recevait d'un maître d'école chrétien un oracle qui n'allait pas tarder à se réaliser. "Que fait en ce moment le Fils du Charpentier", avait demandé le rhéteur. "Il prépare un cercueil", avait répondu le disciple de Jésus. Quelques mois plus tard le cercueil était achevé, et la Providence y couchait Julien l'apostat (363). Celui-ci mourait âgé d'un an de moins que son grand ennemi le Galiléen; mais avec cette différence que son œuvre, l'éphémère réaction païenne, descendait avec lui au tombeau, et que celle du Galiléen sortait rajeunie de ce retour de persécution après deux générations d'empereurs chrétiens. Non, grâce à Dieu, elles ne devaient pas ressusciter ces idoles muettes d'Athènes (1)

---

(1) Les imitateurs de Julien l'apostat, nombreux aujourd'hui, le voudraient faire passer pour une espèce de Marc-Aurèle hanté de préoccupations philosophiques plutôt que pour un persécuteur. Il est vrai, Julien préféra les mailles serrées d'une législation tyrannique à la hache du bourreau. Toutefois, pour être calculées et modérées en apparence ses mesures n'en étaient pas moins une série de criantes injustices. Soit qu'il ordonnât de restituer aux communes les biens qui depuis Constantin avaient été donnés au Clergé; soit qu'aux vierges et aux veuves consacrées à Dieu (c'est-à-dire aux religieuses de ce temps-là) il prescrivit de rendre tout ce qu'elles avaient touché des pensions à elles assignées par les empereurs chrétiens; soit qu'il abolit les immunités des clercs et interdit aux chrétiens le droit d'enseigner; soit qu'il favorisât les évêques ariens contre les évêques orthodoxes afin de mettre la division dans l'Eglise; soit qu'il fit ériger sa statue parmi celles des dieux, mettant ainsi les chrétiens dans la nécessité ou d'offrir leurs hommages à la fois à son image et à ses prétendues divinités, ou de refuser toute marque d'honneur au souverain, en même temps qu'aux idoles; soit qu'il épura l'administration, la magistrature et l'armée, réservant honneurs et argent aux renégats, il plaçait ses sujets sous l'empire de la peur, de la cupidité ou de la contrainte; il violentait leur conscience. Il prétendait naturellement le contraire. Comme toutes

et de Rome, assez longtemps l'humanité s'était avilie à leurs pieds. Non, il n'était pas nécessaire, comme le prétendait malicieusement l'apostat, de maintenir ces débris d'erreur pour conserver du paganisme ce qui était impérissable, à savoir les trésors des littératures grecque et romaine. Les beautés de leurs écrivains n'étaient pas païennes, elles étaient humaines. On pouvait admirer, voire imiter la délicieuse naïveté d'un Homère, l'élégance d'un Xénophon, la dialectique nerveuse d'un Démosthène, sans partager leur croyance à des fables surannées. C'est encore Antioche qui allait se charger d'en fournir une preuve éclatante. Justement, pendant que Julien s'acharnait à faire triompher son grossier sophisme, alléguant que c'était pécher contre la probité professionnelle et faire preuve de la plus sordide avarice que d'interpréter des auteurs qu'on accusait d'erreur en religion, on pouvait distinguer parmi les auditeurs de Libanius un jeune homme à la figure ascétique, percevant, comme pas un, la forte harmonie des iambes de Sophocle et encore mieux la fluide limpidité de la prose de Platon. Ce langage le fascinait, et il n'allait pas tarder à en devenir lui-même un maître incomparable. Il allait transporter dans l'interprétation

---

les lois de nos modernes sectaires, son édit interdisant l'enseignement aux chrétiens, se terminait par le couplet obligatoire sur la liberté: les chrétiens seraient *libres* de s'abstenir de suivre les leçons des professeurs officiels pourvus d'un billet de confession païenne. Et puis écoutez la raison pour laquelle il porte son édit, c'est que "tous ceux qui font profession d'enseignement doivent avoir l'âme imbuë des seules doctrines conformes à l'*esprit public*", à l'*esprit républicain* disent ses successeurs dans la Vieille Lutèce, les Waldeck-Rousseau et les Combes. Au reste l'apostat couronné rendait un magnifique hommage au Christianisme, en réduisant son paganisme à n'en être qu'une contrefaçon misérable. Il exigeait de ses prêtres une éducation intellectuelle et morale, digne de leur haute vocation; il composait un ouvrage destiné à leur servir de manuel dans l'administration de leurs fonctions et d'après lequel les prêtres païens devaient être humains, hospitaliers, chastes, humbles, s'abstenir de lectures inconvenantes, s'exercer à des chants sacrés, interpréter dans leurs prédications le sens allégorique des mythes, se soumettre à un code pénitentiaire... etc. Julien, comme nos modernes sectaires, voulait laïciser la vertu. Hélas! en cette matière laïciser veut dire supprimer.

de la Parole divine cette grâce, ce naturel exquis, ce pathétique continu qui caractérise les mélodieux écrivains de l'Attique. Le plus beau génie de la société nouvelle enté sur l'ancien monde, il allait être, par excellence, suivant l'expression de Villemain, " le Grec devenu chrétien ". Son nom était Jean, bientôt surnommé Bouche d'or (Chrysostome) à cause de la beauté de son parler. Les habitants d'Antioche furent prompts à s'enthousiasmer pour ce prêtre, dont l'austère morale se présentait parée de toutes les grâces de la poésie. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer avec la force et l'abondance de doctrine " cette imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes; ils étaient ravis, par exemple, de cette façon toute poétique de représenter l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieus et accueillie par le chœur des Anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortège, et devant laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville." (Villemain). Aussi qu'à la suite d'un moment d'exaspération où Antioche s'était oubliée jusqu'à briser les statues de Théodose et outrager les images de sa femme et de sa mère, un immense nuage de terreur vienne à planer sur la malheureuse ville dans l'attente d'un châtement qu'elle sait trop mérité, ce sera au pied de la chaire de Chrysostome que la population affolée viendra chercher quelque consolation; et dans vingt et un discours l'orateur aimé ne cessera de verser l'espoir et le calme jusqu'à ce que l'évêque Flavien revienne de Constantinople la sentence du pardon en main. La meilleure preuve que Chrysostome était goûté à Antioche, c'est qu'il y prononça 300 homélies, que nous possédons encore.

Plus d'une fois sans doute, au milieu des déboires de son épiscopat à Constantinople et des amertumes de son exil dans les montagnes du Pont, Jean Bouche d'or dut reporter son esprit vers les rives de l'Oronte; vers ces grottes du Mont Casius où dès son adolescence l'avait poussé un

irrésistible attrait. Là du moins il ne rencontrait que des souvenirs consolants (1). Antioche possédait dans les flancs de ses montagnes de florissants monastères. Mais en l'an 423 un moine du nom de Siméon entreprit d'y réaliser d'une façon encore plus sensible les deux idées fondamentales de l'ascétisme chrétien: le détachement du terrestre et l'aspiration vers le divin. Il se bâtit d'abord une petite colonne, puis une plus grande; passa sept ans sur l'une et trente ans sur l'autre. De cette singulière tribune il prêcha des masses énormes, convertit une foule de païens accourus pour le voir, reconcilia des familles divisées, prit la défense des opprimés, réconforta les âmes en peine... etc. Naturellement aux yeux des rationalistes notre stylite n'est que la victime d'un fanatisme extravagant, d'une espèce de folie religieuse.

L'un d'eux a écrit impertinemment: *Que fait ce Siméon sur sa colonne? La vie d'un hibou me paraît aussi bonne.* A ces sarcasmes il n'y a pas de meilleure réponse que les bénédictions dont Dieu combla la vie du solitaire. Quand il plaît au Tout-Puissant d'inspirer quelque vocation extraordinaire, quelque genre inusité de pénitence ou d'apostolat, il n'a pas coutume de consulter les prétendus pontifes de la science et de la philosophie, pas plus qu'il ne

---

(1) Chrysostome fut appelé sur le siège patriarcal de Constantinople le 26 févr. 397 par l'empereur Arcade. Il avait 54 ans. On sait avec quelle noble indépendance d'évêque il s'éleva contre les mœurs de la cour, spécialement contre celles de l'impératrice Eudoxie qui ne reculait devant aucune injustice, quand il s'agissait de plaire à quelque favori. Banni une première fois Chrysostome fut rappelé à la suite d'une sédition du peuple et d'un tremblement de terre qu'on regarda comme une punition de cette iniquité. Mais ayant blâmé publiquement le caractère presque idolatrique des démonstrations auxquelles la foule s'était livrée devant une statue de l'impératrice, il s'attira de nouveau le ressentiment de celle-ci, et fut exilé à Cucuse en Arménie. On trouva qu'il était encore trop près de Constantinople, où ses lettres pouvaient parvenir. Il fut relégué à Pityonte, sur les bords de la Mer Noire, aux confins de l'Empire. Il n'y arriva pas; il mourut en chemin, épuisé par les mauvais traitements de ses gardes, à une demi-lieue de Comane. (14 7bre 407).

s'inquiète de ce qu'ils en penseront ou écriront <sup>(1)</sup>. Une autre institution jetait un singulier éclat sur l'Eglise d'Antioche, c'était son école exégétique. Remontant aux Saints prêtres Dorothee et Lucien (290-370 ap. J.-C.) qui tous deux avaient scellé leur foi de leur sang, elle fut illustrée par l'évêque Flavien et son ami Diodore de Tarse (370-404) dont Chrysostome, le plus grand peut-être des exégètes chrétiens, fut l'élève. S'attachant au sens littéral de l'Ecriture, cette école contrastait avec les tendances symboliques de l'école d'Alexandrie. Par l'origine tout apostolique de son Eglise, par ses saints, ses savants, ses moines ainsi que par son importance politique, Antioche était naturellement devenue la métropole ecclésiastique de l'Orient. Autour d'elle s'étaient groupées, comme par une espèce de cristallisation, les églises particulières auxquelles elle avait donné naissance par elle-même ou par ses délégués. Aussi la juridiction de son évêque s'étendait-elle bien au delà de la Province d'Antioche, elle embrassait l'Est de la presqu'île arabique, la Palestine, la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, Chypre, la Mésopotamie, l'Iraq (Basse Mésopotamie). Selon quelques écrivains elle englobait en-

---

(1) Parmi les autres stylites célèbres nommons *Siméon le jeune* qui s'essaya d'abord pendant six ans sur une colonne basse, puis, à l'âge de 20 ans, se retira sur une montagne près d'Antioche, qui fut surnommée le mont des miracles tant ce saint en opéra dans ses parages. Il s'y tint 10 ans sur un rocher, puis 45 ans sur une colonne. En 489 était mort sur sa colonne près de Constantinople Daniel, autre stylite, qui était parvenu paraît-il, à dompter presque totalement le besoin de sommeil. A la suite d'une effroyable tempête qui avait sévi dans la Mer Noire, et sur les instances de l'empereur Léon, il avait adapté une toiture au-dessus de sa colonne. Ordinairement en effet les stylites demeuraient en plein air, leur corps émergeant au-dessus d'une galerie qui entourait les chapiteaux de leur colonne, dont le sommet était parfois environné d'un mur. On s'approchait de ces pénitents au moyen d'échelles, ou de degrés qui permettaient de monter jusqu'à eux. Dans les cas extrêmes seulement, pour les abriter contre les orages et la pluie, on étendait des peaux au-dessus de leur tête. La colonne était d'ailleurs le centre d'un groupe de maisonnettes pour les disciples de ces saints solitaires et les étrangers qui accouraient les voir et les consulter.

core la Perse, l'Arménie, la Georgie, l'Inde et la Chine (1). A l'apogée de sa puissance l'évêque d'Antioche comptait plus de 200 métropolitains ou évêques dans son rayon d'influence. Seul, l'évêque de Rome était au-dessus, et celui d'Alexandrie à côté de lui. On comprend que de bonne heure le simple titre d'évêque parut insuffisant pour le titulaire d'un siège devenu la souche de tant d'autres. On lui ajouta celui de métropolitain par analogie avec les gouverneurs, civils; mais les métropolitains eux-mêmes se multipliant parmi les subordonnés de celui d'Antioche il fallut songer à une autre dénomination pour ce dernier. Ainsi naquit le titre de *Patriarche* qui d'abord employé métaphoriquement par S. Grégoire de Nazianze fut définitivement attribué comme un titre hiérarchique aux cinq grands Métropolitains de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople. Outre ses droits ordinaires de Métropolitain dans la province qu'il gouvernait directement, le Patriarche avait celui d'ordonner les métropolitains de toutes les provinces de son ressort et de donner son assentiment à l'ordination des simples évêques, sans toutefois les ordonner lui-même. Il pouvait en outre se prononcer dans les conflits entre Métropolitains, juger, déposer ceux-ci, entendre les charges que les évêques ou autres portaient contre eux, examiner les erreurs dogmatiques qu'on lui soumettait, et, quand toutes ces questions en valaient la peine, rassembler, pour les trancher, un Concile composé de métropolitains et d'évêques de tout son

---

(1) Les rapports de l'Eglise de Perse avec Antioche ne font pas doute. Avait-elle été créée par un envoyé spécial de ce siège, ou bien les apôtres Jude et Thomas, après l'avoir fondée, en avaient-ils fait sa vassale, toujours est-il que jusqu'au 4<sup>ème</sup> siècle, où les persécutions rendirent les relations impossibles, le primat de Séleucie-Ctésiphon vint chercher la consécration épiscopale à la capitale de Syrie. Quant aux églises de Georgie, d'Arménie, et surtout des Indes et de la Chine (où le christianisme, s'il y fut introduit par les apôtres Jude et Thomas, ne semble pas avoir fait grand progrès jusqu'au 4<sup>ème</sup> siècle) les documents nous manquent pour prouver leur dépendance.



Patriarcat. Il possédait la prérogative de faire porter devant lui une Croix avec double croisillon (excepté à Rome), de monter des coursiers superbement caparaçonnés, d'avoir le pas, dans les Conciles œcuméniques, sur tous les autres évêques, immédiatement après les légats du Pape; de lever la dîme sur les Métropolitains, qui la levaient eux-mêmes sur les évêques, et ceux-ci sur prêtres et fidèles. Tous ces droits sanctionnés par les Conciles, notamment par celui de Nicée, faisaient du Patriarche une sorte de vice-pape, et devaient favoriser l'administration de l'Eglise à une époque où il n'existait ni télégraphes ni téléphones pour tout centraliser à Rome. Il est du reste remarquable que les trois grands Patriarcats primitifs, les seuls que l'Eglise n'ait pas approuvés à contre-cœur <sup>(1)</sup>, ont eu pour père Pierre le chef des apôtres et le Souverain de la Chrétienté. Que Photius vienne maintenant s'armer de ce titre de Patriarche pour battre en brèche l'autorité de l'évêque de Rome, ses coups sont parés d'avance!

Hélas! ce beau Patriarcat d'Antioche, la vanité orientale, qui chercha toujours à transformer les luttes dogmatiques en conflits de préséance entre les premiers sièges

---

(1) L'évêché de Jérusalem, à cause des tristes circonstances qui avaient fait de la Ville Sainte une ville presque exclusivement païenne, ne fut longtemps qu'une dépendance de celui de Césarée qui relevait lui-même d'Antioche. Ce fut au Concile d'Ephèse (431) que percèrent pour la première fois les prétentions des évêques de Jérusalem à une situation plus en rapport avec les grands souvenirs qui se rattachaient à leur siège. Juvénal passa avant ses collègues et signa immédiatement après Cyrille d'Alexandrie (Jean d'Antioche s'étant abstenu pour ne pas condamner Nestorius). Toutefois Cyrille s'opposa énergiquement à la reconnaissance de Jérusalem comme principat ecclésiastique. De même fit le pape Léon-le-Grand qui en écrivit dans ce sens à Maxime d'Antioche. Mais celui-ci harcelé par Juvénal finit par lui accorder que les trois provinces de Palestine viendraient sous sa juridiction et formeraient le Patriarcat de Jérusalem, ce que ratifia le Concile de Chalcédoine dans sa 7ème session (451). A ce même concile Constantinople obtint une prééminence encore plus grande. Elle y vit couronnées de succès ses constantes usurpations sur les sièges voisins; mais elle ne pouvait alléguer que l'importance civile de la cité pour essayer de les justifier. Les papes de guerre lasse purent cesser de protester; le prince resta mauvais et amena la scission entre l'Orient et l'Occident. Restent Rome, Antioche, Alexandrie. Or, S. Pierre fonda en personne les deux premiers sièges et le troisième par S. Marc, son disciple préféré.

de la chrétienté, n'allait pas tarder à le mettre en lambeaux. Déjà dans la crise du Nestorianisme, par peur de condamner un prêtre de son église et d'abaisser son siège devant celui d'Alexandrie, Jean d'Antioche avait eu de regrettables hésitations à embrasser le parti orthodoxe. Il ne s'était même résolu à signer les décrets du Concile d'Ephèse (431) qu'après avoir obtenu de l'empereur la déposition de Cyrille d'Alexandrie en même temps que celle de Nestorius de Constantinople (1). Du moins Antioche, semble-t-il, aurait dû être préservée des ravages du monophysisme, qu'était l'exagération opposée à celle de Nestorius. Or il n'en fut rien; ce fut même cette hérésie qui amena la lamentable décadence de cette florissante Eglise, tout aussi bien que celle des Eglises de Jérusalem et d'Alexandrie. Quelques explications sont ici nécessaires. Dioscore, l'ambitieux successeur de S. Cyrille sur le siège de S. Marc, avait pris à tâche d'exploiter le triomphe de son prédécesseur au Concile d'Ephèse en faveur de l'hégé-

---

(1) On sait que Nestorius admettait deux personnes en Jésus-Christ, et que Marie n'ayant donné le jour qu'à la personne humaine n'était pas mère de Dieu. Nestorius était originaire de Germanicie, siège épiscopal de l'Euphratésie. Il fut ordonné dans un couvent d'Antioche et élu en 427 patriarche de Constantinople sous l'influence de la cour qui espérait ainsi obtenir la paix en donnant à un étranger un siège disputé par trop de rivaux. Après la condamnation de Nestorius à Ephèse l'école persique d'Edesse resta la citadelle des Nestoriens; elle fut fermée en 439 par l'empereur Zénon. Nombre de Nestoriens passèrent en Perse où leur haine contre la Nouvelle Rome leur assura la protection des souverains de cet empire. La Nouvelle Eglise prospéra: son prosélytisme eut plein succès dans toutes les contrées de l'Asie, jusque dans l'île de Ceylan et la Chine où les Jésuites en 1625, à Se-Gan-Fu, trouvèrent une inscription de 781 ap. J.-C. constatant que le christianisme avait été annoncé en Chine pour la première fois en 636 ou 670. Les Portugais arrivant aux Indes trouvèrent des chrétiens qui se disaient chrétiens de S. Thomas: c'était des Nestoriens qu'ils tentèrent avec succès d'unir à Rome. Un fait assez inexplicable est la faveur dont les Nestoriens jouirent auprès de Mahomet et des Kalifes. Ils furent leurs secrétaires, trésoriers, médecins. Peut-être Mahomet recut-il sa doctrine du moine Nestorien Sergius? En tous les cas la civilisation arabe est un don des Nestoriens, chez qui l'érudition orientale s'était réfugiée. Vers le milieu du 16e siècle les missionnaires latins en ramenèrent un bon nombre à l'unité. Ce sont les Chaldéens catholiques, qui ont aujourd'hui leur Patriarche. Chaldéens et Nestoriens habitent surtout la Mésopotamie.

monie de son Eglise dans tout l'Orient. S'apercevant qu'Eutychès pour soutenir sa doctrine s'appuyait sur les expressions employées par S. Cyrille dans ses anathématismes contre Nestorius (1), il prit parti pour lui; et dans la condamnation du moine hérétique par un concile de Constantinople (448) il ne vit qu'un coup indirect contre la doctrine de Cyrille et par conséquent contre son siège. Ayant réussi à faire convoquer par l'empereur Théodose II un nouveau synode à Ephèse (449), il résolut d'y triompher coûte que coûte. Il lui fallait d'abord paralyser Antioche. Dans ce but il accusa son école de Nestorianisme, puisqu'elle admettait la distinction des deux natures *in concreto*. Pour son bras droit il eut la bonne fortune de découvrir un certain archimandrite nommé Barsumas qu'il fit inviter à Ephèse par l'empereur, comme représentant de tous les abbés d'Orient. Barsumas eut voix délibérative, et son opinion devait avoir d'autant plus de valeur que pour la soutenir il avait amené mille moines aux poings solides. On se rappelle les violences étranges qui caractérisèrent cette assemblée justement flétrie par l'histoire du nom de *Brigandage d'Ephèse*, où l'erreur d'Eutychès fut solennellement proclamée comme la vérité et où le saint évêque Flavien de Constantinople trouva la mort pour prix de son opposition. Deux ans plus tard (451) les actes de ce synode furent annulés par le grand concile de Chalcédoine convoqué sous les auspices de Marcien successeur de Théodose II et de l'impératrice Ste Pulchérie (2). Malheureusement Anatole, évêque de Constan-

---

(1) S. Cyrille avait, il est vrai, employé l'expression *mia phusis* pour exprimer l'unité de personne dans le Christ. Ces mots pouvaient signifier une seule nature (ce qui eut été l'erreur d'Eutychès); mais Cyrille avait eu soin, d'expliquer lui-même, surtout dans sa réponse à Jean d'Antioche, qu'il n'entendait par là qu'une seule personne.

(2) Une lettre dogmatique du pape Léon-le-Grand y fut adoptée comme règle de foi.

tinople, profita de la déposition de Dioscore, qui y avait été prononcée, pour établir d'une façon définitive la suprématie de son siège. En l'absence des légats du pape Léon-le-Grand il fit passer ce fameux 28ème canon qui attribuait au siège de Constantinople le second rang immédiatement après Rome, s'appuyant sur la fausse hypothèse que le premier ayant été donné à Rome parce qu'elle était la capitale de l'Empire, il n'était que juste que le second revint à la seconde capitale, devenue du reste la résidence de l'empereur. Ainsi se terminait par le triomphe de Constantinople cette longue rivalité qui durait depuis 125 ans entre la ville de Constantin et celle d'Alexandre. Mais on pense bien qu'Alexandrie n'allait pas se courber docilement devant une usurpation flagrante de privilèges. La malencontreuse vanité d'Anatole jeta l'Egypte presque tout entière dans l'Eutychieisme, d'où elle n'est pas sortie. Encore si le mal avait été borné à l'ancienne terre des Pharaons! Mais un émissaire de Dioscore, Théodosius, pénétra dans le Patriarcat de Jérusalem. Favorisé par Eudocie, veuve de Théodose II, qui s'était retirée dans la ville Sainte où ses libéralités avaient fait surgir et entretenaient nombre de couvents et d'églises, il persuada aux moines de ce pays que Chalcédoine avait confirmé le Nestorianisme. A leur tête il se rua sur le palais épiscopal, en chassa Juvénal et prit sa place. Devenu évêque Théodosius eut son gouvernement qui mit hors la loi tous les magistrats légitimes, persécuta tous les citoyens qui ne disaient pas Anathème au Concile de Chalcédoine et au pape Léon. En même temps Barsumas parcourait la Syrie avec ses moines, exaltant Eutychès, anathématisant Chalcédoine, maudissant l'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie. Jusqu'à sa mort arrivée en 458 il ne cessa de répandre parmi les Syriens le monophysisme que par son disciple Samuel il introduisit même chez les Arméniens. Moins de trois ans après Chalcédoine, avant d'expirer dans son exil, Eu-

tychès put être témoin de l'immense incendie que son erreur, avait allumé. Les trois quarts de l'Empire greco-romain étaient en feu. Observons toutefois qu'il était pour peu de chose dans cet effrayant succès. C'est Dioscore qui en était le véritable auteur, et l'on peut, sans témérité, présumer qu'il y avait travaillé moins par attachement à l'hérésie que par vengeance contre le siège de Constantinople. Celui-ci voulait à tout prix dominer l'Orient. Du moins n'aurait-il à dominer qu'un Orient mutilé et turbulent!

Plus que Barsumas, Pierre le Foulon contribua à implanter le monophysisme dans le Patriarcat d'Antioche. Ce moine de Constantinople ayant accompagné Zénon (le futur empereur) en Orient s'allia aux Apollinaristes, dont les opinions étaient semblables aux siennes, fit tant de misères au patriarche Martyrius, que celui-ci dut démissionner. Elevé à sa place Pierre le Foulon fit insérer dans le *Trisagion* " Dieu Saint qui as été crucifié pour nous ", formule à laquelle on pouvait attribuer un sens orthodoxe, mais qui était hérétique dans le sens de ses auteurs voulant indiquer par là le mélange de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de l'Homme-Dieu. Déposé par ordre de l'empereur Léon Ier, Pierre le Foulon fut rétabli en 475 par ordre de l'usurpateur Basiliscus qui exigea dans un édit que la lettre dogmatique du pape Léon et les nouveautés de Chalcedoine fussent anathématisées de tous les évêques. Zénon, gendre de Léon Ier, ayant renversé Basiliscus, imagina, pour rendre la paix à l'Eglise, son fameux *Hénoticon*. Cette encyclique impériale envoyée à tous les patriarches, évêques et moines reconnaissait la véritable divinité du Christ; mais évitait à dessein les expressions une ou deux natures, et parlait d'une manière très équivoque du Concile de Chalcedoine (1). Comme tous

---

(1) Il disait: " que quiconque pense ou a pensé autrement, à Chalcedoine ou dans tout autre Concile, soit anathème."

les compromis louches celui-ci ne satisfait aucun des deux partis qu'il avait pour but d'unir. A Antioche Pierre le Foulon s'étant déclaré partisan de l'Hénoticon fut rétabli sur son siège; tous les évêques récalcitrants furent déposés et persécutés. Au commencement du siècle suivant (vers 510) le patriarche Flavien vit un de ses voisins Xenaias ou Philoxène, évêque d'Hiérapolis, exciter une sédition contre lui; et quoique le peuple d'Antioche prit parti en sa faveur, il n'en fut pas moins chassé, et remplacé, en 513, par un des ennemis les plus acharnés du Concile de Chalcédoine, le moine monophysite Sévère, un doctrinaire de la secte. A cette époque les sièges d'Alexandrie et de Jérusalem étaient également occupés par des titulaires monophysites. Sous Justin I et Justinien, à partir de 518, l'appui officiel fit défaut aux sectaires. Sévère, accusé de nombreuses injustices et de violences sanglantes à l'égard des orthodoxes fut déposé et n'échappa que par la fuite à un châtement plus rigoureux. Les empereurs sus-nommés, pris de la rage de dogmatiser, comme leurs prédécesseurs, publiaient des lettres, réunissaient des conférences, convoquaient des Conciles pour mettre fin à cette lamentable division de l'Eglise. Rien n'y faisait; le monophysisme ne disparaissait pas (1). Leur successeur Justin II (565-578) frappé du peu d'efficacité des moyens pacifiques,

---

(1) D'autant que l'impératrice Théodora, femme de Justinien, le favorisait et cherchait même à l'installer sur la chaire de S. Pierre. Voici comment. Vigile était un diacre de Rome, présent à Constantinople. Théodora lui promet de l'élever au Souverain Pontificat s'il s'engage à rétablir Anthime (déposé à cause de ses erreurs monophysites) sur le siège de Constantinople, et à condamner Chalcédoine. Vigile promet. Bélisaire, commandant des armées impériales en Italie, reçoit de l'impératrice mission de déposer le pape Silvère. Bélisaire après s'être lavé les mains de cette iniquité et avoir dit: "elle en répondra devant le Christ", accuse Silvère de trahison à l'Empire en travaillant à livrer Rome aux Ostrogoths, le revêt d'un habit de moine, l'enferme, et fait à sa place élire Vigile (538), qui ne pouvait être qu'un antipape. Mais en 540 Silvère meurt. Vigile alors démissionne de plein gré, est réélu, il est vrai, mais cette fois devient le défenseur de la vérité. Preuve éclatante qu'à l'encontre des calculs, faiblesses et passions Dieu veille à l'indéfectibilité du Siège de Pierre.

eut recours à des armes plus sensibles. Il lança un édit où l'on était sommé d'abjurer le monophysisme sous peine d'emprisonnement ou d'exil. Ces rigueurs achevèrent, en Egypte, la séparation entre orthodoxes et monophysites. Ceux-ci s'organisèrent en corps serré, prirent le nom de Coptes (Egyptiens) et jurèrent haine à mort aux orthodoxes qu'ils appelèrent *Melkites* ou *impériaux*. C'était cinq ou six millions de Coptes contre quelques 300,000 Melkites (1). Vienne un envahisseur, le danger sera plus que sérieux pour l'intégrité de l'Empire.

Dans le Patriarcat d'Antioche les monophysites divisés en sectes nombreuses avaient été un moment sur le point de périr. Malheureusement un moine se rencontra qui leur rendit la vie. Jacques Baradaï, sacré évêque d'Edesse en 541, s'étant proclamé chef suprême des monophysites, vêtu de haillons, (ce que signifie son nom) se mit à parcourir l'Orient, et à relever partout les courages. Au bout de 33 ans d'une inlassable activité il avait réuni tous les monophysites dans un seul bercail. Il leur donna un patriarche commun du titre d'Antioche, auquel il adjoignit un primat ou *maphrian* pour les provinces les plus orientales. Par reconnaissance les Monophysites prirent le titre de *Jacobites*, nom sous lequel ils sont encore connus (2).

---

(1) Cette dénomination est restée. Elle indique aujourd'hui les Grecs *catholiques* de langue arabe qui sont près de 120,000, ont un Patriarcat du titre d'Antioche résidant à Damas et une douzaine d'évêchés ou vicariats patriarcaux.

(2) Les Monophysites en Syrie, Palestine, Asie Mineure, Mésopotamie, sont tous encore sous la juridiction d'un patriarche d'Antioche qui réside régulièrement à Mardin, non loin de Bagdad, et d'un maphrian qui habite près de Mossoul. Les Arméniens reconnaissent le *Catholicos*, habitant à Etschmiadzin, comme patriarche suprême, auquel quatre autres patriarches sont plus ou moins subordonnés, les patriarches d'Aghtamar près du lac Van, de Jérusalem, de Sis en Cilicie et de Constantinople. Les Egyptiens sont sous la dépendance du Patriarcat d'Alexandrie, qui nomme l'*Abouna*, chef religieux des Abyssins. La première tentative sérieuse pour unir les Jacobites à Rome fut faite en 1247, alors que le Patriarcat Ignace II, et le Maphrian Jean Bar-Muadan répondirent à une lettre d'Innocent IV en reconnaissant que le Christ

Or, dans un Empire, comme celui fondé par Constantin, où les multiples races, qui le composaient, n'avaient entre elles que la religion pour lien commun, c'était une faute politique de première conséquence que de s'aliéner des sujets pour motifs religieux. La défection de la religion impériale entraînait fatalement la défection de l'Empire. Qu'un nouveau maître donnât aux monophysites l'espoir de la protection ou seulement de la liberté, il serait le bienvenu auprès d'eux. Héraclius, qui venait de repousser l'invasion des Perses, mais qui était menacé d'une plus terrible, sentit l'imminence du péril. Il sentit qu'en face de ce flux nouveau d'envahisseurs, qu'un Fanatique poussait des sables d'Arabie dans les riches plaines de la Syrie en leur prêchant la guerre sainte, c'était une infériorité écrasante d'avoir la moitié de ses sujets en révolte contre sa religion. Le *Basileus* <sup>(1)</sup> s'ouvrit de ses perplexités au Patriarche Sergius. Celui-ci avait sans doute des tendances monophysites, étant né de parents Jacobites; mais ce qui le flatta agréablement ce fut l'occasion qui se présentait à lui de faire le pape en Orient. Dans toutes les batailles, entre les partis extrêmes, il y a les modérés. Comme il y avait eu des semi-ariens il existait des semi-monophysites. Sergius se rangea du côté de ces derniers, composa une encyclique qu'Héraclius transforma en édit impérial, sous le titre d'*Ecthèse* ou *Exposition* prescrivant

---

est de deux natures, non en deux natures, et que Rome est la tête de toutes les Eglises. Mais la difficulté des communications, les ambitions rendaient peu durables les unions. Ce ne fut qu'en 1646 qu'André Achigian, ancien élève du collège des Maronites, à Rome, parvint à réunir quelques communautés Jacobites à Rome, et obtint pour cela le titre de Patriarche catholique d'Alep. Telle fut l'origine du patriarcat Syrien catholique. Les groupes unis des Arméniens et des Coptes ont également leur Patriarche catholique. Si vous ajoutez le Patriarche Chaldéen, le Patriarche Maronite et le Patriarche latin de Jérusalem, vous pouvez juger de l'émiettement où ont été réduits les quatre grands Patriarcats grecs sur lesquels Constantinople s'appuyait si arrogamment pour rompre avec Rome.

(1) Titre du Souverain de Constantinople.



de faire le silence sur une ou deux opérations dans le Christ, et de ne parler que d'un seul opérant. C'était simplement donner une autre forme à l'hérésie monophysite, forme qui devait être connue dans l'histoire sous le nom de *monothélisme* prétendant que dans le Christ n'existait qu'une seule activité de la volonté émanant du verbe, pour qui l'humanité était un simple instrument <sup>(1)</sup>; c'était jeter un nouveau brandon de discorde dans ce monde oriental qui périssait déjà du mal endémique des querelles religieuses. Il y eut dès lors les partisans et les adversaires de l'Ecthèse, comme il y eut quelque temps après, partisans et adversaires du Type (*Tupos*, formulaire) autre édit dogmatique promulgué par Constant II sous l'influence du Patriarche Paul, et qui interdisait sous les peines les plus graves de parler d'une ou deux volontés dans le Christ. Mais pendant que l'Eglise byzantine s'épuisait ainsi en luttes stériles, pendant qu'elle faisait preuve d'une arrogance de plus en plus intolérable à l'égard de Rome <sup>(2)</sup>,

---

(1) Le Monothélisme reçut le coup de mort au Concile œcuménique de Constantinople (680). Mais le Patriarche Georges crut sauvegarder l'honneur de son siège, dont plusieurs titulaires ses prédécesseurs se trouvaient condamnés et se payer une revanche en faisant condamner à son tour le pape Honorius, condamnation qui fut portée pendant la vacance du siège apostolique et ne fut jamais ratifiée à Rome. L'Ecthèse avait, avec raison, effrayé le patriarche Sophrone de Jérusalem qui avait résolu d'en référer au pape Honorius. Mais ce dernier prévenu par Sergius et du reste épouvanté de voir de nouveau ce pauvre Orient en feu pour des questions dogmatiques avait en effet approuvé le silence que recommandait l'astucieux Byzantin, sans voir, et à plus forte raison sans approuver l'erreur que celui-ci soutenait. Honorius a pu manquer de sagacité; il a pu se laisser influencer par un désir excessif de la paix; il n'a pas failli dans la foi.

(2) Une des manifestations les plus éclatantes de cette arrogance fut le Concile *Quinisexte* (ainsi appelé parce qu'il prétendait compléter les 5ème et 6ème conciles œcuméniques) tenu en 692. C'est ce concile qui établit définitivement le code disciplinaire de l'Eglise orientale. Ses 102 canons portent une marque clairement hostile à l'Eglise d'Occident, qui est blâmée, à termes couverts, de favoriser le célibat des prêtres. Sans être hérétique, la législation du Quinisexte fut un recul, elle voua le clergé grec à une infériorité manifeste. De plus le concile fut un pas vers l'asservissement. Il était présidé par Justinien. Or écoutez comment dans leur adresse les Pères Conciliaires s'expriment: "L'ennemi mauvais poursuit constamment l'Eglise; mais Dieu lui envoie à toutes les époques des défenseurs; tel est, par exemple, l'empereur

Abou-Bekr, successeur de Mahomet, envahissait la Syrie. Son lieutenant, Khaled, était à assiéger Damas; Héraclius s'était replié sur Antioche. Ne trouvant pas un chrétien qui voulut conduire son armée à la bataille, il en confia le commandement à un Persan. Celui-ci marcha sur Damas. Khaled ne l'attendit pas, il leva le siège de cette ville et rencontra Baanés dans la vallée d'Aznadin. "Musulmans, dit-il en indiquant les bataillons chrétiens, demain vous aurez fauché cette multitude comme une moisson mûre, et vous aurez en un seul jour conquis la Syrie." Cette parole eut la terrible précision des oracles divins. "C'est à l'Écriture, dit M. Dapeyron (1), qu'il faut se reporter pour avoir une idée de cette bataille vraiment biblique. L'Ange du Seigneur passa dans le camp de Byzance, comme autrefois dans celui des Assyriens, et frappa 50,000 Grecs. Tel est du moins le chiffre fourni par les chroniqueurs Arabes que fixent à 470 seulement le total de leurs pertes (23 juillet 634). Khaled envoya à Médine des milliers de Croix et d'étendards. Les rêves les plus téméraires du prophète étaient dépassés." Un mois plus tard Damas capitulait, et voyait un immense massacre de ses habitants. Héraclius n'eut que le temps de courir à Jérusalem, d'arracher au patriarche Sophrone le trésor de la vraie croix et de se replier en disant: Adieu, Syrie, adieu pour la dernière fois. Il aborda aux bords du Bosphore en proie au délire. On conduisit processionnellement

---

actuel, qui veut affranchir son peuple du péché et de la ruine." Ne se croirait-on pas déjà à un synode présidé par l'Autocrate de toutes les Russies? Constantin avait signé le dernier au Concile de Nicée. Au Quinisexte Justinien signa le premier avant le pape dont la place fut laissée vide. Décidément l'évêque extérieur devenait par trop intérieur. Le pape Sergius Ier ayant refusé de signer les actes du Quinisexte, Justinien irrité voulut le faire enlever par un officier de l'Exarchat de Ravenne, nommé Zacharie. Mais cette fois le peuple de Rome s'ameuta, et ce fut Sergius qui dut plaider la grâce de ses oppresseurs. Les empereurs byzantins venaient de trouver un maître dans le successeur du batelier Pierre.

(1) *L'Empereur Héraclius*, p. 344.

la vraie croix à Ste Sophie en chantant des litanies entrecoupées de lamentations. Jamais lamentations ne furent mieux justifiées. Les Byzantins eux-mêmes étaient loin de mesurer l'étendue du mal qu'ils déploraient. En moins de 60 ans à partir de 632, date de la mort de Mahomet, les Arabes allaient soumettre l'Empire des Perses, la Syrie, l'Egypte et parvenir jusqu'aux portes de Carthage. Sous le joug de ces barbares, avec une rapidité semblable à celle de leurs coursiers, allaient passer successivement les conquêtes d'Alexandre et de Rome, " les églises primitives et jusqu'aux lieux sacrés où reposaient la mémoire des patriarches, les os des prophètes et les traces encore chaudes du Sauveur des hommes." (Lacordaire). Mais à qui la faute? Qu'avaient fait les souverains de Byzance pour prévenir un tel malheur? Par quoi avaient-ils fortifié leurs frontières? Comment s'étaient-ils appliqués à développer le patriotisme? Qu'avaient-ils seulement évité pour empêcher une dislocation des forces nationales? Empereurs et évêques s'étaient adonnés tout entiers à jeter le scandale et la division dans l'Eglise. A cet œuvre néfaste ils avaient usé leurs énergies intellectuelles et physiques, sans que l'imminence des plus grandes catastrophes put les en détourner. N'avait-on pas vu un Constant II faire enlever de Rome un vieillard désarmé (1), tandis que les Arabes l'attaquaient jusque dans sa capitale? Non, ce n'est pas trop charger les Byzantins que de leur attribuer la responsabilité des pertes incalculables que l'invasion musulmane causa à la chrétienté. Les divisions qu'ils avaient occasionnées par leur acharnement à subtiliser sur la personne du Christ ne furent-elles pas la cause indirecte de l'erreur

---

(1) Le pape Martin I, qui, dans un concile de Latran, avait condamné l'Ecthèse et le Type. Il fut amené à Constantinople, accusé de conspirer contre l'empereur de s'être allié aux Sarrasins, d'avoir blasphémé la Ste Vierge, et pour ce envoyé mourir à Cherson (16 7bre 655).

même de Mahomet? Mahomet semble, au début, avoir eu un désir sincère de connaître la vérité. Il s'affranchit du paganisme arabe, il monta à la conception du monothéisme. Rien n'empêche de croire que ce premier pas fut le fait d'une âme de bonne volonté. D'où vient qu'il s'arrêta à une notion si imparfaite de la Religion véritable? Il la re-çut, dit-on, des Gnostiques Judaïsants, ainsi que le prouve l'interprétation mythique de la Bible dans le Coran. Mais il y avait aussi des chrétiens en Arabie et Mahomet ne fut pas sans les connaître. Il est fort possible qu'il ait été détourné d'eux par les dissentiments qu'il constata dans leur camp. Une partie des chrétiens du Sud étaient monophysites; ceux du Nord-Est étaient Nestoriens; les ascètes orthodoxes du Sinaï dédaignaient de se rapprocher des enfants du désert. Mahomet s'imagina, non sans une apparence de raison, que la vérité ne pouvait exister dans une pareille Babel. Il put, sous ce prétexte, s'attacher à l'Évangile interprété suivant le système des *Gnostiques Judeo-chrétiens* (1). Il s'aperçut qu'il lui était loisible de faire du pays d'Ismaël, le centre des révélations divines et de lui-même le dernier des prophètes. Ainsi naquit, semble-t-il, la colossale imposture qui allait asservir et dégrader la moitié du monde chrétien. Encore un coup eût-elle été possible, si, au lieu de scandaliser les Arabes par le spectacle de leurs querelles intestines, les Grecs avaient entrepris de les évangéliser et de les convertir? Ce qui est encore moins douteux, c'est l'importance de ces querelles religieuses comme facteur de la conquête musulmane. En

---

(1) Dès le temps des Apôtres il y eut des *Gnostiques*. Simon le Magicien en était un. Se divisant en sectes nombreuses, il est difficile d'indiquer même ce qui faisait le fond de leur doctrine. D'après la plupart Dieu avait créé le monde par l'intermédiaire d'un *éon* ou demiurge, qui avait constitué les hommes de telle sorte que chez les uns le bien prédominât que chez les autres le bien et le mal fussent mêlés, que chez d'autres le mal ou matière l'emportât complètement. Il avait de même fait la Rédemption par l'intermédiaire d'un autre demiurge, nommé Sauveur. Mais à peu près aucune secte ne considérait le Christ comme étant réellement devenu homme.

Egypte, exaspérés par les édits impériaux qu'on tentait de leur imposer comme des articles de foi, par les Patriarches qu'on leur nommait de force, par l'hégémonie offusquante que s'attribuait Constantinople, par une levée exorbitante d'impôts, les Jacobites se flattèrent de recouvrer leur indépendance en favorisant Amrou, lieutenant du kalife Omar, et en abandonnant les Grecs Melkites à leurs efforts désespérés. Du coup c'était l'immense majorité du pays, qui se livrait elle-même au farouche conquérant arabe. Les Melkites eurent beau s'enfermer derrière les murailles d'Alexandrie, il fallut se rendre et voir pendant six mois les bains publics chauffés par les rouleaux de la bibliothèque qui renfermait les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Dans les Patriarcats de Jérusalem et d'Antioche la ruine suivit la même marche. Partout les trahisons des Monophysites et leurs divisions favorisèrent puissamment la fanatique vaillance des partisans de Mahomet. Les Jacobites se trompèrent sans doute; ils se donnèrent un despote encore plus barbare que les empereurs Byzantins. Mais ceux-ci ne recueillirent que ce qu'ils avaient semé; ils avaient semé la division, ils moissonnèrent l'anarchie, la haine et la défection (1). Le siège de

---

(1) Il est à remarquer que les *Monophysites* (Egyptiens, Syriens, Arméniens) ne se sont pas séparés directement de l'Eglise romaine, mais de l'Eglise de Constantinople, et sous un prétexte légitime, pour sauvegarder leurs droits contre les empiètements injustifiés de la Capitale. Ils se sont séparés d'un pouvoir odieux qui voulait leur imposer des édits dogmatiques et hérétiques. Sans doute, dans leur résistance, ils ne surent pas distinguer le vrai du faux; ils s'attachèrent à l'erreur pour mieux combattre Constantinople. Mais celle-ci reste la grande coupable. C'est son ambition tracassière au point de vue religieux qui jeta tant de peuples dans l'hérésie d'Eutychès, en attendant qu'elle la jeta elle-même dans un schisme, auquel elle s'exerçait depuis longtemps.

Le démembrement de l'Empire d'Orient nous montre le danger que font courir à une nation les dissentiments religieux. Sans doute la plupart des Etats modernes ont le patriotisme abstrayant de la religion pour unir dans l'amour du sol natal les partisans des croyances les plus diverses. Pourtant il ne faudrait pas se fier outre-mesure à cette ressource. Les Calvinistes français au 16e s. entendirent étrangement le patriotisme, eux qui déchaînèrent sur leurs pays les maux d'une effroyable et longue guerre civile. Les Vendéens, eux aussi, entendaient le patriotisme à leur manière. Si l'on a pu dire de nos jours qu'il y a deux Frances, qu'est-ce qui fait la ligne de séparation sinon des idées religieuses?

Constantinople cependant pouvait se flatter d'être arrivé à ses fins. Le triomphe avait été payé de plus de la moitié de l'Empire; c'était cher; mais il est bien sûr que plus aucun siège en Orient n'était capable de lui faire concurrence. Les Patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem étaient morcelés et leurs titulaires avaient en face d'eux des concurrents Jacobites. En outre, séparés politiquement de l'Empire par la conquête musulmane, il ne leur restait qu'à se réclamer de l'Empire par la croyance religieuse, qu'à graviter autour du Très Saint Siège de Constantinople, dont l'évêque ne manqua pas d'exploiter cette situation pour s'ériger en patriarche œcuménique. La vanité des Patriarches de Byzance ne connut plus de bornes. Se voyant maîtres de l'Eglise d'Orient ils se mirent en tête de changer la Constitution fondamentale de l'Eglise en plaçant à sa tête non plus un chef, mais cinq, les cinq patriarches de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. C'est ce qu'on appelle la théorie de la *Pentarchie*, qui fut prise très au sérieux à Constantinople. La raison en était simple. Ayant sous la main trois de ces Patriarches souverains l'évêque de Constantinople était nécessairement dictateur de l'Eglise du Christ. Il espérait bien plier à ses volontés le cinquième, l'évêque de Rome. C'est poussés par une semblable outrecuidance que Photius et Michel Cerulaire enverront le résultat de leurs conciliabules contre Rome aux trois Patriarches Melkites d'Orient, comme si leur signature pouvait contrebalancer le veto du successeur de Pierre. Les Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem étaient loin d'épouser tous les griefs de Photius et de Cerulaire. Ils n'apercevaient pas de raison suffisante pour rompre avec Rome, comme ils y étaient invités. Mais quoi! ils avaient été tellement habitués à voir dans Constantinople le centre de l'orthodoxie, et dans la religion du *Basileus* la vraie religion! Le *Basileus* s'était tant mêlé des choses ecclésiastiques.

tiques, il avait porté tant d'édits, réuni tant de conciles contre les Monophysites; il était par excellence l'*Empereur Orthodoxe*, le chef et premier Docteur de l'Eglise! Quand il lui plut de déclarer Rome hérétique, les Orientaux se courbèrent, et le Vicaire de Jésus-Christ sur terre commença à ne plus compter pour eux. Il fut remplacé à leurs yeux par l'*Empereur Orthodoxe*, qui se vit lui-même supplanter un jour par le *Commandeur des Croyants*, Mahomet! Toutefois cette dévotion à l'Empereur ne devait pas périr. Elle passa en Russie où l'on vénère encore dans le Tsar le Gardien de l'orthodoxie. Aussi qu'en 1846 le Tsar s'avise de visiter S. Pierre, les Moscovites n'auront pas assez d'admiration pour ce retour de l'*Empereur Orthodoxe* dans la Capitale de l'Empire Romain! Il leur semblera que l'Eglise du Christ est sur le point de recouvrer son unité et la pureté de sa foi primitive, comme si c'était au successeur des Césars que Jésus-Christ avait dit: *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam!* Constantinople est directement responsable de cette grande déviation sur la notion de l'autorité dans le royaume du Christ.

Cependant les conquérants Arabes dans les Patriarcats d'Antioche et de la Palestine avaient laissé aux chrétiens leurs propriétés et leurs églises, tout en mettant de nombreuses restrictions à l'exercice de leur culte. Les victoires des empereurs Grecs du 10<sup>e</sup> siècle, Nicephore et Tzimiscès, n'avaient réussi qu'à amener pour les chrétiens un redoublement de vexations suivi de défections. Les Patriarches Melkites, entre autres, étaient sans cesse soupçonnés d'entretenir des correspondances avec Constantinople. De là mille entraves à la liberté de leur ministère. En 757 le Patriarche Théodore, un défenseur des Saintes Images contre le Iconoclastes (1), avait même été exilé

---

(1) Cette campagne acharnée détruisant les saintes images et persécutant leurs partisans dura de 726 à 842 sous 7 empereurs consécutifs. Ce fut la

pour un soupçon de ce genre par le Kalife Sélim. Les rapports d'Arun-Araschid avec Charlemagne avaient permis à celui-ci d'établir à Jérusalem un hospice franc, une église dédiée à Marie, et une bibliothèque. La situation générale pour les chrétiens n'était cependant guère améliorée. Les vexations devinrent telles qu'à la fin du 11e siècle elles arrachaient à Pierre l'Ermite au Concile de Clermont la plainte éloquente que l'on sait. Deux ans plus tard, le 28 octobre 1097, la grande armée des chevaliers de la Croix, sous le commandement de Godefroi de Bouillon, dressait ses tentes autour d'Antioche. Elle apparaissait bien à propos. Des barbares sortis du Turkestan, guidés par Soliman I, s'étaient emparés de la Syrie depuis 1084 et faisaient peser sur les chrétiens un joug autrement lourd que celui des Kalifes Fatimites du Caire, qui les avaient précédés dans la domination de cette terre.

Malheureusement devant Antioche éclatèrent dans tout leur jour les misères qui devaient en fin de compte faire échouer ces expéditions gigantesques, qu'on appelle les Croisades, et ensevelir dans les sables de la Syrie plus de guerriers qu'il n'en eût fallu pour conquérir l'Asie entière. Là se donnèrent libre carrière l'insubordination, l'indiscipline, l'imprévoyance, les querelles pour le partage des nouvelles conquêtes, sans compter la licence et corruption des mœurs. Baudoin, frère de Godefroi de Bouillon, ayant emmené une partie de l'armée dans une reconnaissance sur l'Euphrate; un autre détachement étant immobilisé à garder les places fortes de Tarse et de Mopsueste; des renforts étant annoncés de Constantinople et de l'Occident;

---

persécution la plus cruelle depuis celles de Dioclétien et de l'Arianisme. Inaugurée par Léon l'Isaurien pour s'attirer, semble-t-il, la sympathie des Musulmans qui voyaient une idolâtrie dans le culte des Images, elle ne fit que provoquer des divisions et des guerres intestines dans l'intérieur d'un Empire qui avait déjà toute sortes de difficultés à se protéger contre les Bulgares et les Arabes.



Antioche du reste ne pouvant être cernée complètement avec les troupes, dont on disposait, il eut fallu attendre le printemps avant d'entreprendre le blocus de cette ville, faire reposer les croisés dans les forteresses déjà conquises. Tel était bien l'avis des Nestors de l'expédition; mais les téméraires Ajax et les bouillants Achilles, dont abondait l'armée, l'emportèrent, et le siège fut commencé avec des ressources insuffisantes que diminuèrent encore la peste et la famine. Au bout de sept mois d'investissement Antioche n'en tombait pas moins entre les mains des Croisés. Mais ceux-ci ne cessèrent d'être assiégeants que pour devenir assiégés à leur tour. Dès le lendemain le turc Kerbogah, à la tête d'innombrables bataillons, débouchait dans la vallée de l'Oronte (5 juin 1098) et secondé par la famine, les désertions, la lâche fuite de l'armée qu'Alexis Comnène avait envoyée au secours des assiégés (1) réduisait l'armée franque à la plus triste extrémité. C'est alors que Dieu vint au secours de ses chevaliers. La sainte Lance qui avait transpercé le côté du Christ fut découverte miraculeusement dans la basilique de Saint-Pierre. Portée en avant des Croisés, elle leur communiqua un courage irrésistible et amena la délivrance (2). Mais à Antioche, comme partout

---

(1) Il faut dire que l'empereur Byzantin envoyait des troupes surtout pour obliger Boémond à lui remettre la place. C'était le renouvellement de la Comédie qui avait déjà été jouée devant Nicée. De pareilles exigences ne pouvaient qu'exaspérer ces rudes ferrailleurs qui aspiraient presque autant à devenir Comtes de Tarse, d'Edesse, Antioche... etc., qu'à délivrer le tombeau du Sauveur.

(2) Poussé par des apparitions de S. Ambroise et de S. André un pauvre clerc de Milan, Pierre Barthélemy, était venu faire part au légat Adhémar de Monteil, du désir de ces Saints qu'on chercha la lance, et que c'est elle qui donnerait la victoire. Le prêtre Etienne à son tour avait eu une apparition du Sauveur en personne, qui avait dit: "Les péchés du peuple ont éloigné de lui ma miséricorde. Convertissez-vous à moi, et je reviendrai à vous. Avant chaque engagement qu'on invoque mon nom, si mes ordres sont fidèlement exécutés, dans cinq jours ma miséricorde éclatera sur mon peuple." Dieu menait un peu les croisés comme il mena Israël. C'était juste. En dépit d'innombrables misères, sublime et surnaturel restait le mouvement qui déversait l'élite de l'Occident sur l'Orient devenu infidèle. On ne peut admirer

ailleurs, le danger le plus sérieux pour les croisés commençait avec la victoire. Il s'agissait maintenant de savoir qui aurait la principauté et le titre de Comte d'Antioche. Boémond en avait été investi par Alexis Comnène, et c'était du reste grâce à un stratagème de ce prince qu'on avait pénétré dans la ville. Mais Raymond de St-Gilles, comte de Toulouse, observait qu'on n'avait été vraiment maître d'Antioche qu'après la levée du siège par Kerbogah, résultat dû à l'intervention divine, manifestée par la découverte de la sainte Lance. Or c'était lui, Raymond de St-Gilles, qui, dans les apparitions miraculeuses, avait été désigné comme le porte-étendard des armées du Seigneur. On résolut d'envoyer une délégation à l'empereur Byzantin pour lui demander de trancher le débat. Heureusement le chevalier, qui en était chargé, Hugues le Grand, poussa jusqu'en Europe. La discussion se renouvela devant *Marrak*, dont Raymond de St-Gilles et Boémond réclamaient également la possession, l'un, parce que ses vassaux en avaient assuré la conquête, l'autre, parce que la place était située dans le territoire de sa principauté d'Antioche. Impatienté de ces querelles les soldats de la Croix

---

chez les croisés que leur foi et leur bravoure; mais ces qualités, on peut les admirer sans réserve. Le nom de J.-C. leur faisait surmonter les tortures de la faim et de la soif; il ramenait les déserteurs; il faisait jurer à Tancrede, au milieu du désespoir général des assiégés d'Antioche, que, tant qu'il lui resterait 60 compagnons, il n'abandonnerait pas le projet de délivrer Jérusalem (Michaud, I, p. 263). On attribuait toujours les succès des infidèles aux péchés des chrétiens. Dès lors jeûnes, macérations, visites aux Eglises, pieds nus, expiation et prière étaient les premiers préparatifs de tout combat. Une fois on fit même jeûner les animaux. (Michaud, II, p. 65). En Occident on retraçait sur les vitraux de St-Denis les batailles de Dorylée, d'Antioche, d'Ascalon; on plaçait dans les églises les portraits de Godefroi, de Tancrede, de Raymond de St-Gilles... etc. On envoyait fuseau et quenouille aux chevaliers, qui refusaient de prendre la Croix.

Heureux ceux qui partent! Plus heureux ceux qui ne reviendront pas! Telles étaient les paroles des orateurs de la 3e croisade, qui montraient l'expédition, comme un moyen d'augmenter le nombre des élus. — Et leur bravoure donc! "Que nous fait le nombre des ennemis? disait un chevalier. Ne sait-on pas que la quantité de bois ne nuit pas au feu?" Dans les nouvelles principautés chrétiennes les circonstances les plus graves "se succèdent comme les scènes d'un drame, et un espace de quelques mois suffit à des événements, qui auraient pu remplir les annales d'un siècle." (Michaud, II, p. 65).

rasèrent la forteresse. Déjà, avant d'arriver à Antioche, quand il avait vu les armoiries de Tancrede appendues aux portes de Tarse, Boémond avait eu un mouvement de dépit. Il s'était même emporté contre le héros Sicilien alléguant qu'en l'absence de Godefroi de Bouillon nul autre que son frère (Baudoin) n'avait le droit d'arborer son drapeau sur une ville aussi importante que Tarse; et il avait enjoint aux habitants, sous peine de voir leur ville réduite en cendres, d'abattre le gonfanon de soie aux armes Siciliennes, qui flottait sur la citadelle. Comme Achille devant le refus d'Agamemnon, Tancrede avait grincé des dents. Mais se rappelant qu'il était croisé, il avait souffert cet outrage pour le nom de Jésus-Christ, et il était parti dans l'Est en quête de quelque autre place à prendre. Il n'avait pas tardé de rencontrer *Mamistra*, l'ancienne Mopsueste, avec des tours épaisses, des murailles élevées et force infidèles pour la défendre. C'est ce qu'il fallait à ce pourfendeur de mécréants. Il n'avait pas été long à abattre les murs, à tuer leurs défenseurs et à s'établir dans sa nouvelle conquête. Malheureusement Baudoin, inquiet de la santé de son frère, Godefroi, avait quitté Tarse à la hâte, et chemin faisant, était tombé devant *Mamistra*. Là nouvelle mésintelligence. Les deux princes en étaient même venus à une lutte fratricide. Dès le lendemain sans doute, après une nuit de réflexion, ils avaient demandé pardon à Jésus-Christ, et s'étaient embrassés en présence des deux armées. N'importe! que ne pouvaient pas compromettre de pareilles folies? Quel retard cette ambition maladroite ne mit-elle pas à la conquête de Jérusalem? Pendant que les croisés s'amusaient à se quereller, les Egyptiens eurent le temps de conquérir la ville Sainte sur les Turcs.

Certes, aujourd'hui encore, le voyageur venant d'Europe tressaille à la pensée que depuis le Cap Matapan jusqu'à Damiette en passant par Athènes, Thessalonique, Constantinople, Antioche, Beyrouth, Joppé, tout le pourtour de la Méditerranée a été occupé par ses ancêtres; que la Cilicie,

l'Arménie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte ont été par eux arrachées à l'Islam et transformées en principautés chrétiennes. Il sent passer en lui un frisson de fierté en songeant aux prouesses qui se sont accomplies sur ces plages, aux fabuleux coups d'épée qui s'y sont donnés, aux batailles épiques qui y ont été livrées, aux sièges légendaires qui y ont été soutenus. Mais en même temps quel nuage de tristesse assombrit son front en constatant que rien de solide n'a pu s'y fonder uniquement parce qu'à la bravoure n'étaient pas jointes la prudence et l'union. Après une sanglante défaite près de Laodicée, où Louis VII faillit périr, Guillaume de Tyr, le chroniqueur témoin oculaire des Croisades, s'écrie: " Pourquoi donc, ô bon Jésus, pourquoi le peuple, qui vous était si dévoué, et qui allait adorer la trace de vos pas à Jérusalem, est-il vaincu et détruit par ceux qui vous haïssent? " (Michaud, Hist. des Crois. II, p. 168). S. Bernard lui-même, après l'insuccès si complet de sa croisade, sentait sa raison confondue: " Pourquoi, écrit-il au pape, pourquoi Dieu n'a-t-il pas regardé nos jeûnes. Pourquoi a-t-il paru ignorer nos humiliations? avec quelle patience entend-il aujourd'hui les voix sacrilèges et les blasphèmes des peuples d'Arabie qui l'accusent d'avoir conduit les siens dans le désert pour les faire périr? Tout le monde sait que les jugements de Dieu sont véritables; mais celui-ci est un si profond abîme qu'on peut appeler heureux celui qui n'en est pas scandalsé. " (Michaud, II p. 200). Sur cet abîme si profond l'imprévoyance et les discordes jettent cependant une triste clarté. Voyez au siège de Damas, à quoi est dû l'échec? à la jalousie des barons de Syrie qui ayant perdu tout espoir d'avoir pour eux cette riche place conseillent de transporter le camp à un autre côté de la ville, permettant ainsi à des auxiliaires de secourir les assiégés et forçant les croisés à la retraite (Michaud, II, p. 185 sqq). En pleine détresse des colonies chrétiennes, est-ce que la reine mère Mélisende ne se disputait pas avec son fils Baudouin III pour le gouvernement de Jérusalem?

Est-ce que Baudoin n'en vint pas à assiéger la tour de David où sa mère s'était réfugiée? (ibid. p. 203). Est-ce que le Comte de Tripoli, s'enfermant dans sa ville de Tibériade ne demanda pas des secours à Saladin contre Gui de Lusignan, qu'il ne voulait pas voir roi de Jérusalem? (Michaud, II, p. 265). Est-ce que les revers infligés par les armes de Saladin aux chrétiens n'ont pas pour origine une injustice de la part de ceux-ci? Ne proviennent-ils pas ce fait qu'Amaury avait, sans raison légitime, brisé le traité avec l'Égypte, jeté ce pays du côté des kalifes de Bagdad et permis ainsi à Saladin d'unir sous un même commandement toutes les forces musulmanes? N'est-ce pas Renaud de Chatillon qui viola la trêve conclue avec le même Saladin et déclencha la guerre où devait succomber l'empire latin de Jérusalem? (1) on se rappelle comment advint la

---

(1) Dans un livre qui a tout l'intérêt du roman le plus passionnant M. Schlumberger a fait revivre cette figure de Renaud de Chatillon, le chevalier le plus téméraire, le plus aventureux, le moins loyal qu'aient connu les Croisés, et qui porte par ses manquements à la bonne foi presque toute la responsabilité de la chute du royaume de Jérusalem. Marié à Constance, fille de Boémond II, en 1153, il était devenu prince d'Antioche. De ce poste il n'avait cessé de s'élancer tantôt sur Chypre, tantôt sur Alep, tantôt sur les flancs du Taurus pour faire des razzias à la façon des Bédouins. Captif pendant 16 ans chez le sultan d'Alep à la suite d'une rupture de la trêve conclue en 1160 avec ce prince, il fut, à sa sortie des fers, investi par Baudoin IV de la seigneurie de la Terre d'Outre-Jourdain, d'où il put à loisir rançonner les riches marchands de Damas et du Caire ainsi que les pèlerins vers La Mecque. Il conçut même le projet insensé d'aller, jusqu'à Médine, dérober le corps du Prophète et de le transporter dans son château de la Pierre-du-Désert, afin de prélever une redevance sur les Musulmans, qui viendraient l'y vénérer. Profitant d'un temps où Saladin était retenu dans la haute Syrie, il fit construire des vaisseaux démontables, dont les morceaux furent transportés, à dos de chameaux, à l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge. Si, au lieu d'écumer la Mer Rouge jusqu'aux portes de l'océan Indien pendant plus d'un an, cette flotte avait immédiatement débarqué des troupes aussi près que possible de Médine ou de la Mecque, Renaud aurait, sans aucun doute, atteint son but. L'étrange escadre pillant les villes du littoral, incendiant les vaisseaux marchands, enlevant les richesses des caravanes n'en jeta pas moins une épouvante sans nom sur cette côte où l'on n'avait jamais vu paraître un soldat ni un navire de guerre. La nouvelle en arriva au Caire. Aussitôt, à l'exemple de Renaud, on démonta des vaisseaux pour les transporter à la Mer Rouge. Un musulman énergique et dévot, Housam-ed-din-Loulou, prit le commandement de la flottille. Après avoir détruit les vaisseaux des Francs qui bloquaient la forteresse d'Ailat, il rencontra et défit le reste de leurs navires au moment où ils débarquaient des troupes pour les envoyer à Médine. Les prisonniers, conduits à La Mecque furent égorgés à la place des nombreuses bêtes de propitiation que, chaque année, on immole à cet endroit.

lugubre catastrophe. En 1185, le jeune Baudoin IV, dit le Mesel, parce qu'il était lépreux, était mort; son successeur, un autre enfant, Baudoin V n'avait régné que quelques mois, sous la régence du peu loyal comte Raymond de Tripoli; Guy de Lusignan, marié à Sibylle, sœur de Baudoin IV, était arrivé au trône de Jérusalem. Son premier soin avait été de conclure une trêve de trois ans avec Saladin. Mais Renaud descendant de ses châteaux forts d'Outre-Jourdain, n'en continua pas moins à battre les routes et à piller les caravanes musulmanes. Une de ces caravanes, où se trouvait la propre sœur de Saladin, tomba même entre ses mains. Aux envoyés du roi de Jérusalem, qui lui portaient l'ordre de rendre les prisonniers et le butin, Renaud répondit: "Je suis maître de ma Seigneurie, comme le roi de son royaume"; et aux messagers de Saladin: "Dites à votre Mahomet qu'il délivre mes prisonniers." C'est alors que le Sultan fit le serment de prendre le traître Renaud et de le tuer de sa main. A son appel tout l'Islam se souleva et marcha à une guerre d'extermination. Après un certain nombre d'escarmouches la sombre journée du 4 juillet de l'an 1187 se leva. Les Francs étaient campés sur la fatale colline de Hittin, dépourvue d'eau, en face du lac de Tibériade, dont l'ennemi les séparait. Dès que le signal de la bataille eut été donné, les chrétiens s'avancèrent vers le lac, possédés par l'idée fixe d'atteindre les eaux. Les Sarrasins incendiaient les herbes; le vent poussait flammes et fumée au visage des Francs ajoutant encore au tourment de la soif et de la chaleur: "Sur ces hommes bardés de fer, écrit Eïmaded-Din, le secrétaire de Saladin, témoin oculaire, la canicule répandait ses flammes et la rage ne diminuait pas dans leur âme. L'ardeur du ciel aiguïssait leur fureur; les charges de cavalerie se succédaient parmi les vapeurs flottantes du mirage, les tortures de la soif, l'incendie de l'atmosphère et l'anxiété des cœurs. Ces chiens tiraient

leurs langues desséchées et hurlaient sous les coups. Ils espéraient arriver à l'eau, mais ils avaient devant eux l'enfer avec ses flammes : une chaleur intolérable les accablait... Derrière notre armée et à peu de distance, le lac de Tibériade étendait ses eaux profondes dont l'accès était coupé aux Francs." Parvenus au dernier degré de l'épuisement et de la soif, affaiblis par la fuite de Raymond de Tripoli et de ses gens, découragés surtout en voyant tomber la vraie Croix aux mains des musulmans, les Francs descendirent de leurs montures, s'assirent à terre et se laissèrent prendre. Saladin traita courtoisement ses captifs, sauf Renaud que, fidèle à son serment, il égorga de sa propre main, après lui avoir reproché ses félonies et l'avoir sommé d'abjurer. Le roi de Jérusalem restait muet, épouvanté de ce spectacle. "Ne crains rien, lui dit Saladin, un roi ne tue pas un roi." Moins de trois mois après la bataille d'Hittin Jérusalem retournait aux Musulmans. De toutes leurs principautés les chrétiens ne conservèrent bientôt que Tyr, Tripoli et Tortose. A la nouvelle de ces tragiques événements l'Occident se souleva de nouveau. Pendant près d'un siècle encore, jusqu'à la mort de S. Louis, devant Tunis (25 août 1270) il va continuer à déverser sur l'Orient les plus splendides armées de la chrétienté. Les mêmes causes amèneront les mêmes insuccès. Quel empire infidèle aurait résisté à l'union de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion. Leurs rivalités rendirent inutiles leurs inoubliables prouesses. Frédéric II, en vertu d'un traité avec le Sultan d'Égypte, rentra dans Jérusalem. Mais que pouvait-on attendre d'un prince excommunié? (1)

C'est ainsi que les Musulmans sont restés paisibles pos-

---

(1) Le plus mémorable résultat des divisions entre chrétiens fut peut-être l'échec de la campagne d'Égypte pendant la cinquième croisade. Les croisés avaient pris Damiette. Effrayés, les musulmans offraient la paix au prix de tout le royaume de Jérusalem rendu. Pélagé, l'orgueilleux légat du Pape, qui avait supplanté dans le commandement le roi Jean de Brienne fut d'un avis contraire. Il voulut marcher sur le Caire. Or, après la défaite de Man-

sesseurs de Jérusalem et de toute la Terre Sainte. Pour les en chasser aujourd'hui, pas besoin ne serait d'expédition semblable à celle des Godefroi de Bouillon et des Philippe-Auguste. Mais l'Europe chrétienne préfère les y maintenir et leur permettre de nous rappeler de temps à autre par le massacre de quelques milliers de chrétiens qu'ils ont été et demeurent nos vainqueurs. N'importe! aujourd'hui, comme il y a huit cents ans, elles sont vraies ces paroles de Pierre l'Ermite à Kerbogah assiégeant Antioche: "Le Bienheureux Pierre prince des apôtres, le fidèle et prudent dispensateur de notre foi, avait jadis, par la puissance de sa parole et par la grandeur des miracles qui l'accompagnaient, arraché Antioche à l'idolâtrie; il y établit le siège de la Chrétienté naissante. La violence et l'industrie vous mirent naguère en possession de cette ville. Dieu nous l'a rendue; *elle fait partie de notre héritage séculaire et nous devons la transmettre aux générations chrétiennes de l'avenir.*"

Ce retour d'Antioche aux chrétiens, dont se vantait Pierre l'Ermite, n'était qu'éphémère, et malgré leurs promesses les croisés ne devaient pas nous la transmettre. Dieu toutefois nous a déjà rendu une belle part de ce que les fanatiques disciples de Mahomet nous avaient pris. Il ne nous a pas rendus, hélas! la part qui nous tient le plus à cœur; parce que, pas plus qu'autrefois, tout en approuvant la généreuse idée des Croisés, il ne voulut suppléer aux fautes irréparables qu'entraînaient leurs divisions, il ne veut aujourd'hui suppléer à la lâcheté des Puissances chré-

---

sourah, on fut très heureux d'acheter le retour en Palestine par la reddition de Damiette, qu'on avait mis plus de sept mois à prendre.

Sait-on qu'on peut placer en Orient et à Antioche même l'origine de la guerre de cent ans? *Éléonore de Guienne*, épouse de Louis VII, ne chercha dans Antioche qu'à éblouir et qu'à plaire. Elle aurait ouvertement oublié ses devoirs. Louis VII de retour en France dut la renvoyer. Or en épousant par la suite le roi d'Angleterre elle lui apporta le duché de Guienne, augmentant ainsi la puissance anglaise sur le continent au point qu'elle menaça un jour d'absorber la France, et qu'il fallut les longues luttes qu'on connaît pour écarter ce malheur.



tiennes. Elle n'en est pas moins à nous cette terre Sainte, arrosée non pas seulement par les sueurs et le sang de nos prophètes, de nos apôtres et de nos saints; mais par le sang même de Celui dont nous portons le nom et dont nous vivons. Les titres les plus légitimes et les plus sacrés en font notre bien de famille. Toute ruinée qu'elle soit par des siècles d'une domination barbare, et ne dussions-nous jamais lui rendre sa prospérité, nous ne voudrions pas moins la posséder, cette relique vénérée entre toutes, pour l'enchâsser dans un coin du territoire chrétien, comme nous enchâssons dans un coin de nos maisons les souvenirs de nos chers disparus. Hélas! luira-t-il jamais le jour si longtemps attendu de la grande revanche? Les ombres des comtes et barons que nous venons de suivre dans leurs téméraires aventures tressailleront-elles jamais en entendant au-dessus de leurs cendres retentir le pas de quelque nouveau Godefroi de Bouillon? ou plutôt ne faut-il pas conclure à l'irréversible décadence de tout ce qui est confié à la garde des hommes? N'est-ce pas l'impression attristante qui monte de la longue vision qui vient de passer sous nos yeux à la seule évocation du nom d'Antioche? Oui, Séleucus et ses successeurs avaient érigé une cité merveilleuse. Qu'en reste-t-il? Que d'idées, que de civilisations diverses se sont heurtées dans ses murs? Quelle trace des grandes actions d'un Antiochus, d'un Pompée, d'un Hérode, d'un Ignace, d'un Chrysostome, d'un Boémond, d'un Renaud de Chatillon? Quel vestige des bosquets de Daphné, de l'avenue d'Hérode, des Arcades romaines, de la Basilique de Saint-Pierre, des tours des Croisés? De temps à autre un stupide musulman donne un coup de pic, fait sortir à fleur de terre quelque débris de ces monuments, les brise, les taille, les enchâsse dans les murs de sa misérable cabane. C'est tout. Jusqu'aux ruines qui périssent en ce pays musulman! *Etiam periere ruinae!*

M. Camisier, S. J.

# LE PATRIOTISME

---

(ARTICLE DEUXIÈME)

## LES DEVOIRS DU PATRIOTISME

---



DANS notre précédent article (1), nous sommes arrivés à cette conclusion, qui est celle de saint Thomas d'Aquin, *la société politique exerce vis-à-vis de nous une sorte de paternité morale, par conséquent le patriotisme qui a son fondement sur cette dette de reconnaissance dont chaque homme est redevable envers son pays est une espèce de piété filiale.*

Nous pouvons dès lors déterminer clairement quels sont nos devoirs envers la société politique dont nous faisons partie.

Nous connaissons quelles sont nos obligations envers nos parents. En premier lieu, nous leur devons *le respect*. Puis, surtout à l'âge où nous sommes des êtres imparfaits dans l'usage de notre raison et dans la conservation de notre vie, — à l'âge où incapables de nous gouverner, nous avons besoin du gouvernement paternel, nous leur devons *la soumission*. Enfin, par suite des circonstances malheureuses où peuvent se trouver des parents infirmes ou pauvres, l'enfant leur doit appui et soutien.

---

(1) Voir la REVUE de juin, p. 581.

Tels sont les trois devoirs de la piété filiale envers nos parents, et que nous retrouvons dans le patriotisme. Comme à nos parents, nous devons à notre pays: *Le Respect, la Soumission, le Dévouement.*

### I. *Le Respect.*

Le respect, c'est la considération pour ce qui est grand, noble, élevé, divin.

Depuis Dieu, pour lequel notre respect se consomme dans l'adoration, jusqu'aux êtres inférieurs, tous les êtres méritent notre respect, parce que dans tous nous trouvons un reflet de Dieu, c'est-à-dire quelque chose de grand. (1)

Mais si tous les êtres ont droit à notre respect, ils n'y ont pas tous un droit égal. Il y a des degrés dans le respect, comme il y a une hiérarchie dans les êtres. Ainsi il est de toute évidence que nous devons un plus grand respect à l'homme dans lequel nous retrouvons la ressemblance, l'image vivante de Dieu, qu'à l'être privé de raison où nous ne découvrons qu'un vestige plus ou moins lointain de la divinité.

*Quelle place occupe notre patrie dans cette hiérarchie du respect?*

Pourquoi respectons-nous nos parents? Sans doute à cause des biens immenses dont nous leur sommes redevables. Ne leur devons-nous pas la vie, et pendant de longues années la conservation de cette vie? C'est vrai. Mais si nous descendons au fond de notre cœur pour y analyser ce sentiment si doux et si délicat nous constaterons qu'il est pétri de divin. "Le respect filial est le plus sacré qui se puisse rencontrer ici-bas, a dit un grand évêque, parce que l'autorité paternelle est un rayon direct de la majesté suprême: le respect filial est essentiellement un respect religieux, qui, se souvenant de Dieu, révère un père qui en

---

(1) Ia, IIæ, XIX, art. I ad Ium.

est l'image. " (1) Et sur la terre, dans l'ordre naturel, quelle plus grande personnification de Dieu que nos parents! ne participent-ils pas à son action créatrice, ne coopèrent-ils pas à son action providentielle? Ce respect pour les auteurs de nos jours est tellement ancré dans nos âmes, que la seule pensée d'y manquer nous fait frémir. Et les hommes n'hésitent pas à qualifier de monstres les enfants qui habituellement se font un jeu de mépriser leurs parents.

Voilà la source du respect filial que nous devons à nos parents. Où est celle du respect que nous affirmons devoir à notre patrie?

La société politique est la gardienne de nos droits et de nos lois, la dispensatrice de la justice; c'est par elle que s'achève en nous, dans l'ordre de la vie présente, le caractère humain dont nos parents nous ont donné l'essentiel et le premier développement. Elle est pour nous ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre humain, puisqu'elle nous procure ce qui est nécessaire à notre perfection d'homme. Par conséquent, elle a droit à un respect plus grand qu'aucune autre chose humaine. Bien plus, si nous considérons la grandeur des biens que nous donnent et notre patrie et nos parents, nous sommes obligés, philosophiquement parlant, d'affirmer, ce qui peut paraître extraordinaire, que notre pays a droit à un plus grand respect que nos parents eux-mêmes, pour qui cependant le commandement naturel et divin du respect va si loin. C'est une piété supérieure, disent les sociologues, bien que sous le rapport de l'attrait naturel et intime, la piété filiale du foyer soit à son tour plus active et supérieure. Subjectivement, celle-ci l'emporte, objectivement, par son propre but, le patriotisme est plus parfait, et, c'est à lui, que, dans l'occasion, les affections du foyer doivent se sacrifier.

Pour la patrie comme pour nos parents, ce respect doit

---

(1) Mgr Dupanloup, *l'Education*.

aller jusqu'au culte. C'est Cicéron qui a qualifié le patriotisme de culte "*Ad pietatem pertinet exhibere cultum parentibus et patriæ.*" Saint Thomas d'Aquin a fait sienne cette affirmation, et après lui tous les philosophes chrétiens l'ont adoptée.

Rien de plus juste que ce mot du grand orateur romain. Il y a en effet dans tout patriotisme parfaitement compris, comme dans toute piété filiale complète, quelque chose d'éminemment religieux. Tout bien, comme l'explique le docteur angélique, à propos du bien politique, a quelque chose de divin, car il ressemble par l'attraction même qui le constitue, à Dieu qui est l'attraction infinie. C'est donc le comprendre à fond et l'aimer pleinement, parfaitement, que de le comprendre et de l'aimer comme un petit fragment du Souverain Bien.

Or, dans l'ordre temporel et social <sup>(1)</sup>, le plus parfait et le plus divin de tous nos biens humains, c'est le bien de la patrie. Il est universel, tandis que les biens privés sont particuliers, il est aussi absolu que possible, par ses garanties de stabilité, eux sont précaires et relatifs.

La conclusion s'impose rigoureuse. Ce bien de la patrie mérite un culte. Nous le lui rendrons proportionné à son éminence, à sa grandeur. Nous l'entourerons *d'un culte d'honneur, d'un culte d'estime et enfin d'un culte d'amour*. Telle sera la concrétisation du respect dû à la Patrie.

*Nous devons à la Patrie un culte d'Honneur.*

Notre premier devoir, c'est de ne pas souffrir qu'on insulte la patrie en notre présence. L'attaque-t-on dans des

---

(1) On a bien remarqué la réserve que nous posons ici : "le plus parfait et le plus divin de nos biens humains." D'après les anciens, et d'après Aristote lui-même, le bien politique était le bien absolu dans l'ordre pratique. C'était faire la théorie des excès, parfois inhumains, du civisme antique. Saint Thomas, dont toute la thèse sur le patriotisme s'inspire des données aristotéliennes, corrige cette déification trop absolue du bien politique en ajoutant cette restriction : *bien absolu, bien dominateur dans l'ordre temporel et humain*. (I Eth., 2). C'est donc le but suprême, Dieu, qui doit régir et tempérer la recherche du but relativement inférieur de la patrie ; ce qui n'est pas diminuer le patriotisme, mais le maintenir à sa place.

discours publics, dans des conversations intimes, dans des journaux ou dans des livres? Protestons énergiquement. A toutes les attaques, une réponse. N'ayons pas peur. Soyons bien certains que pas un homme à moins qu'il n'ait l'âme petite et vile ne se froissera de nos légitimes protestations. En effet, peut-on rester indifférent lorsqu'on voit des envieux et des jaloux prendre un méchant plaisir à couvrir de mépris tout ce qui nous tient le plus au cœur? Si devant nous, on osait porter atteinte à la réputation de notre mère, nous saurions, comme des fils doivent le faire, défendre l'honneur de celle pour qui notre respect est presque de l'adoration. Agissons ainsi lorsqu'on dénigre notre pays, lorsqu'on traîne dans la boue nos gloires nationales les plus pures, lorsque de parti pris on défigure son histoire ou qu'on exagère ses fautes et ses misères. Ne pas le faire quand on le peut, c'est de la lâcheté, de la trahison.

Honorons tout ce qui symbolise la patrie. Honorons son drapeau, symbole vivant en qui sont personnifiés et nos souverains et nos espérances; loque divine qui nous représente la vaillance, la liberté, la sécurité et l'honneur, l'esprit de solidarité et l'esprit de sacrifice. Ce drapeau arborez-le, au jour de vos fêtes religieuses et nationales, et que là-haut fièrement planté sur votre toit, claquant joyeusement au vent, il dise à tous que dans cette maison habite un patriote, au cœur ardent et généreux. Saluez-le quand il passe. Que toujours et partout, comme la Patrie elle-même, il soit à l'honneur <sup>(1)</sup>.

---

(1) Rien, dans le monde matériel, ne saurait donner une idée du drapeau; rien dans la cité ne saurait lui être comparé. Le drapeau reçoit des honneurs que ne reçoivent ni généraux, ni princes; quand il paraît, les tambours battent, la musique salue sa bienvenue, les troupes présentent les armes; on le décore quand le régiment s'est bien battu; au nom de tous, un soldat veille sans cesse auprès de lui.

Combien de fois, la nuit, sur la terre étrangère, le jeune soldat, les yeux mouillés de larmes en songeant à la patrie absente, n'a-t-il pas été consolé comme un enfant qui aperçoit le portrait de sa mère? Combien de fois le vieux soldat mourant n'a-t-il pas cru trouver dans les frôlements du drapeau, dans les murmures de ses ondula-

Honorons notre patrie en étudiant son histoire. C'est là une manière fort simple de l'honorer qu'il est grandement utile de rappeler aujourd'hui, où le culte des choses d'autrefois semble disparaître. Faisons-nous un point d'honneur de ne rien ignorer de ce qui a fait la grandeur de notre pays. Que les noms de ses hommes illustres nous soient familiers. Parlons des hauts faits où nos ancêtres se sont illustrés; apprenons-les à nos enfants; vulgarisons-les par la presse et par le livre en le mettant à la portée du peuple; aidons de notre bienveillance et de notre argent les historiens dont toute l'ambition est d'exhumer quelque relique de ce glorieux passé, afin de le faire mieux connaître. Allons souvent retremper notre patriotisme à cette source vivifiante. Au contact des fiers héros qui ont couvert de gloire notre pays, notre âme deviendra grande. Nous sentirons de généreuses ardeurs germer dans notre cœur et nous voudrons nous aussi, dans la mesure de nos forces contribuer à augmenter ce patrimoine d'honneur, le plus précieux trésor de la patrie. "La providence nous a-t-elle octroyé ce privilège de pouvoir faire honneur à notre pays par nos travaux artistiques, scientifiques ou littéraires; travaillons avec d'autant plus d'ardeur que notre œuvre rayonnera sur nos concitoyens. C'est un véritable stimulant pour les grandes âmes que l'ambition de grossir le contingent de la gloire nationale, de devenir pour leurs

---

tions, les soupirs et les caresses de la famille ? Combien de fois, errant à travers les plaines, égarés, accablés, de pauvres fantassins, près de succomber, n'ont-ils pas fait un suprême effort pour suivre le drapeau du régiment qui allait disparaître à l'horizon ? L'aspect des champs de notre enfance, lorsque notre oreille n'est frappée que de sons incompris, lorsque la pensée semble nous fuir pour retourner vers la patrie sur l'aile des souvenirs, lorsque l'espérance elle-même va nous abandonner, la vue du drapeau nous ranime.

Que les voyageurs, les exilés, les vieux soldats pionniers me répondent : n'ont-ils pas senti leurs yeux se mouiller de larmes et leur cœur battre dans leur poitrine, en revoyant le drapeau de notre France ? Ce drapeau résumait toute leur vie ; par un de ces phénomènes moraux sur lesquels l'analyse est impuissante, ce drapeau leur montrait en même temps les coteaux de la maison paternelle, et la vieille mère, et toute la famille ; ils embrassaient tout à la fois, tout, depuis le berceau de l'enfant au foyer de la sœur jusqu'à la croix de bois noir de l'aïeul.—(Général AMBERT.)

amis un sujet de fierté, de forcer l'étranger à saluer avec admiration une conquête faite par leur pays et qui profitera." Tous, suivant la mesure de nos forces et de notre talent, ayons l'ambition de rendre notre Patrie plus grande, plus glorieuse. Si nous faisons de cette pensée l'âme de notre vie, elle nous excitera à pousser toujours plus avant nos recherches et nos travaux, elle nous soutiendra dans nos heures difficiles. Imitons cet homme, à qui le monde entier rend témoignage et dont la renommée rejaillit sur le pays qui l'a vu naître, Louis Pasteur. Après la guerre sanglante de 1870, il n'eut plus qu'un but, rendre à la France quelque chose de sa gloire perdue. Il voulait par des triomphes scientifiques la dédommager de ses défaites militaires. Sa noble et fière attitude vis-à-vis de l'Allemagne ne l'a-t-elle pas prouvé. Pour garder à son pays le fruit et l'honneur de ses admirables découvertes, lui presque pauvre, il repoussait avec indignation l'or prussien (1).

Enfin honorons notre pays, par notre conduite. Souvenons-nous qu'on juge une nation par les individus qui la composent, et que tout ce que nous faisons de bien ou de mal retombe sur notre patrie elle-même. Observons-nous surtout quand nous sommes vis-à-vis des étrangers qui nous étudient et sont souvent portés à nous juger avec sévérité. Inconsciemment ou à dessein, par naïveté ou par méchanceté, on ne distingue pas entre des individus et une nation, on généralise; et parce qu'on a remarqué un défaut chez quelques-uns on l'attribue, avec une certaine apparence de logique d'ailleurs, à tous les sujets de cette nationalité. C'est ainsi que très souvent s'accrédite à l'étranger la mauvaise réputation d'un peuple. Pour l'honneur de notre pays, agissons toujours afin qu'on aie une bonne opinion de nous.

---

(1) Cf. *Vie de Pasteur*, par Vallery-Radot.



*En second lieu nous devons à notre Patrie un culte d'estime.*

L'estime, c'est d'après le dictionnaire français, le cas que l'on fait d'une personne, de son mérite, de ses vertus.

Nous connaissons notre pays. Nous avons étudié son histoire, le nom et les œuvres de ses grands hommes. Nous savons les réserves de vertu qu'il y a dans le peuple, les qualités d'esprit et de cœur de notre race. Nous rendons hommages à nos institutions religieuses et civiles. Nous sommes parfaitement au courant de la situation industrielle et commerciale de notre pays, de la valeur de ses produits et de la richesse de son sol. Sans doute nous n'ignorons pas ce qu'il peut y avoir de misères et de défaillances; mais enfin nous sommes assez bon juges pour constater que le bien l'emporte sur le mal. Aussi sommes-nous heureux et fiers d'être les citoyens d'une telle nation. Et avec justice nous l'estimons. Rendons-lui ce culte, elle y a droit.

Et pour bien déterminer la nature de l'estime que nous devons à notre pays, on nous permettra, de signaler un double défaut qu'il faut à tout prix éviter.

Et d'abord ne tombons pas dans le travers de certains hommes, — et ils croient en agissant ainsi faire preuve de largeur d'esprit, — de certains hommes qui de parti pris dénigrent tout ce qui vient de chez eux. Ils ne trouvent bon et digne d'éloges que ce qui se fait chez leurs voisins. Leur grande occupation est de découvrir d'énormes défauts là même où il faut une immense bonne volonté pour trouver une légère imperfection. Ensuite leur grand art consiste à les grossir à plaisir, à les généraliser outre mesure, à en faire des défauts de toute la nation, et finalement à montrer leur pays comme le plus corrompu, le plus arriéré.

Prétendre que ce travers est chose rare, c'est une illusion. Il est plus fréquent qu'on ne le suppose d'ordinaire. On le rencontre chez des hommes publics qui veulent jouer

aux petits réformateurs. Ils n'ont pas assez d'injures pour tout ce qui se fait sans eux. Ils ressemblent un peu à ces charlatans dont tout le savoir consiste à arracher avec de grandes douleurs quelques vieilles dents branlantes, mais qui sont incapables d'en remettre d'autres où même sont impuissants à arrêter l'hémorragie que leur maladresse aura provoquée. On le trouve aussi chez certains individus qui vivant en pays étranger, ne trouvent rien de mieux à faire que de se mettre au diapason de ceux qui les écoutent ; ils croient, les naïfs, en disant beaucoup de mal de leur patrie, faire oublier leur qualité d'étrangers.

Ce travers on pourrait l'appeler le *dénigrement à outrance*. C'est la négation du patriotisme. L'autre travers que nous devons signaler consiste dans une exagération à outrance du patriotisme. Il pousse l'amour du sol natal jusqu'à la plus inconsciente folie et semble croire que cet amour ne sera pur que s'il est fait de haine et d'attaques hargneuses contre tout ce qui est étranger. C'est ce qu'on appelle dans les pays de langue française: "*le Chauvinisme*", et aux Etats-Unis et en Angleterre "*le Jingoïsme*" (1).

Il y a dans cet état d'esprit s'il devient général, un grave péril pour une société.

D'abord parce qu'il nous amène à fermer volontairement les yeux sur les progrès réalisés par les nations rivales.

---

(1) Patriotisme étroit, collé au coin de terre comme le coquillage au rocher, et dont le cœur sans ailes se laisse arrêter aux montagnes et aux fleuves qu'il appelle des frontières, comme si les frontières étaient faites pour fermer l'horizon des pensées et pour briser l'élan des âmes. Comme si, au simple point de vue de la nature, si nous voulons bien le comprendre, nous n'étions pas appelés à vivre ensemble, à nous porter secours, à nous regarder comme associés pour une œuvre commune et de communs progrès.

Toute créature est prochaine. Nous sommes si petits, si fugitifs, si faibles, nous pouvons tellement peu, même appuyés l'un à l'autre et nous touchant le front, qu'il y a crime pour l'humanité à perpétuer dans son sein les antagonismes et les luttes. — P. SERTILLANGES, O. P., *le Patriotisme*.

Ne voyant plus que ce qui se passe chez nous, nous nous cantonnons dans une suffisance orgueilleuse. Boudeurs ou méprisants, jaloux du bien d'autrui, nous ne voyons pas ou nous ne voulons pas voir, ce qui se fait de bien ailleurs. Nous n'apprenons rien et nous ne devenons pas meilleurs.

Soyons ouverts et magnanimes. Il y a plus de gloire, a-t-on dit avec beaucoup de vérité, à comprendre qu'à ignorer, à applaudir qu'à dénigrer, à recevoir des mains d'autrui, pour transformer ensuite au souffle de son génie, qu'à se renfermer dans une suffisance stérile et bouffonne. Laissons notre cœur vibrer à tous les souffles de générosité, de quelque côté de l'horizon qu'ils viennent et sur quelque domaine qu'ils doivent apporter la fécondité. Ne soyons pas de ces égoïstes et de ces sots qui ne sentent que ce qui les touche, ne connaissent que le coin du monde où le hasard de la naissance les a placés, n'admirent que la nation dont ils font partie. "Ils rappellent un peu cet auvergnat qui, arrivé de la veille à Paris, levait les épaules et souriait de pitié en voyant des promeneurs s'arrêter pour considérer la lune, planant dans un ciel pur au-dessus des tours de Notre-Dame: "*Ça une belle lune!* s'écria-t-il: *Ah! si vous voyiez celle de chez nous!...*"

Sachons, tout en reconnaissant le bien qui se fait chez nous, et que nous devons être les premiers à signaler, rendre justice à celui qui se fait chez nos voisins. Nous trouverions stupide l'anglais qui refuserait d'employer le sérum antirabique parce que celui qui l'a découvert est un français, M. Pasteur; nous trouverions sot aussi le français qui se souvenant tout à coup que l'inventeur des locomotives est un mécanicien anglais, M. George Stephenson, refuserait de monter dans un train, n'est-ce pas un peu le qualificatif que nous méritons, lorsque nous dénigrons, sans autre raison que notre haine pour l'étranger toutes les œuvres, si belles soient-elles, qui n'ont pas un des

nôtres pour auteurs (1). Louons le bien partout où il se trouve, sachons en faire notre profit. Les autres alors seront tout disposés à le reconnaître chez nous.

Bien plus cette habitude de la louange à outrance pour tout ce qui se fait en notre pays, nous forme une certaine mentalité, par laquelle nous ne voyons chez nous que des qualités. Nous nous accoutumons à nous considérer comme un peuple parfait, le premier du monde. Aussi, qu'un des nôtres et à plus forte raison un étranger ne vienne pas nous parler de nos défauts, aussitôt, nous criions à la trahison et nous n'avons plus assez d'injures dans notre vocabulaire pour le qualifier comme ils le méritent. Le seul langage admis dans nos revues, dans nos journaux est celui de la louange, toujours et quand même. "Les gouvernants prennent au pied de la lettre les compliments intéressés de la flatterie, les gouvernés boivent avec délices béates tirades des discours officiels où chacun encense son voisin, à charge d'être encensé par lui; on se croit impeccable." Et alors on voit des défauts presque sociaux s'acclimater dans un pays, et l'absolution donnée par l'opinion publique faussée, à ce qui paraîtrait, si on avait encore la conscience saine, monstrueux.

Enfin ce patriotisme rageur, échevelé, fait de haine, de défiance ou d'indifférence hautaine pour l'étranger est contraire au christianisme. L'Eglise catholique qui a conservé

---

(1) Ne pourrait-on pas appliquer à certains hommes, dont la manie de tout dénigrer s'est transformée en une véritable passion, ces vers d'un spirituel auteur :

.....  
 De soi seul emplir sa maison,  
 En sortir suivant la saison,  
 Pour faire à son prochain les cornes,  
 Signaler ses pas destructeurs  
 Par les traces les plus impures,  
 Outrager les plus belles fleurs  
 Par ses baisers ou ses morsures.

l'esprit de son divin Fondateur ne l'admettra jamais. Elle repoussera toujours et de toutes ses forces ces sentiments destructeurs de l'amour, de l'union, de la fraternité universelle.

Estimons donc notre pays comme il le mérite. Préférons-le même à tous les autres, c'est notre affaire, mais de grâce ayons l'esprit assez large pour reconnaître ce que nos voisins ont de bon, et aussi ce en quoi ils sont meilleurs que nous. Imitons nos ancêtres.

“ Au dix-septième siècle, ou au seizième, et beaucoup plus encore au moyen âge, on aimait sa patrie simplement, sans tremper cet amour de fiel et de vinaigre à l'usage de l'étranger. On gardait sa colère pour les jours de bataille. Ah! ces jours-là, il ne faisait pas bon, entre le marteau et l'enclume; mais en temps de paix, on se souvenait et l'on prévoyait sans doute; mais on ne haïssait point. Une fraternité supérieure aux luttes persistait, grâce à l'influence des idées chrétiennes. La *chrétienté* était une vraie patrie, qui enveloppait et fusionnait d'une certaine manière toutes les autres. La chrétienté avait son droit commun, qui était le droit canonique; elle avait une langue commune, le latin; une cour d'arbitrage, le siège de Rome, source d'initiative en même temps que de conseil pour de communes entreprises. La religion était le lien moral le plus fort, à ces époques de foi, et si cette fraternité n'empêchait pas les batailles,— on se bat aussi entre frères, et les moins acharnées des batailles ne sont pas toujours celles-là,— elle constituait cependant un lien réel, solide bien éloigné des haines systématiques et des jalousies féroces qu'on prend à tâche d'entretenir.

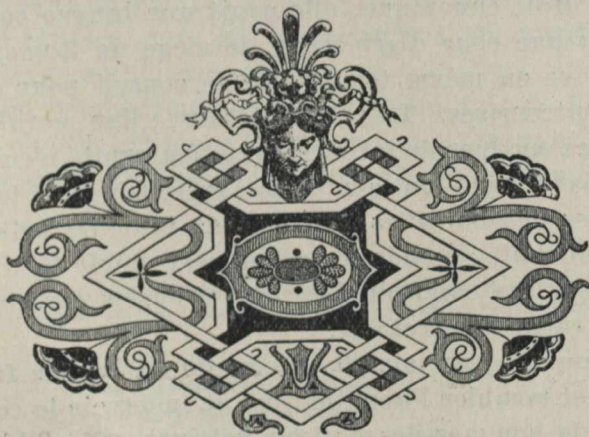
On trouvait tout simple, alors, de se laisser façonner l'esprit, et meubler l'imagination, et émouvoir le cœur par les grands hommes des nations voisines. C'est bien sans doute ce qui se passe encore, et plus que jamais peut-être, en vertu de la force des choses; mais vous savez que ce n'est

pas sans protestation, et que certaines gens sont toujours disposés à vous trouver mauvais français, si vous ne préférez pas Victor Hugo à Shakespeare et Gounod à Wagner. — Nos pères n'eurent pas cette étroitesse. — Les savants, les artistes, les littérateurs, les philosophes appartenaient, on peut le dire à toutes les nations. On se les empruntait; on leur payait des pensions à distance. Albert le Grand se trouvait chez lui tout autant sur la place Maubert qu'en sa chaire de Cologne, et Thomas d'Aquin à l'université de Paris qu'à celles de Bologne ou de Naples" (1).

---

(1) SORTILLANGES, O. P., *Patriotisme et vie sociale*.

Fr. A. Guillezmet, O. P.



## L'EVOLUTION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

(Suite)

**P**OUR nous qui regardons en arrière, il importe peu, sans doute, que ceux qui sont passés soient morts de mort violente ou conduisant la charrue et traçant le fécondant sillon, si quelque chose est resté qui ne meurt pas, si un chant, si un cri sublime qui va se répercuter dans les siècles, a vibré sous le ciel; si une âme s'est élevée dans les hauteurs pour illuminer plus tard l'horizon humain — "l'humanité se compose, disait un penseur, des morts dignes de survivre."

Mais c'est là une vision poétique et optimiste — car presque toutes les guerres ont été injustes: guerres d'oppression, guerres de conquêtes. Que de sang versé! La persécution dans les premiers siècles de notre ère a immolé, paraît-il, quatre millions de chrétiens; les guerres entre musulmans et catholiques ont amené de vastes hécatombes: et la guerre de cent ans, et les guerres de la succession d'Espagne, et toutes les guerres dynastiques, et toutes les guerres faites en vue de satisfaire l'ambition d'un roi ou d'un empereur!

L'épopée napoléonienne a vu disparaître des millions de jeunes gens, forts, bien constitués, et remplis de brillants espoirs, la liberté venant de naître dans notre mère

patrie — au milieu du sang encore, car, sans doute, le sang doit cimenter tous les grands événements humains — plus près de nous, lors de la guerre de Sécession américaine, 600,000 hommes ont mordu la poussière. Combien ont succombé pour défendre ou conquérir l'Alsace et la Lorraine?

L'histoire qu'on enseigne aux citoyens de l'Europe les a, dès le jeune âge, habitués à l'idolâtrie de la race et du sol natal, et la gloire qu'ils adorent n'est guère faite que des douleurs que ses héros ont infligés à l'humanité. Aux nations conquérantes et aux hommes de proie s'adresse surtout leur admiration. C'est à cette école, à la fois immorale et superbe, que se forge le patriotisme; le bien que l'on veut à son pays procède presque uniquement du mal que l'on veut aux autres. Ainsi, la grandeur, la puissance, l'honneur, la gloire d'un peuple constituent un détournement de paix, de justice et d'harmonie commis par l'aristocratie des nations au préjudice de l'humanité. Et nous n'en sommes, pour la plupart nous-mêmes, d'Amérique, ni choqués, ni conscients, parce que l'éducation nationale nous a, même avant l'âge de la réflexion, façonnés au culte de la gloire et que ce préjugé répond d'ailleurs aux plus hautaines aspirations de notre âme.

\* \* \*

A la fin du 4<sup>e</sup> siècle, après la séparation de l'Empire d'Occident et de l'Empire d'Orient, l'histoire n'a été qu'un conflit de races, de hordes, de peuplades, les unes déjà éprises de la civilisation latine, les autres encore barbares, formant toutes sortes de combinaisons, envahissant des territoires, refoulées elles-mêmes, d'autres territoires, victorieuses et vaincues tour à tour. • Ainsi se forment les nations européennes qui presque toutes, au temps de Charlemagne, bénéficiaient d'une existence propre ou, au moins,



ont reçu une empreinte ethnique particulière. Depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle, aucun peuple nouveau n'est né.

Le christianisme conquiert pacifiquement; et c'est le plus grand progrès qui ait encore été accompli dans le monde. Beaucoup de l'activité sociale, du 1<sup>er</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, a trait à la conversion des peuples barbares restés païens.

\* \* \*

Chaque nation, grande ou petite, a connu ses jours, ses années, ses époques de grandeur et de force; le souvenir qu'elles en conservent religieusement, constitue un foyer rayonnant qui éclaire leur marche et où elles vont se réchauffer.

Passons rapidement sur la vie des petits peuples, qui a été en général, plus heureuse, je crois, que celle des grandes nations; j'en excepte les peuples des Balkans, qui ont gémi longtemps sous la tyrannie des Ottomans.

\* \* \*

Le Portugal, qui vit aujourd'hui dans une sorte de vasselage maritime, industriel et économique vis-à-vis de l'Angleterre, n'apparaît qu'un moment dans l'histoire; mais par la découverte du cap de Bonne-Espérance il ouvre les portes de l'Asie; il fonde un puissant empire colonial et son grand poète national, le Camoëns, par le pur chef-d'œuvre "les Lusiades," ouvre à l'Europe la porte de la poésie orientale.

\* \* \*

Les excursions, les dilapidations des Vikings, des Normands, en Scandinavie, ont eu pour résultat d'introduire le christianisme qui avait déjà pénétré quelque peu dans

cette partie de l'Europe, avec les missionnaires irlandais; mais les missionnaires ne réussirent à faire de solides conquêtes qu'au commencement du 11e siècle. Les Scandinaves, dont la mythologie était fort compliquée, professaient pour Odin, un véritable fanatisme, et ce n'est que vers l'an 1130 qu'on put y effacer les derniers vestiges du paganisme. La position géographique de la Suède-Norvège la protège contre les conflits européens. A un moment donné, cependant, sous Charles XII, elle se mêla aux luttes entre la Russie, l'Autriche et la Pologne et ce prince fut pendant quelque temps l'arbitre de l'Europe. Mais le succès bientôt abandonna ses armes et il dut réintégrer ses frontières.

La Scandinavie — Suède, Norvège et Danemark — a toujours été l'un des pays les plus heureux de l'Europe, sa civilisation est avancée et ses peuples sont prospères. Elle possède à l'heure qu'il est, de très grands écrivains et de très grands artistes.

\* \* \*

La Hollande et la Belgique ont gémi quelque temps sous la domination de l'Espagne, surtout pendant le règne de Philippe II, mais elles ont bientôt recouvré leur indépendance. La Hollande fut assez longtemps l'une des premières puissances maritimes du monde, et généralement bien gouvernée, elle sut toujours conserver son territoire intact. Formant en quelque sorte des Etats tampons entre la France et l'Allemagne, les Pays-Bas ont été pénétrés de la culture de ces deux pays. La Belgique est devenue, surtout au point de vue intellectuel, un peu comme une extension de notre mère patrie. La population y étant très-dense et vivant surtout à la ville, l'instruction s'est développée rapidement dans ce pays. On sait la place qu'occupent en Europe, les peintres de l'Ecole flamande,

les Rubens, les Rembrandt, les Van Dyke, les Teniers, les Franz Hals, les Brouwer, les Van Steen, etc., etc.

\* \* \*

La Suisse, doyenne des Républiques européennes est peut-être le pays d'Europe où règne le plus d'aisance, où la liberté est la plus parfaite, où l'instruction est le plus généralement répandue. Elle a eu, elle aussi, à défendre son indépendance, contre l'étranger; elle a dû lutter, à l'intérieur, pour sauvegarder contre la gent féodale, et militaire ou conquérir sur elle, ses libertés urbaines et communales. Elle jouit, depuis plus d'un siècle, d'une paix que rien ne semble devoir troubler, possède des universités et des écoles polytechniques admirables et professe le culte de l'étude. Sa vie politique est si peu compliquée, que c'est à peine si quelques publicistes européens ou américains, parmi les mieux renseignés ont jamais l'occasion de connaître le nom du président de la République helvétique, ou de celui d'aucun de ses députés. La Suisse a produit, relativement à sa population, plus d'hommes d'une réputation européenne, qu'aucun autre pays au monde. Je tiens à citer parmi ceux qui ont honoré ce siècle: les deux Cherbulliez, (le fils, Victor, comme on le sait, était naturalisé Français et membre de l'Académie française), le grand économiste Sismondi, le poète Gottfried Keller, les savants Pictet, de la Rive, de Saussure, de Candolle, Agassiz, la dynastie des mathématiciens Bernouilli, Bluntsehi, l'auteur des meilleurs ouvrages de science sociale et économique qui aient été publiés en langue allemande, le grand pédagogue Pestalozzi, etc., etc. Je rappellerai enfin, que la Suisse donne cet exemple d'un pays très uni où l'on parle trois langues: le français, l'allemand et l'italien, sans que la cordialité des rapports entre compatriotes, en soit gênée le moins du monde, où ces trois langues ont des droits

parfaitement égaux que personne ne songe à contester. J'ai lu, il y a quelques années, un album des célébrités nationales de ce pays; j'y ai vu des noms de littérateurs de consonnance italienne, mais surtout des noms allemands et français; il m'a été impossible d'y trouver la moindre indication relativement à la langue dont ces auteurs s'étaient servi. S'il existe au monde, un pays dont l'exemple puisse nous être utile, c'est la Suisse.

\* \* \*

C'est au sein des autres puissances européennes que la vie a été la plus intense, que se sont produits les grands cataclysmes; que des flots de sang ont été versés au soutien de dynasties, de prétendants à des trônes, au nom de l'exclusivisme religieux; c'est au cœur des grandes puissances qu'ont sévi les révolutions, les persécutions, qu'à fait rage le fanatisme.

Peut-être, Auguste Comte, (Catéchisme positivite p. 302) avait-il raison, lorsqu'il disait que la population idéale d'un pays ne devrait pas dépasser d'un à trois millions d'habitants au taux ordinaire de 60 par kilomètre carré. "Je ne qualifie d'Etats vraiment libres, disait-il, que ceux dont toutes les parties sont réunies sans aucune violence, par le sentiment spontané d'une active solidarité."

Nécessairement aussi, l'influence exercée sur la marche de l'humanité par les grandes nations, a été plus considérable que celle des pays que je viens d'énumérer. L'influence civilisatrice par excellence, a été celle des peuples dénommés "latins." Au siècle dernier, d'autres sont entrés en scène.

Je laisserai de côté les guerres, les luttes entre les dynasties, même les guerres de religion, pour ne toucher qu'à la part accomplie dans l'œuvre du perfectionnement intellectuel de l'Europe. L'Italie vient au premier rang.

\* \* \*

L'illustre savant allemand, Mommsen, dont "l'Histoire romaine" est reconnue dans le monde entier, comme la meilleure qui existe, disait en parlant des Italiens: "Ils sont issus des Romains, comme les vers qui dévorent le cadavre d'un vaillant coursier, sont issus de ce noble animal." Les Italiens n'ont pas pardonné cette méchanceté à l'historien et avec raison, car il ne leur a pas rendu justice. Ils ont été les premiers à répandre en Europe, le goût du beau, le culte des arts, les manières élégantes, les habitudes de raffinement.

C'est par les grandes villes maritimes, Venise, Gênes, que la civilisation greco-latine qui s'était, comme je l'ai dit plus haut, réfugiée à Byzance, envahit peu à peu l'Europe. Le commerce avec l'Orient développa très à bonne heure chez un certain nombre d'Italiens, l'esprit de comparaison et étendit leurs connaissances générales. L'Italie est le pays où tout d'abord le génie et le talent furent mieux appréciés que la force brutale; il y avait peu d'aristocratie héréditaire et l'on sentait le besoin de se distinguer par son esprit, ses manières, son goût du beau — c'est de cette époque que date le mot "dilettante" — appréciateur éclairé de la littérature ou des arts.

Les chefs des petits Etats si nombreux dont aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, se composait le futur royaume, soldats de fortune, "condottieri", ou anciens banquiers comme les Médicis, tenaient à protéger les arts et à s'entourer de beaux esprits. Ainsi, c'est à Florence, à la cour des Médicis, que se rencontrèrent le Dante, Machiavel, Léonard de Vinci, Pétrarque, Beccace.

On avait toutes les faiblesses pour un grand artiste. Benvenuto Cellini ne se gênait pas de poignarder des individus en pleine rue; un haut dignitaire ecclésiastique qui aurait pu le punir, disait de lui: "Les artistes de la valeur

de Benvenuto, sont au-dessus des lois communes." Beaucoup possédaient cette universalité que nous admirons, au point de vue matériel chez les colons américains de l'Ouest: au XV<sup>e</sup> siècle, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Giotto, Orcagna et plusieurs autres, étaient à la fois, peintres, sculpteurs et architectes. Michel-Ange était de plus un poète distingué. Toutes les petites cours italiennes rivalisaient entre elles, comme firent au XVIII<sup>e</sup> siècle, les petites cours teutones pour développer le goût musical et littéraire en Allemagne, et, les villes se remplirent de chefs-d'œuvre de tous genres.

La France, l'Espagne, l'Autriche, firent à cette époque, des conquêtes, dans ce pays où régnait l'anarchie et rapportèrent chez eux le goût des arts, en même temps soulevèrent que des toiles et des statues enlevées aux musées.

Plusieurs auteurs français gagnèrent une réputation, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVII<sup>e</sup>, simplement en traduisant des auteurs dramatiques italiens, certains n'eurent pas de titres plus précieux, pour entrer à l'Académie. Les Italiens acclimatés en France, avec Marie de Médicis et Concini, contribuèrent à transformer notre prononciation française. Un savant philologue, Michel Estienne, s'insurgeait contre eux et les accusait de déformer notre langue. On disait autrefois, François, anglais, roine; les Italiens de la cour de France s'objectaient à ouvrir la bouche, de cette manière, qu'ils trouvaient disgracieuse, alors qu'Estienne la déclarait franche et honneste. Et "francesse, inglese, regina", devinrent "français, anglais, reine, car, les signori" faisaient loi.

L'idée de la vraie liberté a germé en Italie bien avant d'éclorre dans les autres pays. De même, celle de l'égalité, l'Italien n'a jamais été badaud; nul ne vous affuble plus facilement d'un titre, et ne s'en moque plus franchement; tous ceux d'entre vous qui avez visité l'Italie, avez probablement été qualifiés, par le cocher qui vous offrait sa voi-

ture, d'excellence et de seigneurie; le brave automédon vous aurait appelés aussi bien, faquin et larron. Les titres ronflants n'ont aucun prestige sur son imagination. Le Français qui exerce une si grande fascination dans le reste du continent, n'en exerce aucune en Italie. L'Italien est plus sincèrement démocrate que l'Américain lui-même.

L'Italie a traversé des siècles d'anarchie, de luttes intestines au sujet desquelles je ne dirai rien; elle a subi le sort de la plupart des autres grands peuples européens jusqu'au moment où elle a conquis son unité, il y aura bientôt un demi-siècle, avec le secours des armes françaises. Elle a payé un lourd tribut aux famines, à l'insécurité qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siècles; ses villes ont été pillées par les soldats mercenaires et les condottieri: on apprenait à se défendre avec le poignard et le couteau; c'est depuis le XIV<sup>e</sup> siècle que ces armes sont en honneur parmi les Italiens. Alors que les apparences extérieures étaient les plus brillantes, la misère sévissait partout. Michel-Ange écrivit ces mots au bas des figures colossales couchées sur les tombeaux des Médicis: "Il m'est doux de dormir, plus doux d'être de marbre, tant que durent la misère et la honte. Ne m'éveille donc pas, de grâce! Parle bas."

\* \* \*

L'Espagne, le second des pays dits "latins" pour la primauté de sa civilisation, a passé par toutes les phases de la grandeur; on lui prédit une décadence prochaine; espérons que ce sera plutôt une rénovation, et un nouvel essor vers la prospérité et le progrès industriel et commercial.

Guerres pour la libération de son territoire de la domination mauresque; guerres pour l'union de ses royaumes: Castille, Aragon, Navarre, Séville, Grenade, Catalogne, guerres et persécutions religieuses; guerres dynastiques; guerres pour la succession au trône, contre l'Autriche et

l'Allemagne; guerres de conquêtes en Italie, et aux Pays-Bas; guerres en vue de la prééminence, contre la France et l'Angleterre; anarchie, disettes, luttes intérieures entre royauté, noblesse et communes, énormes succès coloniaux. Puis, descente graduelle au rang des puissances de second ordre. Ainsi peut résumer l'histoire politique de l'Espagne.

Elle a ses frontières naturelles et un jour viendra, peut-être, où l'union se fera entre elle et le Portugal et constituera un seul Etat, de toute la péninsule ibérique.

L'Espagne a contribué puissamment avec les autres pays latins, à la diffusion de la haute culture, elle a eu des universités florissantes et dont les écrivains du pays ont raconté de charmants et piquants souvenirs, car l'étudiant espagnol différait beaucoup de ses confrères d'autres pays. Elle a donné au monde Cervantès, Lope de Vega, Calderon, Pacheco, Tirso de Molina, Guilhem de Castro, Gongora, les peintres, Murillo, Zurbaran, Velasquez, Ribera, Goia, et tant d'autres: Son théâtre a été imité en France. Elle n'a pas produit dans une langue encore incomplète, indéterminée et dont l'étude demande plus tard, l'aide d'un glossaire; dès le XIVe siècle la langue espagnole avait reçu comme la langue italienne, sa forme définitive. Je vous demande la permission de citer quelques vers du marquis de Santillane, (commencement du XVe siècle) que chacun de vous, moins quelques mots d'origine arabe, pourrait facilement traduire:

Moza tan hermosa  
 Non vi en la frontera,  
 Como una vaquera  
 De la Finojosa;  
 Por tierra fragosa  
 Faciendo la via  
 De Calatravena  
 A Santa Maria.



Vencido del sueño,  
Perdi la carrera,  
Do vi la vaquera  
De la Finojosa.

En un verde prado  
De rosas a flores.  
Gardando Ganado  
Con otros pastores  
La vi tan hermosa  
Que apenas creyera  
Que fuese una vaquera  
De la Finojosa.

Jeune fille si jolie  
Je n'ai pas vue sur la frontière,  
Comme une vachère  
De la (ferme de la) Finojosa,  
Faisant le trajet  
Entre Calatravena  
Et Santa Maria.  
Vaineu par le sommeil,  
Dans un terrain accidenté,  
Je perdis mon chemin.  
C'est ainsi que je vis la vachère  
De la Finojosa.

Dans un vert pré  
De roses et de fleurs,  
Gardant du bétail  
Avec d'autres pasteurs,  
Je la vis si jolie  
Que j'avais peine à croire  
Qu'elle fût une vachère  
De la Finojosa.

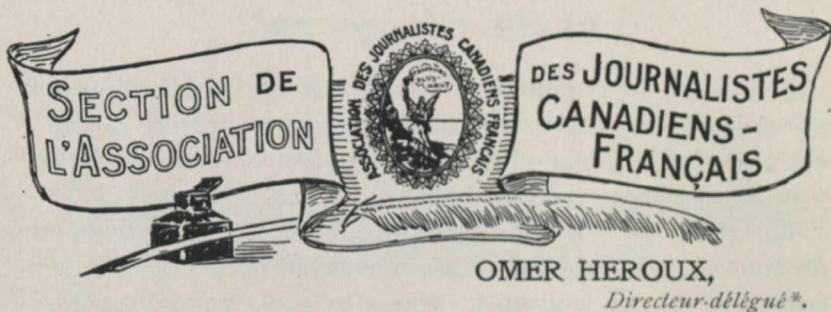
Cette pièce a été imitée par un poète français, Giraud Riquier; on sait que Guilhem de Castro, poète dramatique, fut également imité par Corneille, dans "Le Cid" et que le "Menteur", du même poète français, doit beaucoup à Ruiz de Alarcon "La vérité suspecte." (La verdad sospechosa). Le type de don Juan Tenorio a été créé par un auteur espagnol, Tirso de Molina, si je me rappelle bien.

Certains écrivains qui fleurirent sous le VI<sup>e</sup> siècle de l'Empire romain; Marcial, Sénèque, Columela, Quintilien entre autres, sont nés en Espagne. Le premier étranger qui occupa le trône des Césars fut Trajan, né dans les environs de Séville; le premier revêtu de la dignité consulaire, fut Balbo, originaire de Cadix. L'Espagne, a fourni ainsi une carrière suffisamment longue dans l'œuvre de la civilisation. Elle a été peuplée par les Ibères d'abord, ensuite par les Celtes, les Phénéciens, les Carthaginois, les Goths, les Arabes. De ce mélange de races en est résulté une fort belle. La vie en Espagne, même aux temps d'anarchie et de misère, a conservé un certain charme romanesque; elle le conserve encore. Elle n'a pas emboîté le pas entièrement à la banalité de l'existence moderne, et elle tient à certains usages, certaines coutumes du vieux temps qui lui donnent un cachet exquis. L'Espagnol gueux ou riche, a la vanité de l'attitude; il se fait tuer facilement et est brave, bien que nonchalant. Rien de digne, comme un mendiant andalou enroulé dans sa "capa", qui enlève sa cigarette, pour vous tendre la main et demander l'aumône. "Les Espagnols, disait Ferdinand le catholique à l'ambassadeur italien, Guichardin, sont une nation très propre aux armes, mais désordonnée, où les soldats sont meilleurs que les capitaines et où l'on s'entend mieux à combattre qu'à gouverner et à commander."

Edmond de Nevers.

(A suivre)





OMER HEROUX,  
*Directeur-délégué\*.*

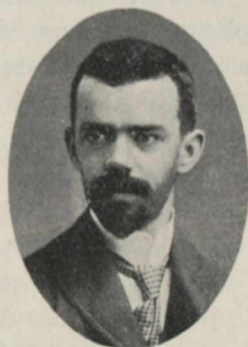
## DEUX MOTS D'EXPLICATION

**M**. LECLAIRE offre à l'Association des Journalistes canadiens-français la plus cordiale hospitalité; mes camarades me délèguent le contrôle de la section de la revue qui devient nôtre.

Ni la REVUE, ni l'Association n'ont à exposer leur programme ou à définir leurs aspirations. Nous ne devons donc au public que deux mots d'explications.

Les journalistes de langue française poursuivaient, en s'associant, un double idéal: relever le niveau moral et matériel de leur profession; mettre au service de leur race une arme nouvelle.

La publicité de la REVUE CANADIENNE nous permettra de travailler plus efficacement à la réalisation de cet idéal. Nous y pourrons discuter, avec plus d'ampleur que dans la presse quo-



OMER HEROUX.  
Photo Dumas.

\* Avec le concours d'une commission spéciale de publicité, à laquelle ont été préposés les personnes suivantes, membres actifs de l'Association: Mesdemoiselles Gleason (Madeleine) et Lesage (Colette); messieurs Hector Authier, Emile Bélanger, Omer Chaput, Arthur Côté, Gustave Comte, Louvigny de Montigny, L.-J. Dastous, Amédée Denault, Ægidius Fauteux, Jules Fournier, Arthur Lemont, Oswald Mayrand, Frédéric Pelletier, Lorenzo Prince, Paul-Emile Ranger, Ernest Tremblay, Uldéric Tremblay.

tidienne ou hebdomadaire, les questions qui intéressent notre profession; nous y débattons aussi, en toute loyauté et en parfaite indépendance, les problèmes que pose chaque jour la croissance de notre race.

La vieille REVUE, dont l'histoire se lie au développement de toute notre littérature, nous servira de terrain de rencontre et de lien puissant. Par elle, nous voudrions développer chez nous une fierté professionnelle toujours plus grande, et aviver, dans tous les groupes français d'Amérique, l'instinct de race, le sentiment profond de nos communes aspirations et de notre solidarité essentielle.

En nous invitant à faire chez elle cette œuvre, que nous espérons féconde, la REVUE CANADIENNE reste fidèle à ses traditions, aux hautes pensées qui lui ont fait de si glorieuses annales.

Nous la remercions cordialement de sa généreuse hospitalité, et nous osons croire qu'elle ne perdra rien à l'afflux de sang nouveau que nous lui apporterons.

A tous les camarades, je redis maintenant et sans phrase, au nom de la commission de publicité: "Nous sommes chez nous... Faites votre copie de bonne heure."

Omer Héroux,

*Membre actif A. J. C.-F.*



# L'ASSOCIATION DES JOURNALISTES CANADIENS-FRANÇAIS

Premier Congrès de la Presse française d'Amérique



L'ASSOCIATION des Journalistes Canadiens-Français vient d'accomplir sa première année d'existence. Elle date du mois de mai 1903.



Nous revenions d'un pèlerinage patriotique à travers nos régions de colonisation au nord-ouest de Montréal, dans le royaume de l'inoubliable Roi du Nord, le Curé Labelle. Nous étions cinq journalistes de compagnie. C'étaient Garneau, Hector, un petit-fils de notre grand historien national et digne fils lui-même d'un

délicat poète et prosateur que la mort nous ravissait naguère, Garneau, alors rédacteur au *Canada*, et depuis passé secrétaire de l'honorable ministre du Revenu de l'Intérieur, à Ottawa; Arthur Côté de la rédaction de la *Presse*, et secrétaire général de notre Association Nationale Saint-Jean-Baptiste, Omer Héroux, Mademoiselle Anne-Marie Gleason, l'excellente "confrère" Madeleine, et moi-même, de la *Patrie*.

Nous venions d'assister à un délicieux banquet en pleins bois, sur les bords enchanteurs du grand lac Labelle, à Brissonville. La "Compagnie de Produits Chimiques du Lac Labelle" fêtait sa naissance, au siège même de ses

futures opérations, et nous avions été conviés à la fête. Ce fut un régal d'éloquence sans apprêts et de vibrant patriotisme. Des hommes comme le commandant de Struve, consul général de Russie au Canada, l'honorable M. Horace Archambault, procureur général de la province de Québec, Jean-B. Prévost, député du comté de Terrebonne à la législature provinciale, le sympathique Dr Brisson, agent-directeur de la Société Générale de Colonisation, firent les frais principaux de cette manifestation. Chacun de nous cinq, membre de la presse métropolitaine, dut aussi y aller de son modeste tribut. Ce fut, dans l'ensemble, un hymne



AMÉDÉE DENAULT.

Photo Dumas.

enthousiaste aux possibilités industrielles sans égales de notre vaste pays; un appel énergique à toutes les bonnes volontés de se dévouer à développer les richesses naturelles de notre chère province, de se consacrer à l'agrandissement, au légitime affermissement de son influence, française et catholique, dans le nouveau monde.

Or, donc, nous retournions, de Brissonville sur le lac Labelle, à la station la plus prochaine du chemin de fer qui devait nous ramener à Montréal. Il s'agissait d'une course d'environ six milles à faire sous bois, à travers la forêt vierge. Et chemin faisant, dans la nuit calme qu'éclairaient, des deux côtés de la route, les feux de forêts qui faisaient rage à cette époque, nous exprimions notre admiration de tout ce que nous venions de voir et d'entendre; nous devisions des moyens à prendre pour fournir notre quote-part à l'œuvre commune et sacrée de la glorification de la Patrie.

Nous nous mîmes bientôt d'accord, tous les cinq, pour conclure qu'une Presse française organisée, au Canada, se-

rait capable d'atteindre à des résultats considérables dans le sens que nous visions. Nous convinmes à l'unanimité que l'heure était venue de reprendre à neuf, avec la volonté bien ferme de la conduire à bien, une tentative déjà faite sans succès, plusieurs fois, par des collègues ou des prédécesseurs; de syndiquer les forces, déjà respectables mais encore éparses du journalisme franco-canadien en Amérique; d'assurer, coûte que coûte, à notre fraternité ce qui lui manquait encore, l'influence et le prestige d'une profession reconnue. Assez longtemps les journalistes français du nouveau monde avaient été privés de l'appoint qu'eût assuré à leurs travaux leur caractère professionnel bien établi assez longtemps ils avaient constitué une "classe de déclassés", pour ainsi dire, simplement tolérés, alors qu'ils personnifient une véritable puissance dans l'Etat, la Presse, et cela parce qu'ils enduraient eux-mêmes d'occuper une position interlope, entre la profession qu'ils eussent dû constituer et le métier, auquel l'erreur populaire assimilait plus volontiers la dépense de leurs énergies.

D'un commun accord, nous prîmes la résolution, à ce moment, de faire un suprême effort pour couper court à un tel abus, avec le concours des confrères, lequel nous croyions, à bon droit, pouvoir présumer en toute sécurité.

Nos rapides coursiers ne nous avaient pas encore amenés jusqu'à l'hôtellerie de la station de Labelle, à minuit sonnant, que notre résolution était fermement prise, nettement arrêté notre plan.

De cette heure, de cet endroit, l'Association des Journalistes Canadiens-Français était fondée en principe.

On me pardonnera de m'être un peu longuement attaché à ces détails presque intimes. J'ai voulu faire voir, dans le berceau *rustique* de notre organisation professionnelle, un gage de longévité pour elle et la salutaire influence qu'elle est appelée à exercer.

---

Dès notre rentrée à Montréal, nous nous mettions à l'œuvre. Dans le cabinet de travail et sous les auspices de la vaillante Madeleine, en petit comité, nous rédigeons un bref prospectus, où nous proposons l'association des journalistes canadiens-français pour les fins suivantes, incorporées, depuis, dans notre charte constitutionnelle:

- (a) " L'affirmation du caractère particulier de la profession, de son prestige et de sa dignité;
- (b) Le plein développement de sa légitime influence pour le plus grand bien de la race française;
- (c) " Le moyen de répandre des idées et de poursuivre la réalisation d'œuvres communes;
- (d) " Celui de créer un terrain neutre où tous les camarades pourraient fraterniser, en dehors et au-dessus des rivalités de métier;
- (e) Le moyen, enfin, de régler à l'amiable, sans discussion débilitante sous l'œil du public, mais par voie d'arbitrage et en les soumettant de mutuel consentement, à un tribunal d'honneur, les malentendus qui pourraient surgir entre les confrères, ou bien entre la fraternité et les influences du dehors. "

Ayant fait circuler ce prospectus dans les quatre grandes rédactions françaises de Montréal, nous eûmes la satisfaction de l'y voir recueillir, du premier coup, une quarantaine d'adhésions. Ce furent nos membres fondateurs. Au bout d'un an, nous étions plus de soixante, recrutés déjà dans les diverses parties de la province de Québec. Nous serons cent, et au delà, avant la fin de l'exercice qui commence.

L'élection du premier Bureau se fit en juin 1903. Le camarade Héroux fut porté à la présidence; Côté devint notre premier vice-président, et l'auteur de cette notice fut désigné au poste honorable de l'un des trois directeurs.

Dans le deuxième Bureau — janvier 1904 — ce fut l'in-



lassable Madeleine qui représenta les fondateurs, en qualité de directrice.

Enfin, dans la constitution du troisième Bureau, élu pour un an, aux élections de juillet dernier, Madeleine se vit élevée au poste de trésorière, par la confiance des camarades, qui voulurent aussi déléguer à un autre des fondateurs de l'Association les honneurs et les responsabilités de la première présidence annuelle. Les camarades Bélanger, Emile, notre premier secrétaire, Ranger, Paul-Emile, furent choisis comme vice-président et secrétaire; Tremblay, Uldéric, Mayrand, Oscar, et Tremblay, Ernest, devinrent directeurs.

Voilà en résumé, l'histoire de notre Association jusqu'à date, en autant que cela peut intéresser les lecteurs de la REVUE CANADIENNE.

Notre première année d'opération s'est écoulée sans grand éclat. Tout était à établir. Il fallait déblayer le terrain, pour y jeter les fondations d'une institution solide et durable. C'est à cette œuvre modeste mais vitale que s'est prodigué le dévouement des premiers directeurs, les Dastous, les Prince, les Chaput, à côté de Héroux et de Martin, celui-ci notre deuxième président semestriel, ainsi que les autres déjà nommés, sans oublier les confrères De Montigny et Helbronner qui, tout en restant en dehors des cadres officiels, n'en ont pas moins rendu des services signalés à la naissante organisation professionnelle.

Toutefois, notre jeune syndicat eut l'occasion de montrer, à trois ou quatre reprises, au cours de ses premiers douze mois de fonctionnement, ce qu'il pourrait faire plus tard pour affirmer l'influence professionnelle et même pour assister des confrères, en des heures d'angoissante anxiété.

Mais les deux plus remarquables manifestations de notre vitalité syndicale furent, sans contredit, le grand banquet public de décembre 1903, sous la présidence du confrère

Héroux, et le premier congrès de la Presse française d'Amérique, juin 1904, auquel présida le camarade Martin.

A notre premier banquet annuel, donné en l'hôtel de la Place Viger, fin décembre 1903, nous firent l'honneur de se rendre un grand nombre des notabilités de la vie publique canadienne. Le Premier-Ministre lui-même, Sir Wilfrid Laurier, notre éminent compatriote, y porta la parole, ayant accepté notre invitation, il voulut bien le signaler spontanément, en sa qualité d'ancien journaliste. Le maire de Montréal alors, M. Cochrane, député provincial, premier bienfaiteur insigne et membre d'honneur de notre Association, fut également de nos hôtes, ainsi que plusieurs échevins et M. F. D. Monk, député fédéral, leader conservateur français et professeur à l'Université Laval, M. Honoré Gervais, également professeur à Laval et dans la suite aussi député fédéral, l'honorable sénateur David, un vieux confrère, le professeur Gregor, de l'Université McGill et cent autres non moins distingués, qu'il serait trop long d'énumérer. Nos confrères aînés et honorés, l'honorable M. J. I. Tarte, ancien ministre, directeur de la *Patrie*, MM. Arthur Dansereau, directeur de la *Presse*, Godfroy Langlois, directeur du *Canada*, furent aussi du nombre des orateurs de la circonstance et firent honneur à la profession.

De l'aveu général, le premier banquet annuel de la presse canadienne-française fut un succès complet. Il révéla au public qu'une nouvelle force sociale organisée venait de naître, pour prendre et garder sa place au soleil, sans empiéter sur les droits d'aucun, mais prête à revendiquer tous ses privilèges, à s'affirmer sans peur pour le bien public!

---

Honneur oblige! Ayant si bien réussi dans la première démonstration de notre vie collective, il nous était interdit de nous arrêter en si beau chemin. Il nous fallait éviter de nous endormir sur nos positions; de nous laisser enivrer par les odeurs agréables des premiers lauriers si avantageusement cueillis.

C'est alors que s'offrit à notre Association l'occasion favorable de montrer, une fois de plus, sa valeur intrinsèque et sa haute utilité publique. Répondant à une invitation spéciale de l'Association Nationale Saint-Jean-Baptiste des Canadiens-Français, à l'occasion des grandes fêtes de son soixante-dixième anniversaire, qu'elle préparait pour cette année, nous primes la détermination de fonder une œuvre connexe à la nôtre et de primordiale importance: celle du congrès périodique de la Presse française d'Amérique.

C'est de cette seconde manifestation publique de notre action syndicale qu'il me reste à traiter en peu de mots, afin de fournir une idée adéquate du travail d'organisation que l'Association des Journalistes Canadiens-Français est parvenue à accomplir, au cours de sa première année d'existence.

Un congrès de la Presse française d'Amérique; avouons tout de suite que l'entreprise était grossè d'audace. Risquer de faire aux intéressés la seule mention d'une pareille initiative, c'était leur parler grec: la nouveauté même du mouvement, pour ne rien dire de son étrangeté aux yeux de la plupart, militait contre le caractère plausible que voulaient lui attribuer ses promoteurs.

Eh! bien, cette grosse entreprise, cette aventure risquée, nous nous y sommes lancés de gaieté de cœur, avec l'ardeur invincible de notre patriotisme, avec notre foi profonde aux influences salutaires de la solidarité professionnelle, et pour un coup d'essai, nous pouvons bien l'avouer en toute modestie, ce fut un coup de maîtres.

La langue française, dans le Nord-Amérique, compte une quinzaine d'organes quotidiens, dont douze canadiens-français. Nous avons, à part cela, une soixantaine de périodiques divers, publiés dans notre idiome, tant au Canada qu'aux Etats-Unis : semi-quotidiens, bi-hebdomadaires, hebdomadaires ou mensuels. Environ deux cents rédacteurs réguliers collaborent à ces publications. Nous étions plus de cinquante, ou un quart de l'effectif total, à la première session du congrès!

La commission d'organisation du congrès, à la présidence de laquelle on m'avait fait l'honneur de me déléguer, Arthur Côté ayant accepté les fonctions de secrétaire, avait adressé un appel à tous les confrères français connus en Amérique, et à une dizaine de ceux de France, notés pour leurs vivaces sympathies à l'égard des francophones du continent nouveau. Dans cet appel, nous disions :

“ Il nous serait particulièrement agréable de lier ou de  
“ renouveler connaissance avec tous ces confrères éloignés,  
“ mais non moins sympathiques pour cela, de leur serrer  
“ fraternellement la main. Nous saisirions l'occasion de  
“ recueillir les conseils de leur sagesse et de leur expé-  
“ rience sur le mode le plus efficace de donner aux idées  
“ françaises au nouveau monde, par l'entremise de la  
“ presse qui les développe, le plus grand relief, la plus sa-  
“ lutaire influence pour l'avancement de nos intérêts na-  
“ tionaux, que puisse rêver l'ardent patriotisme dont nous  
“ nous inspirons tous également. ”

Notre cri de ralliement au drapeau fut entendu presque partout, et généralement bien accueilli. La plupart des journalistes français de la grande république américaine et de la Puissance du Canada donnèrent leur adhésion au projet de congrès, plusieurs étant malheureusement forcés de s'excuser et exprimant leurs vifs regrets de ne pou-

voir s'y rendre en personne. Mentionnons de mémoire, parmi ces adhérents, outre les confrères des rédactions quotidiennes de Montréal, les directeurs ou rédacteurs des publications suivantes: *La Revue Canadienne*, le *Monde Illustré*, la *Croix*, le *Prix Courant*, le *Rappel*, le *Nationaliste*, de la métropole, le *Naturaliste Canadien*, l'*Enseignement Primaire*, la *Semaine Religieuse*, la *Nouvelle France*, le *Petit Canadien*, de Québec, le *Quotidien*, de Lévis, l'*Echo de Charlevoix*, le *Trifluvien*, le *Moniteur Acadien*, du Nouveau-Brunswick, le *Courrier de Sorel*, l'*Union des Cantons de l'Est*, l'*Union* et le *Courrier* de Saint-Hyacinthe, l'*Avenir du Nord*, de Saint-Jérôme, le *Courrier de Saint-Jean*, le *Spectateur*, l'*Industriel*, le *Pionnier Canadien*, etc.; des Etats-Unis, l'*Indépendant*, l'*Opinion Publique*, et la *Tribune* trois quotidiens, la *Justice*, l'*Estafette*, le *Courrier de Laurence*, l'*Union*, l'*Avenir National*, etc.

En France, notre invitation ne trouva que deux échos, mais combien sympathiques! Ce fut d'abord "La Canadienne", qui délégua à notre congrès un représentant spécial, dans la personne du camarade De Montigny. Ce fut ensuite l'excellent directeur de la "La Patrie", M. Emile Massard, que les électeurs parisiens venaient de porter au conseil municipal de la Ville-Lumière. Le vaillant journaliste nous écrivait, entre autres propos flatteurs et encourageants:

"J'applaudis des deux mains à votre excellente idée  
"d'organiser un Congrès de la Presse française d'Amé-  
"rique..."

"Je ne puis que former des vœux sincères pour la réus-  
"site de votre heureuse initiative qui est de nature à res-  
"serrer les liens de communauté d'origine et de langue qui  
"unissent nos deux pays... J'y vois un gage heureux et  
"certain d'une entente complète et définitive entre con-  
"frères séparés par l'Océan, mais unis par des sentiments  
"ataviques que le temps ne saurait effacer.

“Le développement des idées françaises dans le nouveau monde par l'intermédiaire de la Presse ne peut que servir des intérêts nationaux communs et de toutes mes forces, j'appuierai cette œuvre féconde de civilisation.”

Au jour fixé, nous étions, on l'a déjà vu, plus de cinquante journalistes franco-américains au rendez-vous. Les quatre quotidiens de Montréal, la “Patrie”, la “Presse”, le “Journal” et le “Canada” avaient délégué leur rédaction presque au complet; De Montigny s'y trouvait pour la “Canadienne” et pour la “Gazette Municipale” qu'il dirige; les confrères suivants, venus du dehors, représentaient, MM. J. de L. Taché, le “Courrier de Saint-Hyacinthe”, Charles Thibault, le “Journal de Waterloo”, Morgan, le “Sorelois”, Chênevert, le “Courrier de Sorel”, Albert Gervais, “L'Etoile du Nord”, J. E. Prévost, “L'Avenir du Nord”, J. A. Beaulieu, la “Nation”, Germain Beaulieu, le “Naturaliste Canadien”, L. d'Ornano, le “Monde Illustré”, Antonio Perreault, l'“Union des Cantons de l'Est”, J. A. Chicoyne, député provincial de Wolfe, le “Nationaliste”, et des Etats-Unis, C. E. Boivin, pour la “Tribune”, de Woonsocket, R. de Chalus, pour l'“Indépendant”, de Fall River, sans oublier le vieux et digne camarade Ferdinand Robidoux, qui était venu des Provinces Maritimes représenter son journal le “Moniteur Acadien” et nos chers compatriotes, les concitoyens de la touchante Evangéline.

La ville de Montréal fit aux membres du premier congrès de la Presse franco-américaine les honneurs d'une réception civique. Dans les salons du maire, à l'Hôtel de Ville, Son Honneur M. Laporte, nous souhaita la bienvenue, et tous les confrères lui furent présentés en même temps qu'aux échevins Vallières, Desserres, Clearihue, Lavallée, Couture, Lapointe, L. A. et Leclair, à l'honorable sénateur David, greffier de la cité, et à son assistant, M. Beauset.

Puis, la plupart de ces messieurs nous accompagnèrent, en voiture, dans une charmante promenade à travers la ville, jusqu'au sommet du Mont-Royal, où un superbe lunch d'honneur fut servi, au belvédère qui domine si magnifiquement le panorama entier de Montréal et des environs. De courtes et vibrantes allocutions, à l'heure du champagne, furent faites par l'échevin Lavallée, représentant le maire, par l'honorable M. David, et par les journalistes Boivin, Taché, Chicoyne et Denault.

En descendant de la montagne, les voitures conduisirent directement au fleuve les hôtes de la ville, la Commission du Port ayant gracieusement mis un de ses navires à la disposition des congressistes, afin de leur faciliter l'inspection intéressantes des immenses travaux qui sont en voie de faire de Montréal le port de mer le plus important qui soit au monde, à quelque sept cent milles dans l'intérieur des terres.

Après une couple d'heures passées sur l'eau à se renseigner, tout en devisant gaiement, les congressistes se réunissaient au *Grill Room*, annexe de l'Hôtel St. James, où allait avoir lieu le banquet, la pièce de résistance de toute la réunion.

Ce fut, en effet, une fête inoubliable de l'esprit et du cœur. Sans apprêts, à la bonne franquette, avec cet entrain qui distingue les membres de notre profession, tout en savourant les mets exquis et des vins de bonne marque, on disserta des intérêts professionnels, et des meilleurs moyens à prendre pour les bien servir. La causerie fut lancée du côté des droits d'auteur, avec De Montigny, qui évoqua aussi, en deux mots, l'œuvre de "La Canadienne", elle se reporta, avec Boivin, sur le développement de l'Association et l'accroissement de sa légitime influence; Héroux nous entretint des modifications à poursuivre dans notre législation sur le libelle, et Chaput, de l'opportunité d'aviser à pourvoir la profession d'un bureau central de publicité.

Des remarques d'intérêt général furent également présentées par les camarades Côté, Thibault, d'Ornano, Germain Beaulieu, Uldéric Tremblay, Denault, J. A. Beaulieu, Gérin-Normand, Roullaud et autres. Notre ancien, M. Robidoux, fut particulièrement captivant dans ses revendications émues des intérêts acadiens et dans son appel à tous les confrères en faveur de cette branche vigoureuse et saine de la grande famille française d'Amérique, cette branche qui s'est maintenue vivace au prix des plus grands sacrifices, dans la généreuse terre d'Acadie, dont l'ambitieux envahisseur voulut un jour la spolier. Elle y défend aujourd'hui son influence, sinon sa survivance, contre des éléments jaloux. Elle est digne du plus cordial appui, moral ou matériel, de tous ses frères éloignés.

La causerie, courtoise et vive à la fois, après s'être poursuivie pendant des heures, fut suivie de l'adoption unanime des vœux et résolutions d'usage. Le plus important fut, sans aucun doute, celui qui assure la permanence du congrès de la Presse française d'Amérique et en décrète une nouvelle session dès l'an prochain.

En adoptant ce vœu, nous croyons avoir fondé une institution capable de rendre les plus précieux services à la cause de l'influence française en Amérique. L'Association des Journalistes Canadiens-Français n'aurait-elle obtenu que ce résultat, du congrès réuni par ses soins, qu'elle aurait conscience d'avoir fait œuvre utile et bonne; d'avoir réalisé du premier coup un des articles essentiels de son programme.

Amédée Denault,

*Membre actif A. J. C. F.*



## NOS ANNALES PROFESSIONNELLES



AVEC l'inauguration d'une section spéciale réservée à l'Association des Journalistes canadiens-français, dans la REVUE CANADIENNE, on nous a conseillé de faire coïncider la fondation d'une chronique mensuelle retraçant succinctement les faits et les gestes, les travaux et succès, les plus dignes de mention, de notre Syndicat en général ou de l'un ou l'autre des camarades en particulier.

Ces "tablettes syndicales" revêtiraient un certain caractère officiel et resteraient, entre les mains des intéressés, mis à même de conserver ces pages en même temps que la REVUE, comme les éléments précieux d'une histoire au jour le jour de notre Association.

Notre Conseil a trouvé la suggestion heureuse, et il a résolu d'y donner suite. Et c'est au secrétaire de l'Association que, d'office, est échu l'honneur de devenir le premier annaliste. Puissent les confrères ne pas se montrer trop exigeants à l'égard du présent titulaire!

*Nos élections.* — Le 13 juillet dernier avaient lieu les élections de notre Conseil de direction, à la suite d'une modification à nos Règlements qui, entre autres choses, éten-

daît de six mois à un an le terme d'office de nos conseillers. Après une année — deux exercices semestriels — d'expérience, nous avons constaté que le terme de six mois, d'abord adopté, ne laissait pas à un bureau de direction le loisir d'élaborer et développer convenablement un programme d'action.

Les premiers élus sous ce nouveau régime furent: à la présidence, M. Amédée Denault, un des pionniers fondateurs de l'Association, choisi à une majorité de dix-sept voix sur son concurrent; à la vice-présidence, M. Emile Bélanger, au secrétariat, M. Paul-Emile Ranger, à la trésorerie, Mlle Anne-Marie Gleason, tous trois élus sans opposition; aux postes de directeurs, MM. Oswald Mayrand, Uldéric Tremblay et Ernest Tremblay, élus à la pluralité des voix.

Cinquante-sept membres en règle, dont quelques-uns d'en dehors Montréal, prirent part à cette dernière élection, au lieu d'une trentaine, aux élections précédentes. L'essor de l'Association s'affirmait déjà de la sorte; tout fait espérer qu'il ira grandissant.

*Le recrutement.*—Aussitôt qu'il fût entré en fonctions, le nouveau Conseil s'est mis activement à l'œuvre pour augmenter l'effectif de l'Association et en régulariser les opérations, un peu délaissées au petit bonheur, dans les tâtonnements des débuts.

Sous le rapport du recrutement, nous pouvons dire, en toute modestie, que le premier mois du présent exercice a été particulièrement fécond. Il nous a été donné d'inscrire sur la liste de nos membres actifs les confrères suivants: MM. Ferdinand Robidoux, Shédiac, Nouveau-Brunswick, J. E. Prévost, Saint-Jérôme, J. de la Broquerie Taché et J. B. Bousquet, Saint-Hyacinthe, Chs E. Boivin, Fall-River, Mass., Dr J. P. Gadbois, Stanislas Côté, Hec-

tor Authier, Brunet, H. Gilbert, O. Trempe, L. Famelart et E. Z. Massicotte, tous de Montréal.

Notre liste de membres adhérents, qui était encore vierge de tout occupant, s'est brillamment ouverte avec les adhésions très flatteuses de messieurs les honorables sénateurs T. A. Bernier, L. O. David et Pascal Poirier, Henri Bourassa, M. P., J. A. Chicoyne, M. P. P., Jean Lyonnet, président de "La Canadienne" de Paris, Dr Daniel Leca-valier, directeur de *Montréal-Médical*, J. U. Bégin, directeur de la *Croix*, Jos. A. Beaulieu, avocat, président des jeunes Conservateurs, Germain Beaulieu, avocat, secrétaire-général de la Société des Artisans canadiens-français.

Enfin, notre catégorie des membres d'honneur s'est également enrichie de deux noms: ceux de M. Albert Gervais, directeur-propriétaire de *l'Etoile du Nord*, et Emile Massard, directeur de la *Patrie*, de Paris, conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine.

Ces débuts du nouveau régime sont fort encourageants, assurément. Ils justifient dans une bonne mesure le sentiment approbatif que traduit l'un de nos membres du dehors, qui nous écrit: — "L'Association prend des proportions d'importance et de popularité qui réjouissent et donnent espérance."

*Les droits d'auteurs.* — L'une des premières préoccupations de notre Association, depuis qu'elle s'est remise à l'œuvre, a été de conduire à bon terme la question des droits d'auteur, qu'elle avait soulevée dès l'hiver dernier, dont elle avait confié l'étude à une commission spéciale formée dans son sein, et qu'elle soumettait même, dès juin dernier, au congrès de la presse franco-américaine.

Une séance générale spéciale fut tenue à ce sujet, fin juillet; la commission spéciale, par son président, le camarade De Montigny, y présenta un rapport très-élaboré et fort concluant. Adopté à l'unanimité par l'Association,

ce rapport a fait l'objet de remarques fort intéressantes, de la part de notre grande presse. Il a été communiqué à bon nombre d'institutions, au Canada ou en France, qui sont en mesure de favoriser grandement le succès définitif de ses conclusions. Tout fait espérer qu'il a déterminé un profond mouvement d'opinion, qui se traduira, à la longue, par la modification essentielle d'un régime dont chacun reconnaît et déplore les abus.

A titre exemplaire, qu'on nous permette de citer ici l'extrait d'une lettre, sur ce sujet, adressée à notre président par celui de la Chambre de Commerce Française de Montréal. Cet extrait montre bien l'importance qui s'attache à l'initiative prise par notre Association. M. C. A. Chouillou, président de la Chambre de Commerce Française s'exprime comme suit:

“ Nous vous prions de bien vouloir transmettre les remerciements de la Chambre aux membres de votre Association pour les efforts qu'ils font en faveur de la cause si juste qu'ils ont prise en main.

“ Nous nous joignons à eux de tout cœur et faisons des vœux pour que leur entreprise soit couronnée de succès.

“ Nous publierons ce compte rendu (celui de la séance spéciale de l'Association J. C. F.) dans le numéro prochain de notre Bulletin, qui est largement répandu en France, et qui est destiné à soutenir tous les intérêts français.”

*La carte d'identité.* — Depuis plus d'un an que l'Association existe, la carte d'identité prévue par nos règlements était toujours restée, pour ainsi dire, à l'état de projet. L'un des soucis les plus urgents du Conseil actuel a été de mettre à l'effet cet important article de nos règlements et de créer cette carte d'identité, en lui assurant une forme acceptable et toute la signification qu'elle comporte. De l'aveu de la masse des camarades, cette carte est un passeport éminemment désirable, tant pour garantir le carac-

tère professionnel et syndical dont chacun de nos membres doit être jaloux, que pour mettre la profession à couvert des entreprises de certains parasites qui s'en réclament sans y avoir le moindre droit ni la plus mince qualité.

Plus tard, cette carte d'identité servira de plus à assurer à nos sociétaires le bénéfice exclusif de certains avantages matériels particuliers, que le Conseil s'occupe de leur procurer.

Mais que, dès avant cela, notre carte, constituant en quelque sorte le diplôme professionnel, en l'état actuel des choses, représente une valeur intrinsèque réelle et très appréciable, voici le témoignage peu équivoque que nous en fournit l'un de nos associés les plus distingués, membre du clergé, parmi les plus estimés, et qui nous écrit, en réclamant sa carte au plus tôt: — "C'est que, dans les premiers jours de septembre, je partirai pour un long voyage dans l'Ouest, et que, moyennant cette carte d'identité, je m'attends à être reçu partout avec des égards particuliers."

De son côté, notre digne vice-président, M. Emile Bélanger, qui vient de partir pour un assez long stage en France, a tenu à se munir, avant son départ, de sa carte d'identité, ne doutant pas un instant des nombreux avantages qu'il en recueillerait, à Paris, où l'on sait attacher à un tel billet de présentation le prix qui lui convient.

La carte d'identité a donc été préparée; selon les prescriptions de nos règlements, elle porte le sceau de l'Association, dessiné spécialement à cette intention, le portrait et la signature autographe du membre qui en est dépositaire, et l'attestation de sa qualité, par le président et le secrétaire. Elle est contenue dans un fort joli porte-carte spécial, marqué au chiffre de l'Association, et se trouve dès maintenant à la disposition de chacun des membres, moyennant qu'il fournisse les copies-médailles requises de sa photographie, qu'il verse sa contribution annuelle de l'exercice en cours et procure au secrétaire son adresse

personnelle. Le titre de membre en règle, pour les camarades déjà régulièrement admis dans l'Association, est à ces seules conditions.

*A l'œuvre.* — Si nous avons conscience d'avoir accompli quelque chose, depuis un mois, dans l'élaboration du programme que notre Association s'est tracé, nous ne nous dissimulons point qu'il nous reste encore à faire énormément plus, pour honorer la stimulante devise que nous nous sommes choisie: *Toujours plus haut!*

Aussi nous sommes-nous mis à l'œuvre courageusement, forts de la bonne volonté et de l'entrain intelligent de tous les camarades, pour élaborer de mieux en mieux et profondément imprimer dans les esprits le caractère professionnel du journalisme que nous servons.

Des commissions spéciales sont déjà ou seront incessamment constituées, pour la refonte des règlements de notre Association; pour l'étude du régime que nous imposent les lois actuelles du libelle en cette province et la suggestion d'amendements désirables à ces lois; pour la création d'un bureau central de publicité et d'un office du travail y rattaché; pour la constitution en personnalité civile de notre syndicat professionnel; pour l'obtention d'un local qui devienne le siège social permanent de notre Association, local que nous espérons obtenir au Monument National, notre syndicat n'étant rien autre qu'un organisme bien national, etc., etc.

Mais nous considérons comme l'une des formes les plus heureuses sous lesquelles il nous soit donné d'affirmer notre vitalité syndicale, cette faculté que nous procure la complaisante direction de la REVUE CANADIENNE d'être ici chez nous pour dissenter de nos intérêts professionnels en famille; pour initier à nos projets et à nos manières de voir le public d'élite avec lequel nous venons en contact. Nous devons également de sincères gratitudes à l'adminis-

tration de la REVUE, dont la générosité met à la portée de tous nos camarades cette attrayante publication, qui devient un peu nôtre en raison de nos nouvelles relations, en consentant à nos membres en règle des abonnements de faveur à 50 % de réduction sur le prix régulier.

Paul-Emile Ranger,

*Sec. A. J. C.-F.*

Montréal, le 20 août 1904.



# L'ÉLÉMENT FRANÇAIS AU NORD-OUEST

---

VOYAGEURS CANADIENS-FRANÇAIS ET MÉTIS

---

**1763-1870**

*(Suite)*

On peut diviser les Métis, quant à leur manière de vivre, en trois groupes distincts, que j'appellerai les chasseurs, les bateliers, les fréteurs. Toute cette population se trouve à peu près comprise sous ces trois dénominations. Les chasseurs partaient au milieu de juin pour la prairie, en grands camps parfaitement organisés. Ils avaient des guides, des chefs et un conseil pour les diriger et les gouverner. A tous les soirs un héraut se promenait à cheval, à travers le camp, annonçant à haute voix, l'ordre du jour, pour le lendemain, le nom des sentinelles de nuit, les règlements adoptés pour la régie du camp, etc.

C'est dans ces chasses qu'ils préparaient leur fameux pémican, qui avait le triple avantage de se conserver longtemps, d'être toujours prêt à manger et d'être fort nourrissant. Ils revenaient sur leurs terres, à la fin de juillet, à temps pour faire les foins.

Ils repartaient de nouveau pour la chasse du buffle, au mois d'octobre, pour revenir vers le 15 novembre. Les froids d'automne leur permettaient de conserver la chair du buffle tout l'hiver.



Voici quelques chiffres qui feront encore mieux connaître, l'importance de ces chasses :—

Années.	No d'expéditions.	No de charrettes.	No de buffles tués.
1820 à 1825	5	610	118,950
1825 à 1830	5	750	146,250
1830 à 1835	6	895	174,528
1835 à 1840	9	1090	212,550

Un autre groupe que j'ai qualifié de bateliers, transportait à bord des barges dans les divers postes de la Cie les fourrures et les marchandises destinées à la traite.

Le troisième groupe se rendait à travers les terres, avec des charrettes en bois, traînées par des chevaux ou le plus souvent par des bœufs, jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses. Ces frêteurs se subdivisaient en deux classes. Les uns entreprenaient ces voyages pour le compte de la Cie de la Baie d'Hudson, dont ils desservaient les postes.

Les autres allaient traiter avec les sauvages, à leur propre compte. Il ne faudrait pas s'imaginer que ces gens-là n'étaient tous que de pauvres mercenaires, sans le sou. Plusieurs, dans un seul voyage, faisaient des profits variant de \$1000 à \$1500.

---

Les comparaisons ont toujours un côté odieux. Pourquoi alors, vouloir si souvent répéter à tout propos et hors de propos, que les Métis Anglais sont bien supérieurs aux Métis Français ? Je suis heureux de reconnaître les excellentes qualités des premiers et je veux bien qu'ils méritent les compliments qu'on leur adresse; mais pour cela il n'est pas nécessaire d'être si sévère ou plutôt si injuste envers les seconds.

Les remarques si peu sympathiques qu'on se plaît, en certains lieux, à faire à leur endroit, indiquent un esprit chagrin et un cœur ulcéré et corrodé par le venin du fanatisme.

Le procédé de Tarquin n'a jamais fait fortune de nos jours. Pas n'est besoin, pour faire l'éloge des uns, de rabaisser les autres.

---

Quel est le chiffre des Canadiens-Français qui ont fait souche à la Rivière-Rouge ?

Je ne saurais répondre à cette question avec une exactitude mathématique, comme on le pense bien. Je puis dire néanmoins, d'après un relevé que j'ai préparé avec soin, que ce chiffre ne dépasse pas 250. On serait plus près de la vérité en le fixant entre 200 et 225.

Le vieux Beaulieu que Mgr Taché rencontra au lac Athabasca, lorsqu'il visita cet endroit pour la première fois en 1847, disait à cet éminent missionnaire, qu'il était le doyen des Métis du Nord-Ouest. Cet homme demeurait sur la rivière Au Sel, entre le lac Athabasca et le grand lac des Esclaves. C'est là qu'il vécut et mourut en novembre 1872. Il fit partie de l'expédition de Sir A. McKenzie en 1793 et avait à cette date 17 à 18 ans.

Il connaissait tout le Nord, qu'il avait parcouru en tous sens et il n'y a aucune raison de mettre son témoignage en suspicion. Or le père Beaulieu, comme on avait habitude de le nommer, était âgé d'environ 72 ans en 1847. Les Métis, en admettant que le berceau du père Beaulieu fût aussi celui de la nation Métisse, ne remonteraient donc pas antérieurement à 1775 ou 1776. A vrai dire, on peut compter sur les doigts les Métis nés avant 1785. Mgr Taché qui avait visité le Nord-Ouest à maintes reprises, croyait avoir rencontré tous les chefs des familles Métisses de son temps.

---

En 1843 il y avait à la Rivière-Rouge 5,143 âmes. En 1849 le recensement donnait 513 familles catholiques, c'est-

à-dire presque toutes métisses françaises et 539 familles protestantes. En 1856 les catholiques se trouvaient en majorité. Il y avait alors 534 familles catholiques et 508 familles protestantes. Le chiffre total de la population était de 6,523 âmes.

En 1870, on estime généralement que la population s'élevait à 12,500 âmes dont 6,500 étaient d'origine française.

---

La Cie de la Baie d'Hudson concédait à ses vieux serviteurs qui désiraient se reposer des fatigues des voyages un morceau de terre, sur les bords de la rivière Rouge ou Assiniboine.

Comme elle ignorait elle-même, si ses droits à la propriété du sol, en vertu de sa charte, avaient la valeur d'un titre en franche tenure, elle n'osait pas donner un contrat de vente. Elle n'accordait qu'un bail, mais un bail pour 1000 ans. Souvent, le prix d'achat était purement nominal.

La considération consistait en trois grains de blé d'Inde, payables à la Saint-Michel de chaque année. Les autres conditions du bail étaient plus onéreuses. Le colon devait se fixer sur cette terre dans les 40 jours suivants, continuer ensuite à y résider, mettre un sixième de la terre en culture dans le cours de six ans, contribuer aux dépenses des établissements publics, ecclésiastiques, civils ou militaires, à la construction et au fonctionnement des écoles, faire et réparer les chemins dans un rayon de deux milles de sa terre, pourvu que ces travaux n'excèdent pas six jours, contribuer au soutien du clergé de sa croyance avec ses chevaux et sa voiture, dans la proportion de 3 jours au printemps et autant à l'automne, s'abstenir de faire le commerce de fourrures ou de cuir avec qui que ce soit et de distiller des liqueurs, promettre de n'expédier ses effets que par le port Nelson, sur les bateaux de la Cie, payer 5% pour droits de douane, sur toutes les marchandises expédiées du fort Nelson, en sus des frais de transport,

maintenir la paix dans les territoires de la Cie de la Baie d'Hudson, prêter main-forte à cette dernière, le cas échéant, se soumettre aux règlements adoptés par elle, payer les impôts qu'elle pourrait charger, ne point faire d'échange ou commerce sans sa permission et enfin ne pas sous-louer la terre en question.

La liste des conditions, comme on le voit, était longue et draconienne. C'était la reconnaissance du manant envers son seigneur et maître.

Il ne manquait plus que d'exiger que le colon vienne genou à terre et l'épée au poing jurer foi et hommage au gouverneur de la Cie.

Toutefois cette dernière, qui se montrait si exigeante sur le parchemin de concession, eut le bon esprit de ne pas insister sur ces clauses et de les laisser dormir comme lettre morte.

Malgré certains nuages à quelques époques troublées et les frictions inévitables entre races de sang et de croyance différentes, les Métis et les officiers de la Cie de la Baie d'Hudson, en général, s'entendirent bien et firent bon ménage.

Le gouvernement d'Assiniboïa était paternel et bien disposé envers l'ancienne population. D'ailleurs, l'élément français a occupé des postes d'honneur un peu partout dans le Nord-Ouest, et bien plus qu'on ne le pense d'ordinaire. Nos compatriotes n'ont pas été que de simples portefaix, bons tout au plus pour le collier, comme on ne s'est pas gêné souvent de le dire. Il est temps que le jour se fasse sur ce point et qu'on nous donne dans l'histoire le rang auquel nous avons droit. Il semble qu'il existe, à cet endroit, une conjuration du silence.

Les nôtres ont eu leur part des positions honorables et des charges de confiance dans cette partie du pays. Ils ont été membres du Conseil d'Assiniboïa, juges, bourgeois, chefs de poste ou de brigade, découvreurs, membres et

directeurs des compagnies de traite. Ils ont donné leurs noms à maintes plages où ils ont été les premiers à aborder, tel que Laurent Leroux, pour ne citer qu'un nom, qui en 1784, découvrit le grand lac des Esclaves.

Bref, tout l'Ouest redit le courage de nos compatriotes et la grandeur de leurs exploits.

Les Anglais avaient pour eux la richesse et l'influence de familles; tandis que les nôtres n'ont dû leur avancement qu'à leur seul mérite.

De nos jours, il ne suffit pas d'affirmer; on exige la preuve. Je crois que la liste qui suit ce travail est assez probante et justifie ce que je viens de dire.

Les noms que je donne, ne se rapportent qu'aux événements qui se sont produits depuis la conquête et s'arrêtent à 1870. Pour les besoins de ma thèse, je retranche les noms glorieux des découvreurs, à l'époque de la domination française. Jusqu'au traité de Paris, nous avons été les seuls à découvrir et visiter le Nord-Ouest. Je prends pour point de départ 1763.

Que de beaux noms et d'actes héroïques je passe sous silence.

Je laisse également de côté la liste si belle et si touchante de nos missionnaires.

Il faudrait écrire des volumes, pour raconter convenablement leurs travaux apostoliques et faire connaître leur admirable dévouement.

Malgré cette saignée si large et si profonde que je fais au tableau qui va suivre, on pourra constater que nous y faisons bonne figure.

Bien entendu, cette liste n'est pas complète. Je n'ai pas voulu épuiser le sujet. Je n'ai fait que prendre le dessus du panier.

La liste n'indiquera que les noms avec une note sommaire mentionnant les charges qu'ils ont occupées ou ce qu'ils ont fait de plus remarquable. J'ai emprunté un

certain nombre de renseignements à l'ouvrage si intéressant "Les Bourgeois de la Cie du N.-O." de l'Hon. L.-R. Masson.

1. **Adhémar Jacques.** — Traiteur libre qui se trouvait au lac Népigon de 1799 à 1804. Il se rendit ensuite à la Rivière-Rouge et y fit un excellent commerce. Il prit du service dans la Cie du N.-O. Son nom fut donné à un fort situé à 7 milles à l'est du Portage la Prairie. Canadien-Français.

2. **Auger Joseph.** — En 1793 il était en charge du fort Souris, près de Qu'appelle, pour la Cie du N.-O. Il eut des démêlés avec Donald McKay, qui était à la tête du poste de la Cie B. H. au même endroit. Auger le fit arrêter, sous accusation de s'être mis en embuscade pour le saisir et d'avoir tiré sur lui. Cette affaire n'eut pas de suite. C.-F.

3. **Barrieau (ou Bériault) François,** accompagna sir A. McKenzie dans son expédition de 1789, sur le fleuve qui porte son nom. C.-F.

4. **Beauchamp Jacques.** — Accompagna sir A. McKenzie dans son expédition de 1793, à travers les montagnes Rocheuses. Il fut tué par les Esquimaux en 1802, dans une exploration au nord du grand lac des Esclaves, que dirigeait Livingstone. C.-F.

5. **Beaulieu François.** — Membre de la même expédition en 1793. Il était le doyen des Métis français du N.-O. Il mourut à la rivière au Sel en novembre 1872. Métis.

6. **Belleau Pierre.** — En charge du fort des Prairies en 1799. C'était un des postes les plus considérables de la Cie du N.-O. et il n'y avait que D. Cameron qui reçût un salaire plus élevé que le sien. Le fort des Prairies se trouvait à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville d'Edmonton. C.-F.

7. **Bellefeuille Régistre.** — Traiteur au lac Népigon pour la Cie N.-O. En 1804, D. Cameron le laissa en charge d'un poste près du lac St-Joseph. C.-F.

8. **Bélangier Horace.** — Facteur en chef de la Cie B. H. En charge des postes New-Brunswick, lac Seul, du district Cumberland, et de Norway House. Il demeura au service de la Cie B. H. de 1853 à 1893, date de sa mort. Il fut l'un des officiers les plus distingués et les plus aimés de cette Cie. Il était le frère utérin de l'Hon. Luc Letellier de St-Just. C-F.

9. **Bisson J.-Bte.** — Membre de l'expédition de sir A. McKenzie en 1793. C-F.

10. **Blondeau Louis.** — En 1804, guide pour la Cie N.-O. au fort des Prairies. C-F.

11. **Boucher François.** — En 1804, interprète, Cie N.-O. au fond du lac Athabasca. C-F.

12. **Boucher Montbrun.** — Descendant de la célèbre famille des Boucher. Il épousa une métisse montagnaise, nommée St-Germain et se fit traversier sur la rivière Assiniboine. La pointe de terre qui s'avance à droite au confluent de la rivière Rouge et de la rivière Assiniboine, se nommait autrefois: "La Pointe à la Malice", qualificatif donné à la propriété de Montbrun parce qu'il avait l'humeur joviale et des réparties spirituelles et piquantes. C-F.

13. **Breland Pascal,** l'honorable. — Juge de District sous le gouvernement d'Assiniboia. Membre du Conseil Législatif, jusqu'à son abolition. Métis français d'un grand sens et fort respecté pour l'honorabilité de son caractère. Il fut aussi pendant de nombreuses années, membre du Conseil pour les territoires du N.-O. Métis.

14. **Bruce Pierre.** — En 1804, interprète, Cie N.-O. sur la rivière Churchill. C-F.

15. **Brisebois Auguste.** — Traiteur en charge du poste, au Portage la Prairie de 1804 à 1805. C-F.

*L.-A. Prud'homme.*

*(A suivre)*

## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

En Extrême-Orient. — La guerre. — Victoires japonaises. — La situation des belligérants. — Le développement du Japon. — La session anglaise. — Les épreuves de M. Balfour. — M. Chamberlain. — En France. — La crise religieuse. — Deux évêques sommés de comparaître à Rome. — Intervention de M. Combes. — Ultimatum du gouvernement français. — Résistance du Pape. — Rupture entre la France et le Saint-Siège. — La dénonciation du Concordat à brève échéance. — Les Frères et les Sœurs chassés des écoles primaires. — Mort de M. Waldeck-Rousseau. — Assassinat du ministre de l'Intérieur en Russie. — Décès de M. Kruger.

Les dépêches de l'Extrême-Orient continuent à nous entretenir des succès japonais et des défaites russes. Il est clair que la Russie n'était point suffisamment préparée à cette guerre, pourtant imminente, tandis qu'au contraire le Japon avait mis ses armements sur un pied d'efficacité vraiment merveilleux. On peut résumer ainsi la situation des belligérants telle qu'elle se dessine depuis des semaines et qu'elle s'accroît depuis quinze jours. Le général Kouropatkine recule en combattant vers le nord de la Mandchourie, pressé par de formidables armées japonaises qui menacent de couper ses communications s'il ne continue par son mouvement de retraite. Et pendant ce temps, vers le sud une autre armée japonaise, secondée par une flotte puissante, resserre méthodiquement son étreinte autour de Port-Arthur. Il semble impossible à Kouropatkine de descendre au secours de cette forteresse avec les forces dont il dispose, et l'on se demande combien de temps elle pourra tenir si elle n'est pas secourue. La flotte russe qui défendait cette place a subi des pertes désastreuses dans une sortie récente. Et l'escadre russe de Vladivostock a été également malheureuse dans un combat naval livré presque en même temps.



Il nous paraît manifeste que Port-Arthur ne peut résister bien longtemps aux furieux assauts de l'ennemi. Et une fois cette ville tombée en leur pouvoir, les Japonais pourront concentrer toutes les forces contre Kouropatkine et le forcer à évacuer complètement la Mandchourie. Sera-ce là le dénouement de la guerre? La Russie se résignera-t-elle aussi promptement à la défaite et à la perte de son influence et de son prestige en Orient?

Les derniers événements placent le Japon au rang des plus grandes puissances du monde. Ce sera l'une des surprises de notre temps que la vertigineuse ascension de ce peuple à demi barbare dans la gloire militaire et la prépondérance politique. Cela nous fait un peu songer aux foudroyants succès et à la prodigieuse expansion de la Prusse, de 1860 à 1870.

Il y a un quart de siècle on évaluait la population japonaise à environ 33,000,000 d'habitants. Nous lisons dans *La Terre à vol d'oiseau*, de M. Onésime Reclus (1882):

“ Depuis que le Japon a perdu Saghalien, il n'a plus que 40 millions d'hectares, l'étendue de 65 à 66 de nos départements, et une population tour à tour évaluée à 18, à 25, à 30 et même 40 millions d'hommes, et définitivement fixée par un dénombrement récent à un peu plus de 33 millions. Mais ce recensement est-il exempt de faute? ” Aujourd'hui la statistique la plus récente porte la population de l'empire du Mikado à 50 millions. Voici un aperçu de la progression annuelle: 1897, 45,700,000; 1898, 46,200,000; 1899, 46,900,000; 1901, 48,150,000. L'augmentation moyenne annuelle est donc d'environ 600,000 habitants, avec ceci de particulier qu'elle est due exclusivement, ou à peu près, à l'excédent des naissances sur les décès. La moyenne des naissances tendrait même, encore aujourd'hui, à croître. En 1896 il y avait environ 300 naissances par 10,000 habitants; en 1901, il y en avait 327. Dans cet accroissement, l'apport de l'étranger ne compte pour rien. Ainsi au 31

décembre 1902, ne relève-t-on au Japon que 14,400 étrangers, et, parmi eux, 8,000 Chinois. Après les Chinois viennent, les Anglais, 2,233; les Américains, 1,640; les Allemands, 662; les Français, 519. Les Russes ne comptaient alors que pour 198, un peu plus seulement que les Portugais, 172.

L'augmentation du commerce a marché de pair avec l'accroissement de la population. En 1893 le commerce du Japon, importations et exportations, était de 559,000,000 de francs; en 1902, il dépassait 1,374 millions, c'est-à-dire qu'en neuf ans il avait plus que doublé. Nous empruntons ces notes statistiques à un intéressant article publié par M. Jean Lannois dans *l'Univers*.

Le développement et les victoires du Japon vont faire surgir, croyons-nous, à brève échéance, de nouveaux problèmes politiques et diplomatiques.

\* \* \*

La session du parlement anglais n'a pas vu se produire la chute du cabinet Balfour que certains journaux avaient prédite, mais elle lui a fait subir plusieurs incidents désagréables. Nous en avons déjà rapporté quelques-uns. Voici le plus récent d'après le compte rendu d'un correspondant de Londres. Le 5 août, M. Balfour entrant dans la salle au milieu du débat sur un amendement au bill de l'éducation et constatant que la discussion sur cet amendement avait déjà duré trois heures entières, obtint la clôture du débat. Enhardi par ce premier succès, il proposa alors à la Chambre d'accepter sans discussion aucune les dix premières lignes de ce bill.

L'opposition entière protesta et cria: "C'est honteux! C'est honteux!" Puis elle refusa de participer au vote. Le président rappela plusieurs députés à l'ordre, avec inscription au procès-verbal. Toutes les supplications du pré-

sident, toutes ses menaces furent sans effet, et l'opposition tout entière se leva, M. Asquith en tête, et quitta la salle. Le bill fut voté en l'absence de l'opposition.

Les journaux libéraux attaquent vivement M. Balfour, à la suite des incidents qui se sont produits à la Chambre des communes.

Il déclarent que le premier ministre est incapable de conduire les affaires du pays et que sa seule arme est la clôture.

Le *Morning Leader* insiste sur le fait, que malgré le rappel à l'ordre de plusieurs députés libéraux, M. Balfour n'a pas osé requérir leur suspension.

Le prestige du ministère est décidément une chose du passé. Il vient encore de perdre une élection à Oswestry où une majorité conservatrice de plus de 1000 voix s'est changée en une majorité libérale de 385.

M. Chamberlain a recommencé sa campagne fiscale. Il a prononcé un grand discours à Welbeck, résidence du duc de Rutland, devant une immense réunion. Il a récapitulé ses arguments habituels, faisant ressortir d'une manière toute spéciale les résultats avantageux que comporterait l'adoption de ses propositions pour l'agriculture du Royaume-Uni.

\* \* \*

Un sentiment d'inexprimable tristesse nous serre le cœur au moment d'aborder cette partie de notre chronique consacrée aux affaires de France. Hélas! sous l'impulsion fatale d'un odieux renégat, notre ancienne mère patrie voit se consommer rapidement la rupture officielle entre elle et l'Eglise dont elle était la fille aînée. Nous allons essayer de résumer la nouvelle étape franchie depuis un mois par le gouvernement français dans sa marche séparatiste.

Au milieu de juillet, les agences télégraphiques — dont nous avons déjà signalé les tendances suspectes en matière religieuse — annonçaient avec fracas que le Saint-Siège venait de demander à l'épiscopat français de démissionner. Cette trop grave nouvelle nous trouva réfractaire. De toute évidence, il y avait là une fumisterie de haute volée. En effet, les agences nous apprirent ensuite qu'il ne s'agissait plus que de *plusieurs évêques*. Quelques jours se passèrent, et les dépêches se confinèrent aux cas de deux personnalités épiscopales: Mgr Geay, évêque de Laval, et Mgr Le Nordez, évêque de Dijon. Pour connaître la vérité, il fallait attendre les journaux catholiques de France. Nous les avons reçus, et voici les faits. Depuis longtemps le diocèse de Laval est dans le trouble. Mgr Geay est l'objet de graves imputations qui ruinent son caractère, son prestige et son efficacité. Dès 1900, Léon XIII lui avait fait demander sa démission, pour éviter un procès canonique qui aurait été très douloureux. Le prélat avait d'abord consenti, puis stipulé des conditions inacceptables, et l'affaire était restée sans solution. Au mois de mai, une nouvelle demande de démission lui fut adressée, accompagnée, cette fois, d'une mise en demeure de venir se justifier à Rome des accusations portées contre lui, s'il ne consentait pas à se démettre. Mgr Geay communiqua au gouvernement français les lettres du Saint-Siège. Immédiatement, M. Combes s'empara de l'incident pour dénoncer une violation du Concordat de la part du Pape, et menaça celui-ci d'une rupture si les lettres à l'évêque récalcitrant n'étaient pas retirées.

En ce qui concerne l'évêque de Dijon, aucune demande de démission ne lui a été adressée. Mais des accusations graves étaient portées contre lui. Un grand malaise régnait dans son clergé, et l'hiver dernier les jeunes ecclésiastiques du grand séminaire qui se destinaient à l'ordination refusèrent de la recevoir de ses mains, ce qui

causa naturellement un grand scandale. Afin de porter remède au mal, le Saint-Père enjoignit à Mgr Le Nordez de se rendre à Rome sous un délai déterminé, pour y répondre aux accusations dont il était l'objet. L'évêque ne bougea point, mais écrivit pour s'expliquer. Alors, comme dans le cas de Laval, M. Combes intervint violemment et fit signifier au Saint-Siège d'avoir à retirer ses sommations à Mgr Le Nordez.

La prétention de l'apostat c'est que le Pape ne peut, sans l'aveu du gouvernement, se mêler de la direction de ses évêques, communiquer directement avec eux, les citer à son tribunal, exercer sur eux sa juridiction pontificale. Et il s'appuie sur le Concordat. Une telle attitude est manifestement insoutenable. Le Concordat n'a point fait des évêques français des fonctionnaires civils sur lesquels le Pape serait sans contrôle. Mais peu importe à M. Combes l'absurdité du prétexte. Il a fait adresser au Saint-Siège un ultimatum insolent d'où nous extrayons les lignes suivantes qui contiennent l'exposé de la thèse jacobine :

“ En mandant à Rome directement, et à l'insu du Gouvernement, un évêque qui, en sa qualité d'administrateur d'un diocèse, relève du ministre des cultes, le Saint-Siège méconnaît les droits du pouvoir avec lequel il a signé le Concordat.

“ En enjoignant à cet évêque de se rendre à Rome dans le délai de quinze jours sous peine de la suspension “*latae sententiae ab exercitio ordinis et jurisdictionis*”, qui serait encourue *ipso facto* dès l'expiration du délai précité, le Saint-Siège méconnaît la disposition du Concordat de laquelle il résulte qu'un évêque ne peut être suspendu ou déposé sans l'accord des deux autorités qui ont contribué à le créer.

“ Une pareille attitude dicte la conduite du gouvernement de la République.

“ C'est pourquoi le soussigné a l'ordre de déclarer à S.

E. le cardinal secrétaire d'Etat que, si la lettre du 9 juillet à l'évêque de Dijon n'est pas retirée, si une suite est donnée aux menaces qui y sont exprimées, le Gouvernement français devra comprendre que le Saint-Siège n'a plus souci de ses relations avec le pouvoir qui, remplissant les obligations du Concordat, a le devoir de défendre les prérogatives que le Concordat lui confère."

La réponse du Saint-Siège a été ferme et concluante. Dans la note du 26 juillet adressée par le cardinal Merry Del Val à M. Delcassé, nous relevons ce passage où la vérité et les droits du Pape sont remis en pleine lumière:

"Le Concordat est, tout d'abord, bien distinct des articles organiques qui lui sont postérieurs et qui constituent un acte unilatéral du Gouvernement français, contre lequel le Saint-Siège n'a jamais cessé de protester; et dans aucun des dix-sept articles du Concordat, il n'est dit, pas plus dans le fond que dans la forme, que le Saint-Siège ne peut, sans le consentement préalable du gouvernement, conseiller à un évêque de renoncer à son diocèse pour son plus grand avantage et pour celui du diocèse lui-même, ou bien l'appeler à Rome pour fournir des explications sur sa conduite. Le pontife romain n'a pas pu concéder ce point sans manquer à ses sacrés devoirs de pasteur suprême de l'Eglise, car, si personne ne conteste que les évêques en France doivent avoir avec le Gouvernement les rapports nécessaires définis par le Concordat, toutefois, dans l'exercice de leur juridiction, ces évêques dépendent du pontife romain, qui leur a conféré cette juridiction au moyen de l'institution canonique et la leur conserve; le pontife romain ne peut subordonner cette dépendance au consentement de l'autorité civile. En effet, que, même après le Concordat, le pontife romain ait conservé son autorité pleine et entière sur les évêques en France, cela ressort également du serment solennel et spécial, que le Gouvernement français ne peut ignorer, attendu que ce

serment fait partie de l'institution canonique qui est jointe aux bulles, serment par lequel les évêques s'obligent, sans aucune restriction, à recevoir avec la plus grande soumission et déférer avec fidélité aux injonctions du pontife romain: "Mandata apostolica humiliter recipiam et quam diligentissime exequar." Et, en particulier, le fait que le pontife romain peut même depuis le Concordat appeler à Rome, même en les menaçant de peines à encourir *ipso facto*, les évêques de France, pour rendre compte de leurs actes, ce qui est confirmé par la loi très connue que le Gouvernement n'ignore certainement pas et d'après laquelle, sans aucune subordination au consentement du Gouvernement, les évêques de France, comme ceux des autres pays d'Europe, sont obligés, sous peine de *late sententia*, de se rendre tous les quatre ans à Rome ou, du moins, d'y envoyer un représentant dans le but principal d'exposer au pontife romain l'état de leurs diocèses et d'en recevoir des instructions, des conseils et des ordres."

En conséquence de cette énonciation de principes, le secrétaire d'Etat déclare que le Saint-Siège ne peut retirer les lettres dont se plaint le gouvernement français, sans abdiquer son autorité sur l'épiscopat. Et il conclut en ces termes:

"Le Saint-Siège, s'inspirant de l'affection toute particulière qu'à l'exemple de son illustre prédécesseur, il nourrit pour la noble nation française, verrait avec la plus grande douleur que le gouvernement de la République, dans le but d'empêcher la justification d'un évêque auprès de l'autorité compétente, se laissât aller à des mesures d'hostilité non justifiées dont, toutefois, le Saint-Siège ne pourrait porter aucune responsabilité ni devant Dieu ni devant les hommes."

Là-dessus M. Combes a fait décréter par son cabinet la rupture officielle entre la France et le Saint-Siège, rupture que M. Delcassé a signifiée comme suit au secrétaire d'Etat:

“Obligé de constater, par la réponse de S. Em. le cardinal secrétaire d'Etat en date du 26 juillet courant, que le Saint-Siège maintient les actes accomplis à l'insu du pouvoir avec lequel il a signé le Concordat, le Gouvernement de la République a décidé de mettre fin à des relations officielles qui, par la volonté du Saint-Siège, se trouvent être sans objet.”

Le nonce Mgr Lorenzelli, a donc quitté Paris, et le chargé d'affaires de France près le Vatican, le baron de Courcel, a quitté Rome.

Les deux prélats qui ont été la cause de ces difficultés sont jugés sévèrement par l'opinion catholique. Le seul fait d'être restés sourds aux appels du Saint-Siège est déjà une faute grave. Cependant, à la dernière minute, Mgr Le Nordez, mieux avisé, est parti pour Rome; et M. Combes, furieux de ce qu'il considère une reculade, a fait décréter la suppression du traitement de l'évêque de Dijon. Mais Mgr Geay a persisté dans son attitude récalcitrante. Placé entre les ordres de l'Eglise et les défenses de l'Etat, il obéit à l'Etat. Déplorable déchéance, qui inspire à *l'Univers* ces douloureux commentaires:

“Mgr Le Nordez a enfin compris... Quelles que soient les accusations portées contre lui, nous devons attendre que le Saint-Siège ait parlé.

“Mais l'évêque de Laval a pris une autre résolution. Au lieu de partir pour Rome, il s'est rendu à la direction des cultes; au lieu de demander pardon au Pape, il a demandé conseil à M. Dumay. Le Souverain Pontife avait convoqué ce prélat devant le Saint-Office; le préposé de M. Combes a prié Mgr Geay de rentrer dans son diocèse; l'évêque a obéi au gouvernement.

“La proscription des religieux, la rupture avec le Vatican sont moins amères à supporter qu'une pareille attitude. Nos ennemis sont dans leur rôle en persécutant. Mais un évêque...”



“Cependant, le dernier mot n'est pas dit. Le *Matin* annonce que Mgr Geay, pour attendre les événements, va se retirer seul, au fond de la campagne. Nous voulons encore espérer que la voix de Dieu se fera entendre au prélat dans la solitude et qu'un généreux mouvement jettera l'évêque de Laval aux pieds du Pape.

“Nous demandons aux âmes pieuses de prier à cette intention.”

Maintenant, au mois d'octobre les chambres vont se trouver en face de ce fait accompli: la rupture du gouvernement français avec Rome. On ne saurait en douter, la majorité sectaire applaudira le ministre apostat. Puis gouvernement et majorité, animés d'une même rage anticatholique, voteront l'abrogation du Concordat et la suppression du budget des cultes. Et l'on aura atteint la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Si cette séparation se faisait dans un esprit de concorde et de liberté, l'éventualité serait moins redoutable. Mais les jacobins régnants la réaliseront, on peut en être sûr, dans un esprit de haine et d'oppression. Ils annoncent déjà pour le moment du divorce de la France avec l'Eglise, une loi relative à la police des cultes dont nous n'attendons rien de bon. Remettront-ils aux catholiques, au clergé, aux évêques, la propriété et le contrôle des édifices religieux? Voteront-ils les indemnités qui seraient dues en justice? On peut s'attendre à toutes les iniquités avec les sectaires qui sont les maîtres de la malheureuse France.

Parmi les républicains de vieille roche, les esprits avisés et pondérés sont alarmés justement de la politique aveugle et furibonde où s'enfoncent à cœur joie M. Combes et son Bloc. Voici, par exemple, la note que fait entendre la *République française*, organe de MM. Méline et Ribot:

“Encore faut-il que la séparation ne soit pas la conséquence d'une rupture violente et qu'elle ne soit pas comme chargée de l'âpreté et de la colère des luttes récentes.

“Ce ne serait plus alors la séparation des Eglises et de l'Etat, régime de liberté définitive, mais une nouvelle formation de combat de l'Etat contre les Eglises et de celles-ci contre celui-là.

“C'est ce qui nous attend avec le ministère Combes, visiblement incapable d'apporter dans le dénouement de la crise actuelle le moindre libéralisme et le plus petit sentiment de tact et de mesure.

“Les modérés seront donc obligés d'attendre des jours meilleurs pour souhaiter la séparation des Eglises et de l'Etat. A l'heure actuelle, cette solution ne résoudrait rien et aggraverait tout.”

Comme on le voit, l'Eglise va se trouver acculée, en France, à la plus redoutable crise qu'elle ait eu à subir depuis un siècle!

La guerre au Pape n'empêche point l'apostat de conduire tambour battant la guerre aux congrégations. Le Sénat ayant définitivement adopté la loi qui interdit à ces dernières l'enseignement à tous les degrés, M. Combes s'est mis sans perdre une seconde à son œuvre d'ostracisme. La loi donnait dix ans au gouvernement pour fermer les établissements congréganistes, afin de lui permettre de procéder graduellement. Mais il tardait au proscripteur de bouter dehors les Sœurs et les Frères qui se dévouent aux enfants du peuple. Vite, à la porte des écoles, ces instituteurs et institutrices qui font l'admiration du monde! M. Combes a lancé son ukase, ses sbires se sont mis en campagne, et en quelques semaines plus de deux mille écoles ont été fermées. Deux mille foyers d'instruction et d'éducation chrétienne et nationale! En présence de cette œuvre de destruction brutale, les évêques ont fait entendre de nouveau leur voix, non pas pour enrayer les exploits du premier ministre renégat, — ils n'ont plus d'illusion là-dessus — mais pour rendre hommage aux ostracisés. Mgr Turinaz, entre autres, a écrit aux Frères et aux Sœurs de

son diocèse de Nancy, atteints par la loi, une lettre émouvante dont nous tenons à citer les lignes suivantes :

“ Vos congrégations viennent d'être très douloureusement atteintes et quelques-unes frappées à mort par l'application de la loi récemment votée contre l'enseignement congréganiste. Dix mille écoleslibres avaient été fermées pendant ces dernières années. Le gouvernement avait dix ans pour fermer les 3,400 qui y étaient encore.

“ Mais il fallait se hâter et 2,298 viennent d'être détruites, sur lesquelles 750 écoles des Frères des écoles chrétiennes qui en avaient en France 1,350.

“ Dans ce diocèse, 28 écoles ou maisons religieuses sont prosrites. Vous allez subir les épreuves de la misère, et un bon nombre d'entre vous seront obligés de prendre le chemin de l'exil, mais ne savent où diriger leurs pas...

“ Que vos douleurs et vos épreuves rachètent notre malheureux pays! Que votre pauvreté fasse rougir le luxe insensé et émeuve l'égoïsme obstiné et criminel! Que vos sacrifices jettent enfin une étincelle de courage et de dévouement dans les âmes avilies par l'intérêt, les jouissances et la peur.

“ Restez debout sous l'orage. L'heure de la justice viendra. Vous représentez tout ce qui fait la grandeur et l'espoir des peuples, la vertu, le droit, la liberté, l'honneur. Que Dieu ait pitié de vous et de la France, mais que d'abord la France, éclairée et repentante, ait pitié d'elle-même.”

Pendant que les instituteurs et institutrices congréganistes prennent le chemin de l'exil, l'homme d'Etat qui a naguère déchainé cette tempête de fanatisme et d'intolérance, vient de disparaître de la scène du monde. M. Waldeck-Rousseau est mort à Corbeil le 10 août courant. Il était âgé de 57 ans. Entré dans la politique en 1879 il fit une prompte et brillante carrière. Dès 1881 il devenait ministre de l'Intérieur dans le cabinet de Gambetta. De 1883 à 1885 il occupa le même poste dans le cabinet de

Jules Ferry. Il ne se présenta pas aux élections de 1889, sembla pendant plusieurs années se désintéresser des affaires politiques, et se consacra tout entier au barreau où il se plaça au premier rang des grands avocats de France. Il devint devant les tribunaux le porte-parole attitré de la Haute Banque et des grandes compagnies. Mais le parti opportuniste ou modéré, qui commençait à s'appeler progressiste, et dont il était l'une des plus considérables personnalités, réclama sa rentrée au Parlement. En 1894 il fut élu sénateur. Il était classé comme un des adversaires les plus résolus du socialisme et des mesures violentes. Quelle ne fut pas la surprise de tout le monde lorsque, devenu premier ministre en 1899, il ouvrit la porte du pouvoir aux socialistes. La reprise de l'affaire Dreyfus, et le procès des nationalistes devant la Haute Cour marquèrent la première étape de son ministère. Puis il se lança dans la guerre aux congrégations religieuses. Il fit adopter en 1901, la fameuse loi sur les associations qui a été le point de départ de toutes les mesures de proscription qui ont suivi. Avait-il vraiment le dessein de supprimer toutes les congrégations? Nous ne le croyons pas. Suivant nous il voyait dans cette loi un *instrumentum regni* et ne se proposait pas d'en déduire toutes les conséquences que M. Combes en a tirées. C'était un ambitieux à froid. Il se flattait d'acquérir un grand prestige auprès de toutes les nuances du parti républicain par l'adoption de cette législation, et de préparer ainsi son avènement à la magistrature suprême, la présidence de la République, après l'expiration du terme de M. Loubet. C'est pour arriver plus sûrement à ce but qu'il se retira du pouvoir en 1902. Mais la politique violente et brutale de M. Combes vint déranger tous ses calculs. Le renégat transformait sa loi d'oppression savamment légale en une loi de destruction et d'extermination. M. Waldeck-Rousseau regimba, protesta, voulut crier "halte!" convaincu que son *quos ego*

allait terrasser M. Combes. Désillusion cruelle ! lui le grand légiste, l'orateur disert et persuasif, le parlementaire illustre, se fit rouler par le jacobin vulgaire qu'il méprisait avec raison. Cette défaite inattendue lui fut d'autant plus pénible qu'elle frustrait ses espoirs ambitieux. En même temps une maladie grave vint miner ses forces. Et le voilà mort, sans avoir pu atteindre le couronnement de sa carrière. Une phrase, dans la dépêche qui annonçait son décès, nous a douloureusement ému : " On avait mandé un prêtre qui est arrivé trop tard. " Trop tard ! Quelle leçon ! Sans doute les jugements de Dieu sont impénétrables et sa miséricorde est infinie. Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire une réflexion poignante. Cet homme célèbre dont la politique a fait expulser du sol français tant de saints religieux, n'a pas pu avoir un prêtre pour consoler ses derniers instants ! (1)

\* \* \*

Dans le nécrologue des dernières semaines, nous devons signaler encore le décès de deux autres hommes importants : M. de Plehve, ministre de l'Intérieur de Russie, et M. Kruger, l'ex-président du Transvaal. M. de Plehve a été assassiné à St-Pétersbourg, le 28 juillet, par l'explosion d'une bombe lancée sur sa voiture. Ce crime est l'œuvre des comités révolutionnaires. Le défunt était âgé de 54 ans. Il avait été directeur de la police, secrétaire d'Etat, et occupait le poste de ministre de l'Intérieur, depuis 1902. Au conseil de l'empire, il représentait l'élément ultra-conservateur.

---

(1) Il semble avéré qu'un prêtre s'est rendu auprès de M. Waldek-Rousseau, qui était sans connaissance, et lui a donné l'absolution sous condition et l'Extrême-Onction. L'ex-premier ministre a eu des funérailles religieuses à Sainte-Clotilde.

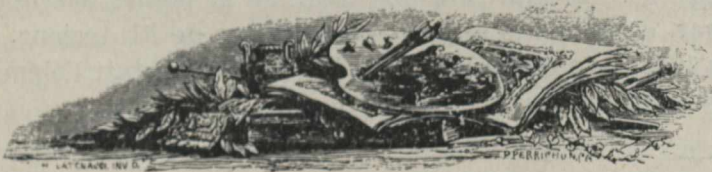
M. Kruger est mort à Clarens en Suisse, le 15 juillet. Il était âgé de 79 ans. Sa carrière est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la retracer ici. On pourra inscrire sur sa tombe: "Ci-gît un grand patriote". C'est l'hommage que ses adversaires eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de lui rendre. Les journaux anglais ont payé à la mémoire du glorieux vaincu un juste tribut d'éloges, et le gouvernement britannique a offert, fort habilement, de lui décerner des funérailles publiques, honneur que la famille a décliné.

\* \* \*

Notre session fédérale est terminée. La prorogation a eu lieu le 10 août. Le budget total voté durant cette session pour l'exercice 1904-1905 est de \$77,000,000 environ. Les ministres sont maintenant dispersés et l'on se demande de toutes parts s'il y aura cet automne des élections générales. Les avis sont contradictoires de même que les symptômes. Nous en saurons plus long le mois prochain.

Thomas Chapais.

Québec, 20 août 1904.



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

Nous signalons à la hâte quelques ouvrages recommandables sous tous les rapports parus dernièrement.

**NOS RESPONSABILITES**, instructions aux hommes du monde prêchées à St-Philippe-du-Roule et à St-Augustin (carême de 1904), précédées d'une lettre du Cardinal Mery del Val, par M. l'Abbé DE GIBERGUES, supérieur des missionnaires diocésains de Paris. In-18 raisin. Prix, 75 cts.

**LA PREMIERE ETAPE**, article extrait du *Correspondant*, par M. le Comte Albert DE MUN, broch. in-8. Prix : 10 cts.

**LES DERNIERS JOURS DE LEON XIII et le CONCLAVE**, par UN TEMOIN. 1 vol. in-16 jésus. Prix : 38 cts. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

Les événements qui s'accomplirent à Rome au moment des derniers jours de Léon XIII et lors de la réunion du Conclave qui aboutit à l'élection de Sa Sainteté Pie X n'avaient encore été rapportés que d'une manière incomplète et souvent inexacte. Il a paru nécessaire à l'auteur de ce petit ouvrage de rétablir les faits sous leur véritable jour. Le volume est signé *Un Témoin*, mais sous cette signature on croit reconnaître un prélat français dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps.

**SAIN T LEON IX (1002 1054)**, par l'abbé Eug. MARTIN, docteur ès lettres, professeur à l'École Saint-Sigisbert, de Nancy. 1 vol. in-12 de VIII-208 pages de la collection "**Les Saints**". Prix : 40 cts. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

**LA BIENHEUREUSE JEANNE DE LESTONNAC (1556-1640)**, par l'abbé E. COUZARD, docteur ès lettres, professeur du petit séminaire d'Agen. 1 vol. in-12 de 220 pages de la collection "**Les Saints**". Prix : 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

**LA BIBLE MEDITEE d'après les Saints Pères**.—*Livres historiques de l'ancien Testament*, par E. CHARGECEUF, des Missions étrangères de Paris. In-12 de 576 pages avec filets rouges. Prix : \$1.25.

"Les études scripturaires, durant le siècle dernier, ont pris chez nous un caractère purement apologétique; on néglige la Bible elle-même pour ses alentours, le dedans pour le dehors; dans nos préoccupations l'accessoire débordé sur le principal. Sont-ils rares les catholiques cultivés qui ne connaissent ce Livre que par les controverses engagées à propos de son histoire, de sa chronologie ou des points de contact qu'il a avec les sciences naturelles! Ce n'est pourtant pas pour cela que Dieu nous l'a donné: dans ses desseins faits de sagesse et d'amour, l'Écriture doit être l'aliment substantiel des âmes religieuses. Le siècle qui vient de s'achever a défendu la Bible sans l'avoir lue suffisamment; la tâche du vingtième siècle sera de mettre le froment de la parole divine à la portée de tous ceux qui ont faim..." Telles sont les premières paroles de l'Introduction de ce magistral ouvrage; et elles font bien voir le but visé par l'auteur. Les introductions bibliques, les travaux d'exégèse, et toute la série des *Manuels Bibliques* ont leur utilité, mais ne facilitent pas la méditation de la Divine Parole, ni son adaptation à la prédication et à l'enseignement des foules; cette *Bible méditée* au contraire rend ce double travail très facile et très agréable.

**Aux jeunes filles: VERS LE MARIAGE**, par Jean CHARRUAU. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. (Ancienne Maison Ch. Douniol. P. TÉQUI, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris, VI<sup>e</sup>.)

Ce livre est destiné surtout aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Doctrine forte et sûre, conseils éminemment pratiques, psychologie fine et profonde, humour et gaieté, elles y trouveront toutes les qualités maîtresses de l'auteur, qui jamais, à notre avis, ne fut plus heureusement inspiré qu'en écrivant ces pages, si pleines de choses et si vécues.

Lisez-les, surtout les chapitres intitulés : *Corbeille de noces*, *Vol d'alouette*, *Un royaume heureux*, *Dévotions et dévotion*, *Les serveurs*, *Vierge folle et vierge sage*, *Casse-cou*, *Mlle Conjungo*, *Noces d'or*, etc. etc... et quand vous fermerez le livre, vous vous direz certainement : "Déjà fini... Quel dommage! C'est si vrai et si joli!"

En même temps que ce beau livre, la Librairie TÉQUI nous donne une nouvelle édition de l'admirable *Etude sur l'Immaculée-Conception*, par l'abbé Henri PERREYVE. C'est un petit livre dont nous conseillons la lecture à tous nos lecteurs, il nous aidera à célébrer avec plus de fruits le cinquantième de la proclamation de ce beau dogme.

**AU GRE DU VENT! Histoires du Temps présent**, par JEAN DES TOURELLES, *Quatrième série*. Un vol. in-12 avec couverture illustrée. Prix : 3 fr. 50. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

Le nom de Jean des Tourelles est populaire dans la presse catholique. Semaines religieuses et Bulletins paroissiaux reproduisent à l'envi ses nouvelles finement observées, originalement écrites, toujours moralisantes.

Parmi les ouvrages canadiens le plus important est sans contredit la brochure de M. de la BRUÈRE intitulée **Education et Constitution**, dont tous nos lecteurs doivent prendre connaissance.

**LA REGLEMENTATION DU TRAVAIL**, par A. BÉCHAUX, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté libre de droit de Lille, Vice-Président de la Société d'économie sociale. 1 vol. in-12 de IV-203 pages de la "**Bibliothèque d'Économie sociale**." Prix : 50 cts. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

La liberté du travail implique pour l'individu : 1° le droit de choisir sa profession ; 2° le droit de fabriquer sous réglementation des procédés de travail ; 3° le droit de vendre sans réglementation des prix. Comprend-elle le droit pour un homme d'abuser des forces d'un autre homme et de lui imposer des conditions de travail contre lesquelles protestent l'hygiène et la morale ? En aucune façon. L'intervention législative est donc nécessaire, mais la mesure de cette intervention est le tourment des assemblées législatives. Il importe— et c'est ce que M. A. Béchaux a cherché dans ce livre,—d'appuyer les réformes sur des enquêtes précises, sur la consultation loyale des intéressés, sur l'observation méthodique des faits sociaux.

**UNE RELIGIEUSE REPARATRICE**, d'après son journal et sa correspondance par Mme S. S. Avec une préface de M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française. 1 vol. in-12. Librairie académique PERRIN et C<sup>ie</sup>. Prix : 88 ct.

**NAPOLÉON HOMME DE GUERRE**, par HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française. Eau-forte, Dessins, par CHARLES MOREL. 1 vol. in-16, chez H. DARAGON, 30, rue Duperré, à Paris. Prix : 25 cts.

**HIPPOLYTE TAINE**, par Lucien BOURÉ. In-12, XVI-192 pages. Prix : 2.50. P. LETHIELLEUX, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6<sup>me</sup>).

**ENFANTINES**, par HERMANN DEROSE. 1 vol. in-12. Prix : 30 cts.